

Aicardiana

2^e série — n° 30 — 15 avril 2020

Jean Aicard

***Gaspard
de Besse***

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 30

<i>Éditorial.</i> Dominique AMANN	5
<i>Un héros provençal.</i> Dominique AMANN	7
<i>Gaspard de Besse.</i> Jean AICARD	31

ÉDITORIAL

À la fin de l'année 1919, Jean Aicard fit paraître, chez son éditeur parisien Flammarion, deux romans consacrés au célèbre bandit provençal Gaspard de Besse. Dans ces œuvres, l'auteur ne fait pas œuvre d'historien : s'inspirant de la légende de Gaspard, il met en scène un justicier, redresseur de torts, défendant le peuple contre les autorités et la noblesse qui l'oppressent. Et, en cette année où la France sortait d'une guerre longue et épuisante, il magnifie le sacrifice d'un héros marchant jusqu'à la mort pour défendre et faire triompher ses idées.

Ces deux romans avaient été précédés par une pièce de théâtre, achevée à la fin de l'année 1910 : quoique reçue par Henri Hertz et Jean Coquelin pour être interprétée sur leur théâtre de la Porte-Saint-Martin, la pièce ne vit jamais les feux de la rampe et resta dans les cartons des directeurs.

J'en propose, dans cette trentième livraison d'*Aicardiana*, la première publication intégrale, d'après le tapuscrit définitif des archives municipales de Toulon.

Le *Gaspard de Besse* de Jean Aicard est une œuvre d'importance, destinée à des acteurs prestigieux et mobilisant tous les moyens que pouvait offrir une scène parisienne. À défaut de ce grand spectacle, cette publication révélera du moins une histoire bien construite magnifiant les idées généreuses de la fin du

xviii^e siècle développées par les philosophes des Lumières et qui inspireront non seulement la Révolution française mais aussi les grands courants de pensée du siècle suivant dans lesquels s'inscrit toute l'œuvre de Jean Aicard.

Dominique AMANN

6

GASPARD DE BESSE, UN HÉROS PROVENÇAL

Le brigand provençal

Gaspard de Besse est un personnage resté célèbre en Provence, sinon par ses « exploits » de bandit, du moins par l'embellissement légendaire que leur donna la littérature.

Il n'est pas nécessaire de revenir sur la biographie de Gaspard Bouis, surnommé « Gaspard de Besse », petit village du centre Var où il vit le jour 9 février 1757 dans une famille de laborieux travailleurs : en effet, malgré une importante bibliographie, sa biographie réelle demeure totalement inconnue et son existence fut bien courte puisqu'il périt sur la roue le 25 octobre 1781, à l'âge de vingt-quatre ans et demi, ayant été condamné pour de nombreux vols avec armes.

Le témoignage d'un contemporain de ses « exploits » fut rapporté par l'historien Louis Méry¹ dans une lettre à Théodore Henry publiée par *Le Petit Marseillais*² :

¹ Louis Méry, né à Marseille le 2 juin 1800 ; décédé à Aix-en-Provence le 8 mars 1883. Il fut journaliste, professeur de littérature étrangère à l'université d'Aix, archiviste de la ville de Marseille, conservateur du château Borély, inspecteur des monuments historiques des départements des Bouches-du-Rhône et du Gard (1873). L'académie de Marseille l'accueillit en 1841.

² *Le Petit Marseillais*, 8^e année, n° 2496, mercredi 24 février 1875, page 2, colonne 4 et page 3, colonne 1, article « Le dernier chapitre inédit de la légende de Gaspard de Besse ».

7

À M. Théodore Henry, mon cher confrère,

Le succès de votre drame, sur une de nos scènes marseillaises, dans lequel vous avez fait revivre le plus populaire des brigands provençaux, avec une vérité saisissante, au milieu des incidents les plus attachants, m'a rappelé ce que j'ai recueilli, dans un salon d'Aix, il y a près de trente ans, de la bouche d'une dame qui vit passer, de sa fenêtre, Gaspard de Besse, quand on conduisit au supplice ce chef de bande dont le nom a été conservé par quatre générations jusqu'à nos jours.

Cette noble dame avait plus de quatre-vingts ans ; sa mémoire conservait toute sa fraîcheur, et bien que son salon fût un salon de province, on s'y serait cru, en l'entendant causer, dans un des salons du faubourg Saint-Germain. Un soir le nom de Gaspard de Besse, prononcé devant elle par un jeune avocat à l'occasion des pages qu'a écrites Alexandre Dumas sur ce chef de bande, dans ses *Impressions de Voyage*, la fit vivement tressaillir, et voici ce qu'elle nous raconta :

« Vous venez, dit Mme la marquise de F..., de me rendre une des plus vives émotions de ma jeunesse. Le parlement avait condamné, au supplice de la roue, Gaspard de Besse qui s'était laissé prendre dans un cabaret. La nouvelle de la capture rassura les voyageurs obligés de traverser les forêts dont Gaspard avait fait les théâtres de ses exploits.

« Doué d'une sorte d'ubiquité, Gaspard de Besse qui avait pour nom de famille celui de Bouis, accomplissait si promptement ses courses qu'à un vol commis par lui et par sa bande, aujourd'hui, aux Taillades, succédait le lendemain une autre arrestation opérée toujours par lui et sa bande à la Sambuque, suivie coups sur coups, les deux jours après, par des arrestations au bois de Cuges et à l'Esterel. Les forêts de Provence, vierges alors de gendarmes, lui tenaient donc en réserve des butins qu'il ramassait d'une main où le pistolet et le poignard n'étaient que

des instruments d'intimidation, car il fut prouvé qu'il ne versa jamais une goutte de sang. La passion du jeu et l'ambition déçue l'avaient poussé dans cette triste carrière qu'il fit aussi embrasser à des jeunes gens dont il devint le chef.

« On racontait de lui bien des traits qui mirent autour de son nom une sorte d'auréole. On m'a raconté que les voyageurs se sentaient presque satisfaits, quand ils parvenaient à comprendre que la bande au milieu de laquelle ils étaient tombés était celle de Gaspard de Besse qui faisait son métier avec une exquise politesse.

« Loin de hausser la voix, de donner à cette voix des intonations brusques et terrifiantes, d'employer la forme ordinaire de : *la bourse ou la vie*, bien qu'il en voulût à la bourse, Gaspard de Besse, dans ses arrestations, s'exprimait avec une certaine élégance, en déployant des manières courtoises, presque des manières de gentilhomme. Sans qu'il y eût dans sa parole la moindre teinte de raillerie, une fois son coup fait, il s'excusait auprès des voyageurs et les invitait, le chapeau à la main, à continuer paisiblement leur route. »

Après un moment de repos, Mme de F... reprit son récit en ces termes :

« Gaspard de Besse avait une figure très avenante, une taille parfaitement prise, une chevelure superbe, des yeux d'une douceur magnétique ; l'abbé Prévost ne l'aurait pas dépeint autrement. Il voulut faire, le jour de son supplice, une toilette recherchée, il portait un habit de soie, sous cet habit à larges basques, une veste brodée, des culottes courtes, des bas de soie soigneusement tirés sur des jambes d'une élégante tournure et des escarpins ornés de boucles d'argent.

« On se prêta à toutes ces fantaisies de joli homme et même on lui permit de se rendre au supplice sans la moindre entrave aux poignets et aux pieds. Quelle ne fut pas ma surprise, quand

je le vis, de ma fenêtre, incliner devant moi une fleur qu'il tenait à la main. Les dames placées aux fenêtres reçurent, de Gaspard de Besse, le même hommage sous la forme d'une fleur qu'il se hâtait de respirer, après qu'il lui avait fait accomplir cet acte de galanterie.

« Ce fut avec émotion que nous apprîmes que lorsque le bourreau lui appliqua les coups de la barre de fer, Gaspard de Besse avait cessé de vivre. Par un ordre secret de la justice, on lui épargna l'horrible supplice de la roue, au moyen d'une rapide et préalable strangulation. »

Mais il survécut dans la mémoire collective : la postérité en fit un bandit au grand cœur, un Mandrin provençal redresseur de torts prenant aux riches pour donner aux pauvres et se plaisant à ridiculiser le parlement de Provence ou à dévaliser les collecteurs d'impôts. Et il échappait aux recherches en rejoignant ses repaires varois des Adrets, des gorges d'Ollioules, de la Sainte-Baume ou des bois de Cuges.

La poésie populaire le célébra :

GASPARD DE BESSE³

ROMANCE NOUVELLE.

Arrêtez, la bourse ou la vie !
Je suis voleur : c'est mon métier,
Voleur de bonne compagnie
Je n'en veux pas au muletier ;
Je m'attaque aux gens de fortune
Marquis, barons et grands seigneurs,

³ un *Pastre doou Queyras à l'expouzicien universello, recit de son vouyagi à Paris, en trin de plesi*, Marseille, Grande librairie, 1867, in-8°, 4 pages. Suivi de *Gaspard de Besse. Romance nouvelle*.

À ceux que richesse importune :
Je suis Gaspard, chef de voleurs !

2^{me} COUPLET.

Vous la voyez cette espingole,
C'est mon trésor, c'est mon seul bien,
J'ai donné ma dernière obole
Aux malheureux qui n'avaient rien :
Une dame en sait davantage...
On voulait lui couper un doigt
Pour une bague. Ah ! quel outrage !
Voleur galant je fus adroit.

3^{me} COUPLET.

Amour, amour aux jouvencelles,
Combien de fois dans les châteaux
J'ai pénétré, sous les tourelles,
Quand s'endormaient leurs damoiseaux.
Je me levais avec l'aurore,
Aux premiers rayons du soleil ;
Et plus d'une disait encore :
Gaspard de Besse est sans pareil.

mais aussi le roman⁴ et le théâtre⁵.

⁴ Par exemple : REYBAUD (Fanny), *Misé Brun*, 2^e/ Paris, librairie de L. Hachette et C^{ie}, collection « Bibliothèque des chemins de fer », 1860, in-16, 172 pages. Publié à nouveau dans le feuilleton du *Petit Marseillais*, 1^e année, du n° 11045 (28 août 1898) au n° 11068 (20 septembre 1898). — BOSQ (Paul) et HENRY (Théodore), *Les Treize femmes de Gaspard de Besse*, roman inédit, Paris, Librairie nationale, 1882, grand in-8°, 796 pages, figures.

⁵ BOUQUET (Maurice), *Les Amours de Gaspard de Besse*, drame en quatre actes, 1904, inédit. — HENRY (Théodore), *Les Brigands du Midi*, drame en cinq actes et huit tableaux, 1/ Théâtre de Belleville (direction M^{me} Mary-Albert) le dimanche 14 mai 1905. — Voir également, ci-après, la deuxième version de la pièce de Jean Aicard.

La Provence était plus particulièrement attachée à son héros. C'est ainsi par exemple que, durant l'année 1869, *Le Petit Marseillais* publia d'abord *Les Aventures et les Exploits du fameux Gaspard de Besse*, roman historique de Paul Bosq :

Brignoles, le 21 juillet 1869⁶.

Mon cher Directeur,

Après d'assez longues recherches, je viens d'avoir le bonheur inespéré de mettre la main sur un manuscrit très curieux et complètement inconnu, concernant le :

FAMEUX GASPARD DE BESSE.

J'ai complété ces notes par des renseignements qui m'ont été fournis par quelques habitants fort âgés, du pays.

Je mets donc la dernière main à mon manuscrit sur *Gaspard de Besse*, manuscrit que vous pourrez publier en feuilleton dans quelques jours. À vous.

PAUL BOSQ.

La publication s'étala du n° 493 (mardi 10 août 1869) au n° 554 (lundi 11 octobre 1869).

Aussitôt après ce quotidien proposa des *Mémoires de Gaspard de Besse*, écrits par lui-même, publiés en livraisons déparées à 10 centimes⁷, et enfin *Le Bâtard de Gaspard de Besse*, un roman inédit de l'écrivain toulonnais Antoine Dominique⁸.

⁶ *Le Petit Marseillais*, 2^e année, n° 475, vendredi 23 juillet 1869, « Chronique locale », page 2, colonne 3.

⁷ *Le Petit Marseillais* : samedi 9 octobre 1869 (1^{re} livraison), samedi 16 (2^e), samedi 23 (3^e), samedi 30 (4^e), samedi 6 novembre (5^e), jeudi 11 (6^e), lundi 15 (7^e), jeudi 18 (8^e). — Le manuscrit de ces *Mémoires* étant parvenu entre les mains de « Louise F... », celle-ci en proposa une copie au *Petit Marseillais*, copie qu'elle avait quelque peu complétée et dont elle avait traduit les passages rédigés en provençal (cf. *Le Petit Marseillais*, 2^e année, n° 545, samedi 2 octobre 1869, page 1, colonnes 1-3).

Jean Aicard et Gaspard de Besse

Dès le début du xx^e siècle Jean Aicard s'est intéressé à Maurin des Maures et à Gaspard de Besse, recueillant la documentation nécessaire. S'il a donné quelque priorité à Maurin, c'est que ses amis le pressaient de leur offrir un recueil de galéjades.

Pour l'anecdote, Jean Aicard possédait un pistolet réputé avoir appartenu au célèbre brigand :

Signes, le 13 avril 1917⁹

MAIRIE DE SIGNES (Var)

Je soussigné Louis Joseph Ferdinand Mouttet notaire, maire de Signes, certifie que le pistolet que j'ai donné à M. Jean Aicard de l'Académie française a bien appartenu à Gaspard Bouis, dit Gaspard de Besse. Le petit-neveu de ce dernier, qui avait eu cette arme comme héritage de son oncle, en avait fait don en 1848 à M^r Isnard de Cancelade ancien avoué à Aix. Celui-ci me l'a donnée le 4 mai 1885.

Signes le 13 avril 1917

Mouttet

Maurin et Gaspard incarnent deux types provençaux antinomiques : Gaspard est un personnage réel qui a consacré sa courte vie — du moins selon sa légende — à une œuvre généreuse pour laquelle il a accepté la mort, tandis que Maurin est un personnage de roman, jouisseur et profiteur.

⁸ DOMINIQUE (Antoine), roman inédit publié dans le feuilleton du *Petit Marseillais* du 28 décembre 1869 (2^e année, n° 630) au 13 mai 1870 (3^e année, n° 764).

⁹ Attestation autographe signée de M^e Mouttet notaire à Signes (Var). Collection particulière.

Avant que de lui fournir la matière de deux romans¹⁰, les aventures du célèbre bandit provençal de la fin du XVIII^e siècle, Gaspard Bouis dit « Gaspard de Besse », inspirèrent à Jean Aicard une pièce de théâtre, aujourd'hui totalement oubliée car elle n'a jamais été jouée et n'a fait l'objet d'aucune publication.

Il faut réunir de nombreuses sources pour établir la genèse de l'œuvre.

Première version, 1905-1908

J'en trouve la première mention dans une lettre de Gaston Bonnier à Gaston Boissier¹¹ en date du 18 octobre 1905, dans laquelle le botaniste recommandait notre poète à l'académicien : « Pendant ces vacances, Jean Aicard vient encore de composer avec sa jeunesse et son entrain incessants, un drame en vers sur Gaspard de Besse, ce noble brigand du XVIII^e siècle dont il a su retrouver et faire saisir la picaresque épopée.¹² » Un premier état, pour lequel Jean Aicard réunit une forte documentation¹³,

¹⁰ AICARD (Jean), *Un Bandit à la française. Gaspard de Besse, raconté aux Poilus de France*, Paris, Ernest Flammarion, septembre 1919, in-16, VIII-384 pages. — AICARD (Jean), *Le Fameux Chevalier Gaspard de Besse. Ses dernières aventures*, Paris, Ernest Flammarion, 1919, IV-378 pages.

¹¹ Gaston Bonnier, né à Paris (11^e) le 9 avril 1853, décédé à Paris le 30 décembre 1922. Célèbre botaniste, élu en 1896 à l'Académie des sciences ; petit-cousin de Jacqueline Lonclas, la demi-sœur de Jean Aicard. — Gaston Boissier, né à Nîmes le 15 août 1823, mort à Viroflay le 10 juin 1908. Latiniste, il fut élu en 1876 à l'Académie française.

¹² Copie autographe d'une lettre de Gaston Bonnier à Gaston Boissier, en date du 18 octobre 1905, 3 pages, sur papier à en-tête *École pratique des Hautes Études. Faculté des sciences de Paris. Laboratoire de biologie végétale de Fontainebleau* (collection numérique Dominique Amann).

¹³ Aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, le dossier « Renseignements sur Gaspard de Besse » réunit quelques pièces recueillies par Jean Aicard, notamment auprès de la préfecture du Var ou de la Mairie de Besse. On y trouve une intéressante lettre

fut revu en décembre 1907 par Jean Thorel¹⁴ qui suggéra des remaniements, et ce travail fut achevé au début de l'année 1908¹⁵ au témoignage de G. Aubin : « Je ne parle pas de ce qu'il garde dans ses cartons et qui verra le jour à son heure, notamment d'un Gaspard de Besse, pièce dramatique en vers de grande valeur.¹⁶ »

Un intéressant article publié par le quotidien toulonnais révèle même que la pièce devait être créée à Paris, au théâtre de la Porte-Saint-Martin où elle avait été reçue :

NOS AUTEURS DRAMATIQUES¹⁷

Gaspard de Besse

Jean Aicard vient de terminer son

« Gaspard de Besse »

S'il est un nom fameux dans toute la Provence du Var, c'est celui de *Gaspard de Besse*.

d'Adrien Ourso, de Besse, datée du 23 mars 1906, qui apporte des précisions sur la généalogie de Gaspard Bouis.

¹⁴ De son vrai nom Jules-Raymond-Virgile Bouthors, né à Éragny (Val d'Oise) le 11 septembre 1859, décédé à Enghien-les-Bains (Val d'Oise) le 20 août 1916. Auteur dramatique et ami de Jean Aicard.

¹⁵ Manuscrits conservés par les archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard. Carton 1 S 25, n° 121 : gros dossier de manuscrits autographes très travaillés ; n° 124-130, les sept tableaux (les forgerons ; Sanplan le corsaire ; les deux Gaspard ; le parc enchanté ; l'hôtel des marins ; messieurs du parlement ; la bonne ville d'Aix), copies de l'agence H. Compère très retravaillées, avec de nombreuses pages entièrement refaites. — Carton 1 S 26, n° 133-139 : copies de l'agence H. Compère pour les sept tableaux, certaines définitives, d'autres entièrement refaites.

¹⁶ AUBIN (G.), *Un poète provençal, Jean Aicard*, conférence faite à la Ligue de l'enseignement, le dimanche 22 mars 1908, Digne, imprimerie Chaspoul, 1908.

¹⁷ *Le Petit Var*, 29^e année, n° 10083, mardi 9 juin 1908, page 1, colonne 4.

Un portrait existe de lui à la bibliothèque d'Aix, où il est représenté, la fleur au chapeau, la carabine sur le dos, un poignard dans la main gauche, et quelques mignons pistolets à la ceinture. Au-dessous de la figure du célèbre aventurier on lit ces mots : « GASPARD BOUIS, du lieu de Besse en Provence, chef de bande de voleurs, âgé d'environ 25 ans, condamné à être rompu vif par arrêt du Parlement dudit pays, du 25 octobre 1781 ».

On peut interroger la tradition populaire, dans une région quelconque de notre pays du Var, la réponse sera partout la même, au sujet de Gaspard de Besse : « C'était un brave voleur qui prenait aux riches pour donner aux pauvres ».

La tradition populaire ne se trompe guère ; tout ce qui devient légende repose sur une base de vérité. Il paraît en effet que Gaspard Bouis était un voleur plein de bons sentiments. Un vieil érudit aixois, qui aimait à recueillir les traditions orales, allait jusqu'à dire : « Gaspard de Besse a laissé dans le peuple provençal un souvenir singulièrement idéalisé, le souvenir d'un Cinq-Mars ou d'un de Thou au petit pied ! »

Le mot est énorme, mais il faut songer à ce qu'était la France à la veille de la Révolution, au besoin de justice qui la travaillait, à sa colère surtout contre la monstrueuse institution des fermiers-généraux qui pressuraient le peuple.

En Dauphiné, la révolte contre les fermiers-généraux suscita Mandrin. Le nom de Mandrin est devenu chez nous une épithète injurieuse, mais pour les Dauphinois Mandrin est resté un aventurier libérateur.

On a peu de documents sur Gaspard de Besse. Aux archives d'Aix on ne retrouve pas l'acte d'accusation qui éclairerait d'une vive lumière la courte vie de Gaspard ; on n'a que l'arrêt du Parlement.

À la bibliothèque d'Aix on trouve une plainte du temps, en patois provençal, où l'auteur dit que jamais on ne vit verser

à Aix « tant de larmes de tendresse » comme le jour de l'exécution de Gaspard. Les nobles dames d'Aix le saluaient du haut des bal-cons, pendant sa marche au supplice, et on a retrouvé une lettre de l'une d'elles, Mlle de Malesherbes, où il est dit que Gaspard obtint la faveur de ne pas marcher à l'échafaud sous le costume des condamnés ; il portait, en allant vers le lieu fatal, un élégant costume de soie couleur gorge-de-pigeon, et il envoyait des baisers aux belles dames en pleurs.

Les directeurs du théâtre de la Porte Saint-Martin où était joué cet hiver le *Manteau du Roi*, MM. Hertz et Coquelin, viennent d'informer M. Jean Aicard qu'ils ont reçu sa pièce, qui est en vers, en cinq actes et sept tableaux.

Gaspard y est représenté comme un précurseur direct et conscient de la Révolution Française. L'action tout entière y est œuvre d'imagination.

Le *Gaspard de Besse* de Jean Aicard fait partie d'une série d'œuvres dramatiques qui porte ce titre général : *La Provence légendaire* et à laquelle appartiennent la *Légende du Cœur* (représentée au théâtre antique d'Orange), *La Milésienne*, cinq actes en vers, (deux siècles après la fondation de Marseille), *Le Romieu*, la légende de Roméo de Villeneuve, etc.

On voit que Jean Aicard aurait élevé à sa chère Provence un véritable monument poétique avec cette seule *Provence légendaire* laquelle vient s'ajouter aux *poèmes de Provence* ; au *Roi de Camargue*, à *Miette et Noré*, ces deux épopées d'amour, et à *Maurin des Maures* qui est vraiment l'épopée du rire et de l'esprit méridionaux.

Nous ne voyons aucun poète français, pas même Brizeux, le seul prédécesseur de Jean Aicard comme écrivain régionaliste français, qui ait consacré à sa province une œuvre aussi considérable et, — nous sommes en droit de le dire, — plus vraiment glorieuse.

C'est le grand Coquelin qui créera à la Porte-Saint-Martin le rôle de *Gaspard de Besse*.

Ajoutons que l'éminent écrivain Jean Thorel, qui a adapté plusieurs pièces étrangères pour le *Théâtre Antoine*, a demandé à Jean Aicard l'autorisation de tirer une pièce de son dernier roman. Nous avons lieu de croire que nous verrons *Maurin des Maures* bientôt sur une de nos grandes scènes parisiennes.

Dans cette première version, *Gaspard de Besse* se présentait donc sous la forme d'une pièce en vers, en cinq actes et sept tableaux, devant être interprétée sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin avec Coquelin aîné dans le rôle-titre... mais l'acteur mourut le 27 janvier 1909 et la création n'eut pas lieu...

Cette pièce appartenait à un cycle que le poète voulait consacrer à sa Provence : « Dans *Roi de Camargue*, j'ai décrit les grandes plaines sauvages des bords du Rhône ; la plupart de mes romans ont pour décor des paysages de chez nous. La Provence Légendaire comprendra une série de pièces de théâtre : la Milésienne (deux siècles avant J.-C.) ; la Légende du Cœur (XII^e siècle), représenté au théâtre d'Orange, puis au théâtre Sarah Bernhardt ; les Albigeois (XIII^e siècle) ; le Pèlerin (XV^e siècle) ; *Gaspard de Besse* (XVIII^e siècle).¹⁸ »

Deuxième version, 1909-1910

En 1909, vers la mi-mai, Jean Aicard, de retour en Provence après son élection à l'Académie, reprit son ouvrage : « Jean Aicard est retourné dans son cher Midi. Il y achèvera une pièce intitulée *Gaspard de Besse*.¹⁹ »

¹⁸ « Maurin des Maures..., conférence de M. Jean Aicard », *Journal de l'université des Annales*, 2^e année, mardi 5 mai 1908, pages 812-825.

¹⁹ *Journal du Lot*, 12 mai 1909.

Cette seconde version fut effectivement terminée au mois d'octobre 1910, en sept tableaux et en vers, puisque, à une mention de Gaston Deschamps – « Je reçois d'Antibes de curieux renseignements sur *Gaspard de Besse*, le héros du prochain poème de Jean Aicard²⁰ » – répond un lot de copies de l'agence Compère portant la mention « Brouillon définitif. Octobre 1910 » et une version définitive²¹.

Jean Aicard donna la primeur d'une scène de son œuvre nouvelle aux « Amis de Maurin des Maures » lors de leur banquet à Besse-sur-Issole le dimanche 9 octobre 1910. À l'issue du repas, fort copieux et bien arrosé, émaillé de nombreuses galéjades, vint le discours très attendu de Jean Aicard :

DISCOURS DE M. JEAN AICARD

Notre cher pays, qu'on peut croire préoccupé surtout de politique, est en même temps un pays très artiste ; et il en a donné une preuve singulière le jour où vous avez fondé le banquet annuel des *Amis de Maurin des Maures*.

Ce Maurin est-il un député influent, un sénateur ? un ministre ? Rien de tout cela ; c'est un paysan, chasseur de sangliers et de bécasses, et notez-le bien, c'est un personnage imaginaire ; seulement, vous avez reconnu en lui les qualités et les défauts aimables de notre race. Autour de lui, des physionomies de braves gens qui vous sont familières ; et tous vous racontent,

²⁰ *Le Temps*, 50^e année, n° 17998, dimanche 9 octobre 1910, « La vie littéraire », page 2, colonne 6.

²¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard. Carton 1 S 25, n° 122 : joli manuscrit de 65 pages, daté « 10 février 1908 » ; scénario pour une pièce de théâtre en sept tableaux. — Carton 1 S 26, n° 141-147 : *Gaspard de Besse, pièce héroï-comique en sept tableaux*, belles copies de l'agence H. Compère dont certaines sont extrêmement retravaillées, portant la mention « Bouillon définitif. Octobre 1910 » ; n° 148 : *Gaspard de Besse*, copie dactylographiée de l'agence H. Compère, version définitive.

dès que l'occasion s'en présente, les vieilles histoires où apparaît vivante l'âme de nos ancêtres qui, de tout temps, furent gouailleurs avec bonhomie.

Maurin des Maures a autour de lui et porte en lui-même le folklore de notre Midi du Var, c'est-à-dire la fleur de notre génie local, la fleur de nos pensées, de nos traditions orales, le meilleur de nous. Vous avez reconnu en lui ce que l'auteur vous a emprunté pour le lui donner. J'ai aimé en lui notre race, et il est tout simple qu'en retour, vous aimiez mon héros. Mais que vous vous soyez proclamés les amis de ce héros de roman, comme s'il s'agissait de quelque puissant personnage vivant d'une vie réelle — voilà un fait assez surprenant, et qui, bien typique, donne raison de plus d'une manière au livre et à l'auteur !... Vive donc les *Amis de Maurin des Maures* !

En choisissant pour leur troisième banquet la ville de Besse, les amis de Maurin avaient leurs raisons. Ils savent, en effet, que je viens d'écrire un *Gaspard de Besse*, et que Gaspard, comparable au fameux Mandrin, étant une figure légendaire, on ne doit pas l'oublier quand on veut célébrer notre pays.

Ce nom de « Mandrin », vous le savez, reste chez nous comme un substantif qui signifie canaille ou gredin ; et il n'est pas rare d'entendre en Provence un gamin crier à un autre : « B... de Mandrin ». Eh ! bien, cela est injuste. Un historien, qui n'est suspect d'aucune partialité, M. Funck-Brentano, vient d'écrire sur *Mandrin* un livre définitif, d'où il appert que Mandrin fut un aventurier très hardi comme un inconscient avant-courrier de la Révolution. Sa vie ne fut qu'une longue campagne contre les fermiers généraux. Ce n'était pas un voleur vulgaire et digne de mépris, l'homme qui, à ses risques et périls, à la tête d'une troupe de vaillants compagnons, exerçait des reprises à main armée contre les voleurs officiels. Telle fut, du moins, l'opinion motivée, et écrite, de M. de Voltaire.

Eh bien ? Gaspard de Besse, tel que la tradition, très vivante encore dans notre Provence, le représente, fut, ou, selon l'expression du pays, « partait pour être » un aventurier de cette envergure.

On a peu de documents sur notre Gaspard. À Aix, l'acte d'accusation a disparu. L'arrêt du Parlement qui le condamna à être roué vif, subsiste seul. Mais une plainte du temps nous fait savoir que tout le peuple « plourait de tendresse » sur le passage du condamné. Une lettre de mademoiselle de Malherbes, descendante du poète, nous redit combien il était jeune et beau, et qu'on le regrettait ! et qu'il avait obtenu la faveur de marcher au supplice en habit de soie couleur gorge-de-pigeon ! Enfin, j'ai recueilli dans une vieille maison d'Aix, une de celles où se transmettent les traditions, ce mot d'un vieux magistrat : « Gaspard de Besse a laissé dans le cœur du peuple de Provence le souvenir d'un *Cinq-Mars* ou d'un *de Thou* au petit pied... » C'était plus qu'il n'en faut pour donner au poète toute liberté de glorifier le bandit.

Gaspard de Besse, tel que je l'ai conçu, marche contre les iniquités du Parlement. Vous connaissez le proverbe ancien :

Mistral, Parlement et Durance

Sont les trois fléaux de Provence

Injuste pour le mistral, qui chasse les miasmes, et pour la Durance, qui arrose les melons de Cavaillon, ce proverbe plaisait fort à Gaspard, et mon héros fait le procès à la justice criminelle de son temps, aux procédures traîtresses, aux lois abominables. Il est d'accord avec les juristes les plus éclairés du dix-huitième siècle. Gaspard de Besse se réclame de Beccaria. Et ainsi, tout comme Mandrin s'en était pris aux fermiers généraux, Gaspard s'en prend aux parlementaires.

Ces nouvelles incarnations de Mandrin et de Gaspard de Besse permettent aux provinces qui les suscitèrent de dire :

« Non, ce n'étaient pas des voleurs, ni des bandits romanesques et déclamateurs ; ce sont de braves aventuriers, de hardis enfants perdus, réhabilités aujourd'hui par la critique historique, par la légende et par la poésie. ²² »

La pièce fut confiée au théâtre de la Porte-Saint-Martin dirigé par Henry Hertz et Jean Coquelin, fils de Coquelin l'aîné :

PORTE SAINT-MARTIN ²³

PARIS, le 16 X^{bre} 1910

Cher Monsieur Aicard,

J'ai reçu votre bonne lettre et aussi votre si cordiale réponse concernant Hertz.

Vous pensez bien que Hertz et moi serons ravis d'entendre votre *Gaspard de Besse* à votre passage à Paris du 5 au 20 janvier prochain. Donc, cher Monsieur Aicard, faites-nous signe aussitôt que vous serez arrivé.

Je vous remercie cordialement pour Hertz ; moi aussi, il me semble que cela doit réussir cette fois. Et moi, comme lui, je garde une vraie et sincère reconnaissance de votre précieux et généreux appui.

À vous, Cher Monsieur Aicard, du fond du cœur.

Jean Coquelin

Un an plus tard, en janvier 1912, la représentation n'avait pas encore eu lieu :

²² *Journal du Var*, article signé « F. V. » [Francisque Varenne] ; coupures de presse conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 1, pages 65-68.

²³ Lettre autographe signée de Jean Coquelin à Jean Aicard, 16 décembre 1910, 2 pages conservée aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, correspondance.

Les questions de titre ²⁴.

Nous recevons de M. Jean Aicard la lettre suivante :

Paris, 6 janvier 1912.

Mon cher Basset ²⁵,

J'entends parler de deux pièces dont le héros serait *Gaspard*, natif de Besse en Provence, un de nos plus aimables et plus populaires bandits de la fin du dix-huitième siècle.

Notre ami Théodore Henry est l'auteur d'un *Gaspard de Besse*, en cinq actes et huit tableaux, représenté pour la première fois sur la scène du Gymnase de Marseille. Et il a bien voulu me donner l'autorisation, il y a environ cinq ans, de reprendre le même titre.

Quant à mon *Gaspard de Besse*, qui fut aimé du grand Coquelin, il attend depuis plusieurs années, à la Porte-Saint-Martin, l'heure que voudront bien lui fixer nos excellents directeurs, MM. Hertz et Jean Coquelin.

Vous m'obligerez en publiant cette lettre, qui établira mes droits de priorité dans le choix de ce titre : *Gaspard de Besse*.

Je vous serre la main cordialement.

Jean AICARD.

... et elle n'eut jamais lieu... Il faut dire qu'en cette année 1912, la chronique « gaspardienne » fut fort nourrie. En effet, en mars 1911, le théâtre Chave de Marseille ²⁶ redonna le *Gaspard de Besse* de Théodore Henry, une pièce déjà ancienne mais qui

²⁴ *Le Figaro*, 58^e année, 3^e série, n° 7, dimanche 7 janvier 1912, « Courrier des théâtres », page 6, colonne 5.

²⁵ Serge Basset, né à Grenoble le 22 juin 1865, décédé sur le front le 29 juin 1917. Journaliste et écrivain ; il fut notamment directeur de la rubrique artistique et théâtrale du *Figaro*.

²⁶ *Le Petit Provençal*, 36^e année, n° 12448, samedi 4 mars 1911, « Théâtres et Concerts », page 2, colonne 5.

avait connu un beau succès²⁷ et réapparaissait de temps à autre sur les scènes provinciales ; le 3 mai 1912, le Théâtre-Antoine produisit le *Gaspard de Besse* d'Henri Sauvaire et Julien de Nus, un drame héroï-comique en trois actes et en vers²⁸ ; en octobre 1912, la revue parisienne *La Cigale* fit paraître, sur le même sujet, une comédie en quatre actes et en vers du docteur Hippolyte Mireur²⁹ ; enfin, en mars 1913, l'opéra de Montpellier créa un nouveau *Gaspard de Besse*, drame lyrique en trois actes, paroles de Paul Barlatier, musique de Maxime de Bonfils-Rochon de Lapeyrouse³⁰. Les directeurs de la Porte-Saint-Martin jugèrent probablement que *Gaspard de Besse* avait été bien servi et « oublièrent » le manuscrit de Jean Aicard !

Et puis la guerre vint et les Français se préoccupèrent davantage d'assurer leur subsistance quotidienne.

Le *Gaspard de Besse* de notre écrivain ne fut donc jamais joué ni jamais publié ; les héritiers de l'écrivain n'eurent pas le loisir ou l'occasion de faire connaître la pièce : celle-ci tomba donc dans le plus profond oubli. Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon ayant conservé le tapuscrit définitif de la deuxième version — magnifique dactylographie

²⁷ HENRY (Joseph-Jacques-Henri Yvan, dit Théodore), *Gaspard de Besse, drame en cinq actes et huit tableaux*, Marseille, imprimerie et stéréotypie T. Samat, 1875, grand in-8°, 52 pages. 1/ Marseille, théâtre du Gymnase (direction H. Beysson), le 30 janvier 1875.

²⁸ SAUVAIRE (d'Henri) et NUS (Julien de), *Gaspard de Besse*, drame héroï-comique en trois actes, en vers. 1/ Théâtre Antoine, 3 mai 1912. La pièce n'a pas été publiée.

²⁹ MIREUR (Hippolyte), *Gaspard de Besse, comédie en 4 actes en vers précédée d'une notice biographique par le Docteur H. Mireur*. Marseille, éditions de La Cigale, octobre 1912, in-4°, 30 pages. 2/ Marseille, éditions de La Cigale, 1912, in-16, XIX-78 pages

³⁰ BARLATIER (Paul), *Gaspard de Besse drame lyrique héroïcomique en trois actes et huit tableaux*, Montpellier, Le Midi Mondain, 2 mars 1913, in-folio.

réalisée par l'agence générale de copies dramatiques H. Compère, ne portant aucune rature ou modification, — j'en propose, dans les pages suivantes, la première publication.

La pièce s'y trouve dans deux versions : le texte intégral est principalement destiné à la lecture ; la possibilité de sauter certains passages aboutit à une version abrégée pour les petites scènes car l'œuvre, — peut-être davantage conçue pour la lecture, — est de vastes proportions et nécessite une importante distribution...

Ce tapuscrit, n'ayant pas été mis au point lors de répétitions, contient des imperfections : on y trouve par exemple quelques faux vers qu'il est souvent facile de corriger ou une numérotation un peu chaotique de certaines scènes que l'on peut aisément rétablir.

La pièce de Jean Aicard

Premier tableau : les forgerons

Une légende veut qu'à l'âge de quinze ans, devenu orphelin, Gaspard Bouis ait hérité de l'atelier familial de maréchal-ferrant. Cette forge, qu'aucun autre auteur ne mentionnera par la suite, devient même, chez Jean Aicard, l'école où le futur justicier reçut une éducation « philosophique », conduite par Sanplan, un personnage fictif, ancien colporteur interné durant cinq années au bagné pour avoir diffusé les œuvres interdites de Diderot et Voltaire. Gaspard ne sera donc pas un simple voleur de grand chemin, mais un justicier populaire défenseur des humbles contre les Puissants cherchant à les opprimer. Il est un bandit « à la française », c'est-à-dire chevaleresque, généreux envers les opprimés et toujours galant envers les dames.

Le tableau débute sur les retrouvailles de Bernard et de Thérèse. Thérèse aime Bernard mais elle est orpheline et son oncle-

tuteur, un vieux grippe-sou, la destine au fils d'un noble de ses amis.

Libéré un jour par Gaspard des mains d'une brute qui le châ-tiait rudement pour avoir pris une figue sur l'un de ses arbres, le jeune Bernard est devenu l'ami de son sauveur, toujours accompagné de l'inséparable Sanplan.

Gaspard, trop bon envers sa clientèle, a négligé ses affaires. Il est ruiné : son usurier, l'oncle de Thérèse, va saisir la maison et la forge.

Un client de passage leur apprend qu'un crime a été commis dans la région : des jeunes gens issus de riches familles, ont, pour s'amuser, pendu un ânier qui passait par là... et qui se révèle être le père de Bernard.

Gaspard, Sanplan et Bernard se font donc justiciers : ils prennent le maquis avec le projet de soulever le peuple contre le parlement.

26

Deuxième tableau : Sanplan le corsaire

Traversant les terres du vicomte de Cocarel – celui qui doit épouser Thérèse et qui a pendu le père de Bernard – Gaspard et Sanplan sont arrêtés par Lagriffe, un employé du seigneur.

Ils attirent Cocarel. Gaspard se présente à lui comme un révolté parti en guerre contre le parlement et Sanplan comme un ancien galérien. Le provoquant en duel, Gaspard estropie Cocarel et le force à leur verser une grosse rançon.

Deux archers qui conduisaient en prison un pauvre paysan sont arrêtés, puis une troupe de vingt archers conduisant une chaîne de trente galériens. Tous rallient Gaspard qui dispose désormais d'une petite armée.

Gaspard est encore un idéaliste, tandis que Sanplan, revenu sain et sauf d'une vie fort aventureuse, s'avère être un vrai chef

de guerre. *Mistral, Parlement et Durance étant les trois fléaux de Provence*, comme dit un proverbe, les maquisards décident de s'en prendre au parlement : l'institution n'avait pas bonne presse dans le peuple car elle était une création du roi de France désireux d'asseoir son autorité sur la province et formait une cour de justice toujours plus soucieuse des intérêts des Grands.

Troisième tableau : les deux Gaspards

Gaspard et Sanplan se rendent à la bastide de Cabasse, l'oncle et tuteur de Thérèse : celui-ci est parti à Aix pour ses affaires.

Un ermite survenu inopinément pour quêter, don Pablo, est recruté comme aumônier de la troupe.

Sanplan se retire. Thérèse, en arrivant, retrouve Gaspard et Bernard qu'elle croit de retour d'un voyage en mer.

Quand Cabasse rentre chez lui, les bandits dirigés par Sanplan déguisé envahissent la maison, retiennent prisonniers Bernard et Thérèse, pour ne pas éveiller les soupçons de la jeune fille, et surtout Cabasse à qui ils soutirent une forme somme pour dot de Thérèse.

Ils disparaissent quand arrive la maréchaussée, qui libère les prisonniers.

Quatrième tableau : le parc enchanté

La troupe de Gaspard, qui a pris position dans un château en ruine au milieu de la forêt, arrête tout ce qui passe sur la route : une marquise et un évêque tombent dans ses filets. Gaspard, vêtu en gentilhomme, séduit la marquise, tandis que l'évêque est invité à bénir l'union de Bernard et de Thérèse.

Vient ensuite le marquis de Paulac, avec son secrétaire et son intendant, envoyés en Provence par le lieutenant général de

27

police du royaume, officiellement pour enquêter sur Gaspard de Besse mais, dans la réalité, pour espionner le parlement et son président. Gaspard lui révèle que le président du parlement, Marin, lui a organisé une mystification : il a transformé son hôtel particulier en hôtellerie, s'est déguisé en aubergiste et a attifé ses juges et conseillers en valets, ce qui lui permet de les traiter... comme de la valetaille !

Marin est bien un personnage historique mais Jean Aicard l'introduit ici de manière très anachronique car Arnoul Marin présida le parlement de Provence de 1674 à 1690, soit un siècle auparavant ! D'un caractère hautain et vaniteux, il aimait humilier ses collaborateurs ; il dut finalement se démettre de ses fonctions afin d'éviter la honte d'une révocation.

28

Cinquième tableau : l'hôtel des Marins

Gaspard, Sanplan et Bernard, vêtus des habits du marquis de Paulac et de ses employés, arrivent à l' « auberge des Marins ». Ils rudoient les parlementaires déguisés, lutinent les femmes et malmènent les maris. Ils exigent une forte somme de Cocarel pour ne pas révéler son crime puis quittent l'hôtel en laissant une lettre qui les fait reconnaître.

Sixième tableau : messieurs du parlement

Ayant appris que les membres du parlement devaient dîner dans la maison de campagne de l'évêque, Gaspard et sa troupe les arrêtent en chemin et font leur procès. Mais ils sont entourés par une troupe de dragons et Gaspard doit se rendre pour permettre à ses amis de s'échapper.

Septième tableau : le bonne ville d'Aix

C'est le jour du supplice de Gaspard. Le complot échafaudé par ses amis pour le faire libérer est mis en échec par l'arrivée d'un régiment. Le brigand au grand cœur meurt sur la roue.

La pièce de Jean Aicard n'est pas une étude historique : elle se veut avant tout morale et dramatique et réfère donc à la légende. Limitée à sept tableaux, elle ne développe que quelques aventures de la vie du célèbre brigand : les deux romans ultérieurs multiplieront les épisodes historico-légendaires et affineront la personnalité de Gaspard, jusqu'à le présenter comme un précurseur de la Révolution française.

29

Jean AICARD

**GASPARD
DE BESSE**

PIÈCE EN SEPT TABLEAUX, EN VERS

30

31

Aicardiana, 2^e série, n^o 30, 15 avril 2020.

**Première édition,
d'après le tapuscrit définitif,
avec une introduction par Dominique AMANN.**

PERSONNAGES

GASPARD DE BESSE, chef de bandits
 SANPLAN, lieutenant de Gaspard de Besse
 BERNARD, second lieutenant de Gaspard de Besse
 Le vicomte de COCAREL, fils d'un conseiller au parlement d'Aix-en-Provence
 LAGRIFFE, garde-chasse de monsieur le vicomte
 Don PABLO, ermite
 CABASSE, vieil usurier, oncle et tuteur de Thérèse Cabasse
 Le marquis de LA GAILLARDE
 Le marquis de PAULAC, envoyé de M. le préfet de police
 Jean LECOR, poète lyrique
 Monseigneur l'évêque d'Aix-en-Provence
 M. de MARIN, président du parlement d'Aix
 LETEUR, conseiller au parlement
 LA TRÉBOURINE, conseiller au parlement
 Le marquis des SAQUETTES, avocat-général au parlement
 LEZESPONS, conseiller au parlement
 De COCAREL père, conseiller au parlement
 le marquis de MIRABEAU
 Le petit vicomte
 Le marquis de Z..., suisse
 Un roulier
 CASTEL, marchand de chevaux
 Premier et deuxième voisins
 Premier et deuxième paysans
 Premier, deuxième et troisième archers

Premier, deuxième et troisième archers-bandits
Premier et deuxième brigadiers d'archers
Premier, deuxième et troisième artisans
Un officier de dragons
Un guichetier
Premier et deuxième voleurs marrons
Un écolier
Premier et deuxième boutiquiers
Un marchand de plaintes
Un père de famille
Le secrétaire de M. de Paulac
L'intendant de M. de Paulac

Tous les membres du parlement d'Aix-en-Provence,
bandits, paysans, artisans, enfants, valets,
soldats, la foule

34

Thérèse CABASSE
La marquise de LA GAILLARDE
La petite vicomtesse
Mademoiselle de MALHERBE
MARTHE, suivante de la marquise de La Gaillarde
Une artisanne

Dames de qualité, artisanes, servantes,
paysanne, femme et jeunes filles

La scène se passe en 1784, en Provence.

PREMIER TABLEAU

LES FORGERONS

Un vaste atelier de forgeron, maréchal-ferrant, charrons, armurier, à Besse. Çà et là des socs de charrue, une charrue complète, des fusils et des pistolets en réparation, des piques, des épées.

Au fond, à gauche, un escalier de bois conduit à l'étage supérieur.

Contre le mur de droite, la forge et l'immense soufflet.

Une petite porte à gauche. Large porte au fond s'ouvrant à deux battants sur la campagne : collines pierreuses cultivées en étagères, oliviers.

35

SCÈNE PREMIÈRE. BERNARD, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *entrant.*

C'est moi, Bernard !

Elle se jette dans ses bras.

BERNARD.

Oh ! ma Thérèse !... te tenir
Dans mes bras ! toi, l'espoir, le bonheur, l'avenir !
Il est donc vrai que, si belle, tu sois si bonne !
Pauvre, je me croyais de ceux qu'on abandonne
Et tu restes fidèle au petit apprenti !

THÉRÈSE.

Ce petit apprenti, d'abord, est très gentil,
On l'aime.

BERNARD, *heureux*.

On m'aime !

THÉRÈSE.

On vient lui prouver sa tendresse.

BERNARD.

Mais ton oncle et tuteur t'a donc conduite à Besse ?
D'ordinaire il n'y vient que tous les quinze jours.

THÉRÈSE.

J'ai pu le suivre ayant besoin de ton secours.
Hélas ! à qui sinon à toi me confierai-je ?
Mon oncle est faux, chacun de ses mots cache un piège.
Son frère aîné, qui fut mon père, est mort trop tôt !
Je vois que mon tuteur voudrait garder ma dot.
Puis... un de ses meilleurs clients, un gentilhomme,
Me tourmente de ses poursuites...

BERNARD.

Il se nomme ?

THÉRÈSE, *poursuivant*.

Et mon oncle l'excite à me faire la cour.

BERNARD.

Cabasse l'encourage ?

THÉRÈSE.

Il dit que, fou d'amour,
Ce noble a le dessein de me prendre pour femme.

BERNARD, *irrité*.

Lorsqu'il te parle ainsi ton oncle est bien infâme !
Ton oncle... en te vendant suivrait son naturel.

THÉRÈSE.

Veillez sur moi !

BERNARD.

Le nom du galant ?

THÉRÈSE.

Cocarel.

C'est un homme perfide à ce que l'on raconte.

BERNARD.

Maître Gaspard saura qui c'est.

THÉRÈSE.

Son père est comte,

Juge au parlement d'Aix et partout détesté
Pour son âme vénale et pour sa dureté.

BERNARD.

Maître Gaspard, un cœur aussi fort qu'il est tendre,
Saura comment on peut vous aider, vous défendre ;
Et mon autre patron, car j'ai deux bons patrons,
Sanplan, nous aidera... Nous vous protégerons,
À nous trois, contre la noblesse et la basoche !

Il l'embrasse.

THÉRÈSE.

Jamais, Bernard, vous ne m'avez dit, sans reproche,
Comment cette amitié naquit entre vous trois.

BERNARD.

Des parents sont unis de liens moins étroits ;
C'est une histoire que jamais je ne raconte
Car c'est un souvenir pour moi mêlé de honte.
Mes père et mère étaient de braves paysans
Ayant un petit bien près d'Aix... J'avais douze ans
Quand ma mère mourut : je dus quitter mon père,
Son bien étant alors moins qu'aujourd'hui prospère,
Pour chercher du travail au hasard du chemin ;
J'avais, pour tout trésor, un roseau dans la main.
Assis sous un figuier pour charmer ma fatigue,
L'envie un jour me vint de goûter une figue...
Un pauvre de chez nous, s'il possède un figuier,
Laisse prendre aux moineaux ses figes sans crier
Et ne dit rien non plus lorsqu'un passant honnête
En mange, s'il le fait d'une façon discrète.
Or le maître de l'arbre accourut, un méchant,
Qui, grand et vigoureux, au figuier m'attachant,
Fouetta d'un fouet de cuir mon dos cerclé de corde.

THÉRÈSE.

Un monstre !

BERNARD.

Je criais en vain « Miséricorde »
Et peut-être il m'aurait tué quand, tout à coup,
Deux hommes inconnus le prirent par le cou
Et lui firent goûter aussi de sa lanière.
Lorsqu'il fut châtié de la bonne manière,
Je partis avec mes sauveurs, les forgerons,
Sanplan et Gaspard Bouis. Nous te protégerons,
Je te dis. Tous deux t'aiment puisque je t'aime !

THÉRÈSE.

C'est bon, de tels amis qui sont d'autres soi-même.

BERNARD.

Toi, ton cœur sur trois cœurs d'amis est appuyé...
Mais l'amour, c'est encor plus fort que l'amitié !
... Te souviens-tu du premier soir ?

THÉRÈSE.

Oui, pour la fête ;

À Besse...

Désignant le dehors.

... là.

BERNARD.

Je fus très timide, un peu bête.

THÉRÈSE.

C'est vrai ; cela me plut ; c'est signe d'amour vrai.

BERNARD, *souriant*.

Bah ?

THÉRÈSE.

Je me dis : « Voilà celui que j'aimerai ».
Nous dansâmes.

BERNARD, *souriant*.

Et puis ?

THÉRÈSE.

Vous dansez bien...

Elle se tait.

BERNARD.

Courage !

Et puis ?

THÉRÈSE, *baissant les yeux.*

Je ne sais plus la suite.

BERNARD.

C'est dommage.

Moi, je la sais. – Après nous fûmes nous asseoir,
En nous tenant la main, par ce paisible soir,
Sur l'aire où s'élevait le tas de blé en meule...
Ta tête vers mon front s'inclina toute seule...
Le croissant fon montait dans le ciel éclairci...
Et longtemps sans parler nous restâmes ainsi...

40

Ils demeurent muets un moment dans l'attitude que vient de décrire Bernard.

Sanplan entre sans être entendu et les considère un moment en levant les bras au ciel.

SCÈNE II.

BERNARD, THÉRÈSE, SANPLAN.

BERNARD, *surpris de voir Sanplan.*

Oh !

SANPLAN, *avec une ironie comique.*

Ne pourrais-tu pas aimer une autre fille ?...
Je te la chercherais pareille, ou plus gentille...

Imitant la voix de Bernard.

« Mais non ! c'est celle-là qu'il me faut, justement ! »

D'un ton naturel, à Thérèse.

Et vous ?

Imitant la voix de femme.

« Je ne veux pas non plus d'un autre amant ! »

Mais savez-vous que les deux amis du jeune homme,
Gaspard et moi, devons à votre oncle la somme
De mille écus, prêtés par ce vieil usurier
Pour quatre mille nets, promis, qu'il faut payer.
Faute de quoi, demain, votre oncle, à grand tapage,
Viendra nous voler... quoi ?... notre maison, son gage !
S'ils ignorent cela, nos jolis amoureux,
Du moins savent-ils bien qu'ils auront tout contre eux !
Croyez-vous que ça les calme ? Ça les excite
À vouloir malgré tout s'épouser au plus vite !
Demain, nous les verrons nous prier à genoux :
« Ô saint Gaspard ! Ô saint Sanplan ! protégez-nous ! »
C'est fou, stupide, absurde, impossible, inutile.
Donc le jeune homme veut la lune : la pupille !

41

D'un ton naturel, avec bonhomie.

Soit... Tout s'arrangera si tout peut s'arranger
Mais, parbleu, ça n'est pas le moment d'y songer.

THÉRÈSE, *souriante.*

Merci, maître Sanplan... je me sauve.

BERNARD.

Courage

Ma petite Thérèse !

Il la prend dans ses bras.

THÉRÈSE.

Oh ! mon Bernard !

SANPLAN, devant le couple enlacé.

J'enrage

De voir ça !

Tapant du pied.

Voulez-vous bien finir !...

Thérèse se sauve. Bernard l'accompagne puis regarde du seuil.

Deux gamins !

Bernard revient et se met à son établi.

SCÈNE III.

SANPLAN, BERNARD.

SANPLAN, bougonnant.

C'est sottise d'avoir des sentiments humains !
On est dupe. J'aurais une fortune acquise,
Si nous ne vendions pas à crédit... par sottise !

Il se promène avec impatience.

Gaspard ne revient pas... il disait en partant
Que tous nos débiteurs le solderaient comptant.
Ah ! bien oui ! l'un commande un soc, l'autre une pioche.
On leur fait crédit ; bon, une échéance est proche :
Vous réclamez un peu de ce qui vous est dû,
Un tiers, un quart ; courez après ! tout est perdu.

BERNARD, travaillant à son établi.

Vous avez trop bon cœur, Gaspard et vous...

Sanplan proteste sourdement.

Vous-même !

Sanplan lève une main menaçante.

... Lui surtout !

SANPLAN, d'un ton rogue.

C'est avec ce cœur trop bon qu'il t'aime,
Gredin ! Ne te plains pas de ce défaut qu'il a,
Car il l'a, j'en conviens... mais comment changer cela ?
Quant à moi, je ne suis pas bon, je suis féroce !
J'en veux aux gens repus qui roulent en carrosse,
Et c'est ce qui me donne un faux air de bonté
Quand j'aperçois un gueux famélique et crotté.
Mais je me sais méchant ; je le suis : il faut l'être,
On le doit !

BERNARD.

Allons donc !

Évitant une bourrade.

Vous êtes un bon maître.

SANPLAN.

C'est-à-dire un crétin de maître, un faux patron,
Car un vrai maître n'est ni doux, ni bon, ni rond ;
Le vrai maître est carré, dur et de mine fière,
Il donne aux apprentis son pied dans le derrière.

Il allonge un coup de pied à Bernard qui l'esquive.

BERNARD.

Manqué !

SANPLAN, *s'en allant regarder par la grande porte, au fond.*

Notre Gaspard est bien lent au retour !
« Je reviendrai, m'a-t-il dit, le troisième jour ».
Je suis allé, vingt fois déjà, voir sur la route...
Il tarde !

BERNARD, *qui s'est remis au travail.*

Il a trouvé les gens chez eux, sans doute.

SANPLAN, *se promenant avec impatience.*

On ne trouve jamais les débiteurs chez eux.

Il va vers Bernard avec bonhomie.

Patience !... Dis-moi tes rêves d'amoureux,
Hein ?... va !

BERNARD, *pensif.*

De Cocarel ? Connaissez-vous ça, maître ?

SANPLAN, *cherchant.*

De Cocarel ?... Un juge au parlement, peut-être ?

BERNARD.

Son fils.

SANPLAN, *devinant.*

C'est ton rival ?

BERNARD.

Très suspect ; protégé

Par Cabasse !

SANPLAN, *levant les bras au ciel.*

Ah !... voilà donc tout bien arrangé !

Il nous manquait d'avoir contre nous un vicomte,
Un fils de juge ! eh bien ! voilà, ça fait le compte.
Pauvre Sanplan ! Ah ! tu croyais tout bêtement
Ne plus jamais avoir affaire au parlement ?
Tu te disais : « Renonce à tes vieilles colères ! »
Ça te semblait assez d'avoir, sur les galères
Du roi, ramé cinq ans ; et c'était même trop
Pour avoir, colporteur, colporté Diderot
Et Voltaire !... Oui, pour ça, j'ai fait cinq ans au bagne !
Après, n'ayant nul goût pour vivre à la campagne,
Franc pirate sur un bateau grand comme rien,
À moi tout seul j'ai fait la guerre à l'Algérien !
Après, pris par les Turcs sur ma pauvre tartane,
Je m'évadai de la terre mahométane
Sur un de leurs vaisseaux qu'à mon tour je conquis
Par stratagème et qui, plein d'un or mal acquis,
Me fut repris, chargé de toute ma fortune...
Par les Turcs ? non... Par les Anglais ? non... par Neptune !

BERNARD.

Après ?

SANPLAN.

Après ? Eh bien ! je m'étais dit, parbleu :
« Retournons au pays nous assagir un peu... »

Montrant le paysage, au fond.

Or, Besse est le pays charmant qui m'a vu naître :
J'y revins, amiral vaincu, reprendre en maître
Le métier que j'avais quitté comme apprenti...

BERNARD, *allant à lui.*

Et Gaspard ? vous l'aviez déjà vu tout petit ?

SANPLAN, *d'une voix tonnante.*

Travaille !

Bernard va reprendre sa lime.

Oui, le cœur humain est un mystère :
Gaspard, double orphelin, — très mauvais caractère
Assurait-on, ce qui veut dire franc et fier —
Voulut comme apprenti battre chez moi le fer,
Forger une charrue et tremper une épée.
Insolent comme un page et d'humeur dissipée,
Il me plut... j'étais chantre, alors, et sacristain.

BERNARD, *quittant de nouveau son travail.*

Ah ?

SANPLAN.

Le curé voulait lui montrer le latin
Et moi, l'ancien forçat captif des Turcs d'Afrique,
Je le rendis habile à manier la trique,
Le poignard et l'épée ; et, pour le pistolet,
Si quelqu'un veut connaître un bon tireur, il l'est !

S'apercevant de la présence de Bernard à ses côtés, d'une voix tonnante :

Travaille !

BERNARD, *sans s'effrayer, avec émotion.*

Et maintenant il a pour moi lui-même
Le même cœur que vous pour lui !...

SANPLAN, *désarmé, lui donnant une tape amicale.*

C'est vrai qu'il t'aime,
Tout comme je l'aimai quand il avait seize ans.

BERNARD.

Du moins, j'ai mon père...

SANPLAN.

Oui mais, fils de paysans,
Tu n'aurais pas de pain sous la dent, ni de paille
Sur ton lit, sans tes deux vieux amis...

D'un ton féroce.

Donc, travaille

Pour nous, puisque demain je risquerai pour toi
D'aller ramer encore sur les pontons du roi !...
Et si je t'ai conté les hauts faits de ma vie,
Ce n'est pas que j'en eusse extrêmement envie :
Ce fut pour te montrer par de menus propos
Que sans le diable et Dieu j'aurais droit au repos.

Il se met à quelque menue besogne.

Ah ! si Gaspard voulait fréter une tartane !
Nous irions écumer la mer mahométane !
Thérèse nous suivrait et, glorieux forbans,
Nous donnerions la chasse aux pillards en turbans !...
Oh ! la mer ! Écumer la mer !...

Il quitte son travail et crie dans un énorme porte-voix qu'il a pris, suspendu au mur.

« File l'écoute !... »

Feu par tribord ! pare à virer ! la barre toute !
À l'abordage, enfants ! envoyez les grappins !... »
Vois-tu, Bernard, mes loups de mer, c'est des lapins.

Ils se mettent à travailler tous deux, chacun à son établi, en silence.

SCÈNE IV.

SANPLAN, BERNARD, UN ROULIER puis GASPARD.

LE ROULIER, *ne montrant que la tête
à la grande porte du fond.*

Point de fer à cheval au-dessus de la porte,
Pas de clef pour enseigne et point de roue, en sorte
Que, céans, je ne sais, patron, si le patron
Est ou non maréchal, serrurier ou charron,
Arquebusier, ou quoi ?

SANPLAN, *sentencieusement, sans quitter sa besogne.*

Les métiers que tu nommes
Sont, ma foi, les plus beaux qu'aient inventés les hommes ;
Mais voici les premiers : boulangers et maçons.
D'ailleurs tous les métiers, tous, nous les exerçons.
Que veux-tu ?

*Le roulier entre ; il a la mine réjouie d'un bon ivrogne, un
grand fouet à la main... Il tire de sa poche un grand couteau
qu'il ouvre.*

LE ROULIER, *présentant son couteau à Sanplan.*

Cette lame est ébréchée en diable :
Pouvez-vous l'aiguiser un peu ?

SANPLAN.

J'en suis capable
Pour quatre sous... payés comptant... car je suis las
D'obliger des passants qui ne me paient pas.

LE ROULIER.

Voici vos quatre sous.

Il les met sur l'établi.

SANPLAN.

Bon...

*Bernard continue à travailler en silence. Sanplan se met en
devoir d'aiguiser la lame. Le bruit de sa roue rythmera toutes
ses émotions au cours de la scène.*

Tu viens de Brignoles ?

LE ROULIER.

De la foire d'Aix.

SANPLAN.

Ah !... Dans ta carriole
Que rapportes-tu ?

LE ROULIER.

Deux petits cochons de lait.

SANPLAN.

Ah !... Quoi de neuf dans la ville d'Aix ?

LE ROULIER.

On parlait
D'un crime.

SANPLAN.

Ah ?...

Il fait tourner sa meule avec indifférence.

LE ROULIER.

Sur lequel on fait bien des mystères.

SANPLAN.

Ah ?...

LE ROULIER.

Des fils ou neveux de nos parlementaires,
Revenant vers le soir du château d'un d'entre eux,
Ont pendu, pour jouer... pour rire... un malheureux.

SANPLAN.

Oh ! Oh !

Gaspard entre, sans être vu.

LE ROULIER.

Un paysan qui, passant sur son âne,
Son travail fait, s'en retournait vers sa cabane...
« Veux-tu gagner un bel écu neuf ? — Oui ! comment ?
« — En jouant avec nous au jeu du parlement :
« Nous allons te juger ; toi, tu tiendras le rôle
« D'un accusé qui se défend... ce sera drôle.
« Ton crime : avoir tué des lapins dans nos bois.
« — C'est bon. » On juge, on vote et, d'une seule voix,
Ce parlement de fous dangereux le condamne
Et le fait pendre, avec le licol de son âne,
Par les valets à l'olivier le plus voisin.

SANPLAN.

Jouer avec les gens de robe, c'est malsain !

Gaspard, entré depuis un moment, a écouté sans être vu.

SCÈNE V. LES MÊMES, GASPARD.

LE ROULIER, *riant tout à coup et se frappant la cuisse.*

C'est égal, rien n'est plus risible et plus stupide
Que cet ânier bête qui consent qu'on le bride...

Eux-mêmes ses bourreaux, étant à moitié gris,
L'avaient pendu gaiement avant d'avoir compris !

*GASPARD, vers qui s'élancent Bernard et Sanplan
qui lui serrent la main.*

J'arrive d'Aix... je sais en détail cette affaire...

Au roulier.

Mais rirais-tu, toi, si ce mort était ton frère ?

BERNARD.

Oui, ton frère... ou ton père...

GASPARD, voyant que le roulier continue à rire.

Allons, décampe, zou !

LE ROULIER.

C'est pourtant drôle, cet ânier pris au licou !

GASPARD, l'empoignant à la gorge.

Va-t'en !

*Gaspard jette le roulier dehors en le menaçant du fouet qu'il
lui a pris... et qu'il lance derrière lui sur le chemin. Sanplan
donne à Bernard le couteau qu'il vient d'aiguiser. Bernard sort
en courant le rapporter au roulier.*

SCÈNE VI. GASPARD, SANPLAN.

GASPARD, *d'une voix sourde mystérieusement.*

Oui, je viens d'Aix.

SANPLAN.

L'argent ?

GASPARD.

Rien... tu t'en doutes.
Il ne nous reste qu'à mendier sur les routes !
Mais...

À voix basse, regardant autour de lui.

Bernard ?

SANPLAN.

Sorti...

GASPARD, *baissant encore la voix.*

Bien. Il apprendra plus tard

Que ce pendu...

SANPLAN, *devinant.*

C'est ?... qui ?

GASPARD.

Oui !... Son père, à lui Bernard.

SANPLAN, *avec un geste de résignation.*

Pauvre Bernard !

GASPARD.

Oui, certes ! Et puis c'est avec peine
Qu'on voit traitée ainsi la créature humaine !
Tais-toi jusqu'à demain. Ayons l'air naturel,
Gais même en sa présence... Or, le fils Cocarel
Est le plus compromis dans cette affreuse affaire.

SANPLAN, *frappé par ce nom.*

Cocarel ?

GASPARD.

Fils de juge, et digne de son père !

SANPLAN, *vivement.*

Ce Cocarel pour qui Thérèse !...

GASPARD.

Ah ! ah ! fort bien !

Qu'il m'attende un moment. Ce bandit n'y perd rien
Et son gremlin de père en verra de cruelles.

SANPLAN.

Petit faucon ! je sens qu'il te pousse des ailes !

GASPARD.

Ah ! oui ! nous en avons assez, du parlement.
Il est temps de juger nos juges.

SANPLAN, *attentif.*

Mais comment ?

GASPARD.

Tous menteurs et voleurs ! gens de sac et de corde !

SANPLAN.

Ou de potence ! au tien mon jugement s'accorde.

GASPARD.

Le droit, ça n'est jamais pour les petites gens.
Contre le pauvre seul ils lancent leurs sergents,
Jamais sur l'assassin fils de beaux gentilshommes !

SANPLAN.

Oh ! ça, jamais !

GASPARD.

Eh bien, montrons-leur qui nous sommes !
Lequel de nous n'a pas contre eux un bon grief ?

SANPLAN.

Soulevons le pays contre eux. Sois notre chef.

GASPARD.

Le cœur du peuple s'enfle et gronde de colère.

SANPLAN, *levant les bras au ciel.*

Ils m'ont, cinq ans durant, fait ramer en galère
Pour avoir colporté Voltaire et Diderot !...

GASPARD.

C'en est trop à la fin...

SANPLAN.

Cinq ans ! c'est beaucoup trop.

Ton projet ?

GASPARD, *baissant la voix.*

Dire à tous : « Je pars pour l'Amérique ».

SANPLAN.

On prend la mer ? Bon. L'Inde est un pays féérique.

GASPARD, *baissant la voix, d'un ton confidentiel.*

Tandis qu'on nous croira loin, toujours forgerons,
C'est dans notre pays que nous travaillerons :
Nous tremperons l'espoir pour les luttes prochaines,
Nous n'aiguiserons plus de couteaux... mais des haines !

SANPLAN.

Levons l'ancre et hissons la voile !... Il est permis,

En guerre, de piller les bateaux ennemis.

GASPARD.

Nous châtierons un jour le parlement lui-même ;
Bernard un jour épousera celle qu'il aime...
Cocarel expiera son crime tôt ou tard.

Voyant entrer Bernard, il fait signe à Sanplan de se taire.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BERNARD.

GASPARD, *à Bernard qui rentre.*

Nous partons.

BERNARD.

Tous trois ?

GASPARD.

Oui.

BERNARD.

Pour où ?

SANPLAN.

Pour quelque part.

BERNARD.

Bon.

GASPARD.

Cours ! dis au voisin Castel qu'il nous harnache
Trois chevaux.

Bernard sort en courant.

SCÈNE VIII.
GASPARD, SANPLAN.

Sanplan, *traînant jusqu'au milieu de la scène un vieux coffre qu'il est allé prendre dans un coin.*

Colporteur, fais ton sac !

Il chantonne.

« Mistral, Parlement et Durance
« Sont les trois fléaux de Provence. »

Il ouvre le coffre d'où, aidé par Gaspard, il tire des objets qu'ils nomment tour à tour.

Une hache

D'abordage pour moi !

GASPARD.

Trois masques de velours.

Ils font chacun son paquet.

SANPLAN.

Trois faux-nez moustachus, trente petits amours
De pistolets dont l'œil, s'il vous fixe, vous trouble.

GASPARD.

Trente pistolets !... Trente ?

SANPLAN.

Oui, ça se porte en double.

Le Contrat social...

GASPARD

Et, pour complaire à Dieu,
Les petits vers galants de l'abbé de Chaulieu.

56

SCÈNE IX.

**LES MÊMES ; CASTEL, marchand de chevaux ;
BERNARD ; plusieurs VOISINS survenant tour à
tour ; puis plusieurs JEUNES FILLES.**

Bernard entre bientôt, suivi du marchand de chevaux. On aperçoit au dehors, par la grande porte ouverte au fond, les trois chevaux tenus par deux hommes. Bernard apporte les valises de cheval où Gaspard et Sanplan enferment aussitôt les paquets qu'ils viennent de préparer.

CASTEL, *entrant.*

Quoi ! voisins ! C'est donc vrai, vous partez ?

GASPARD, *fermant sa valise avec l'aide de Bernard.*

Oui, certes !

SANPLAN, *fermant sa valise.*

Nou allons de ce pas... dans une île déserte.

CASTEL, *étonné.*

À cheval ?

SANPLAN.

Parbleu !

BERNARD, *à Gaspard.*

Où va-t'on ?

GASPARD, *à Bernard.*

Chut ! tu verras !

Bernard sort et va attacher la valise de Gaspard à la selle d'un cheval.

57

PREMIER VOISIN, *survenant avec vivacité.*

Vous partez ?

SANPLAN.

Oui.

PREMIER VOISIN.

Pour où ?

SANPLAN, *badin et dissimulé.*

Pour Dublin, à Madras.

DEUXIÈME VOISIN, *survenant avec vivacité.*

Vous partez ?

SANPLAN.

Oui.

DEUXIÈME VOISIN.

Pour où ?

SANPLAN, *impatiente.*

Pour l'Inde, en Amérique.

TROISIÈME VOISIN, *survenant avec tout un groupe nombreux.*

Vous partez ?

SANPLAN, *agacé.*

Oui. « Pour où ? » Tu m'embêtes, bourrique !
Nous sommes ruinés et nous partons.

TOUS LES VOISINS.

Pour où ?

SANPLAN, *exaspéré.*

Simplement, pour ailleurs... car Besse n'est qu'un trou !
Pour où ? Pour un pays bizarre, au sud de Besse,
Où l'on safrane en poudre d'or la bouille-abaisse,
Où les harengs qu'on sale ont, craignant d'être ingrats,
Des yeux en diamants de quarante carats ;
Où les curés sont blancs, sous le nom de brahmanes,
Où les singes étant loyaux sont quadrumanes !
Où j'ai semé, voici quinze ans, des potirons
Qui doivent être mûrs et que nous ouvrirons
Et dont les graines sont des chrysoprases bleues !
Nous allons faire en mer treize cent mille lieues
Pour, au retour d'une île où tous les veaux sont d'or,
Vous donner dans cent ans, si vous vivez encor,
Les arêtes sans plus de notre bouille-abaisse !
Adieu ! — tu n'auras pas mes os, ingrater Besse !

Il s'éloigne avec Bernard pour accrocher le porte-manteau sur les chevaux.

PREMIER VOISIN, *à un autre.*

C'est l'île d'où jadis ce bougre s'évada ?

SANPLAN, *qui a entendu, se retournant avec vivacité.*

Dans l'Hindoustan, près de Tunis, au Canada !

PREMIÈRE JEUNE FILLE, *à Gaspard.*

Tu vas passer les mers ?

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Tu vas battre les routes ?

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Nos beaux yeux vont pleurer, Gaspard : nous t'aimions toutes.

DEUXIÈME JEUNE FILLE, à *Bernard qui revient.*

Toi, Bernard, on ne sait où nichent tes amours.

PREMIÈRE JEUNE FILLE, à *Bernard.*

Tu ne dansais jamais.

DEUXIÈME JEUNE FILLE, à *Bernard.*

Tu nous boudais toujours.

PREMIÈRE JEUNE FILLE, à *Gaspard.*

Peut-être que ton souvenir reste à plus d'une !

GASPARD, *gaiement.*

Eh bien, pour celle-là, je vais chercher fortune !

Bernard, pendant les premières répliques suivants, va s'occuper du harnachement des chevaux.

PREMIER VOISIN, à *Gaspard.*

Adieu, maître Sanplan ! Adieu, maître Gaspard !

GASPARD, *rassemblant d'un geste tout le monde autour de lui.*

Amis ! je veux vous faire un présent au départ...

PREMIER VOISIN, *en appelant d'autres restés dehors.*

Venez, voisins ! je crois qu'on éventre une tonne !

Les voisins entrent en foule.

GASPARD, *debout sur la grande enclume, s'adressant à Castel marchand de chevaux :*

Je t'achète tes trois chevaux et je te donne
À toi d'abord, Castel, ne pouvant te payer,

Tous les outils — qui sont à nous — dans l'atelier :
Forge, enclume, béchards... jusqu'aux socs de charrue.

CASTEL.

Tout ?

GASPARD.

Tout ! Un usurier nous jette dans la rue :
Ma maison est à lui ; les meubles sont à moi :
Prends-les tous.

Pendant les répliques suivantes, Castel grimpe vivement, au fond à gauche, l'escalier de bois qui conduit au premier étage ; là-haut, sur le palier, il ouvre une porte et, du seuil, il jette un regard dans les chambres puis redescend satisfait.

PREMIER VOISIN, à *Gaspard.*

J'ai pour toi du pain !

DEUXIÈME VOISIN.

Viens sous mon toit.

VOIX DIVERSES.

Non, chez moi ! Non, chez moi !

SANPLAN.

Ça vous tire les larmes.

PREMIER VOISIN.

Nous, que nous donnes-tu ?

GASPARD, *désignant les armes de toutes sortes qui encombrant les recoins de l'atelier.*

Je vous donne ces armes !

PREMIER VOISIN, *aux autres.*

Compris !

GASPARD.

Oui, le feu couve ?... à quoi sert ce beau feu
Si jamais il n'éclate en incendie ? — Ou peu
Ou prou, lequel de vous ne fut pas la victime
D'un parlement qui nous méprise et nous opprime ?

PLUSIEURS VOIX, *sourdement.*

À mort, le parlement !

GASPARD.

« À mort ! »... c'est bientôt dit !

Il descend au milieu d'eux et, baissant la voix :

Mais... voulez-vous tenter un coup de main hardi ?
Marcher sur Aix et sur le parlement, en foule,
Et, comme un torrent croît à mesure qu'il roule,
La pique en main, au bruit du fifre et des tambours,
Soulever en chemin tous ceux des autres bourgs...

Mouvement d'inquiétude.

SANPLAN.

Contre les assassins, fils des juges infâmes ?

GASPARD, *lui fait signe de se taire ; aux voisins :*

En êtes-vous ?

Les femmes s'attachent aux bras des hommes et chuchotent entre elles.

CASTEL.

Ah ! si nous n'avions pas nos femmes !

GASPARD.

Soit ! Mais soyez certains que, las d'un long affront,
Avant longtemps, des gueux tels que vous s'uniront
Contre les beaux chasseurs qui ravagent vos terres,
Contre les parlements et les parlementaires.

PLUSIEURS VOIX.

Vive Gaspard !

GASPARD.

Alors, vous comprendrez pourquoi
Je vous laisse en partant ces souvenirs de moi.

Il distribue les armes ; Sanplan l'imité.

TOUS.

Hurrah ! Vive Gaspard !

GASPARD.

Le Mistral, la Durance
Sont des fléaux qu'il faut subir sans espérance...
Le troisième...

Brandissant une pique.

ceci vous en délivrera !

TOUS.

Oui, mort au parlement ! Vive Gaspard ! Hurrah !

*Sanplan et Gaspard sortent au milieu des acclamations.
Par la large porte du fond grande ouverte on les voit monter
à cheval avec Bernard.*

RIDEAU.

DEUXIÈME TABLEAU

SANPLAN LE CORSAIRE

Un chemin pierreux qui traverse un bois de pins et de hautes bruyères. Sur les bords du chemin, relevés en talus, des roches inégales. Sous-bois, çà et là, des fagots de bruyères en fleurs.

Au fond, à gauche, sur une éminence, un château.

Au lever du rideau Gaspard, lisant, est assis sur le talus du chemin. À ses pieds, une valise ouverte et un bissac qui laisse voir des provisions de bouche. Accrochées à un arbre, deux selles avec leurs fontes d'où sortent des bouteilles.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASPARD, lisant ; la voix de SANPLAN dans la coulisse ; puis LAGRIFFE.

LA VOIX DE SANPLAN, *chantant.*

« Mistral, Parlement et Durance

« Sont les trois fléaux de Provence. »

La voix s'éloigne et se perd. Entre Lagriffe, armé de pistolets, d'un sabre et d'un mousquet.

LAGRIFFE, *brutalement, à Gaspard.*

Que fais-tu là ?

GASPARD, *assis, très tranquillement, le dos à l'arbre.*

Vous le voyez, je me promène,
Monseigneur.

LAGRIFFE, *menaçant*.

Ah ! tu te moques ?

GASPARD.

Moi ! capitaine !

Et de qui donc ?

LAGRIFFE, *sévère*.

Que fais-tu là, présentement ?

GASPARD.

Mais... je me suis assis pour un petit moment.

LAGRIFFE.

Assis ! ciel ! et sur quoi, grand Dieu ?

GASPARD.

Sur mon derrière,

Votre Excellence !

LAGRIFFE, *levant les bras au ciel*.

Il s'est assis... sur la bruyère !!!

Je vais te déférer au sénéchal... Ton nom ?

Gaspard se lève et manipule irrévérencieusement une à une les armes dont Lagriffe est comme hérissé.

Pistolet... mousquet... sabre... Il vous manque un canon !

LAGRIFFE, *tirant son écritoire de sa ceinture d'un air furieux*.

Attends un peu !

GASPARD, *goguenard*.

Quelle est cette bouteille noire ?

Ta poire à poudre ?

LAGRIFFE, *riant et haussant les épaules*.

Il n'a jamais vu d'écritoire !

GASPARD.

À quoi cela sert-il ?

LAGRIFFE.

C'est pour verbaliser.

GASPARD, *d'un ton d'autorité*.

Ah ! oui ?... Eh bien ! ton nom ! vite, et sans biaiser !

LAGRIFFE, *interloqué*.

Mon nom ? moi ? mais, monsieur, c'est moi qui verbalise !

GASPARD.

À qui feras-tu peur avec ta couardise ?

Ton nom ?

LAGRIFFE.

Lagriffe.

GASPARD.

Ah !... Et ton service ?

LAGRIFFE, *assoupli*.

Empêcher

Aux abords du château les pauvres d'approcher.

Appréhender au col et menacer du bagne

Les maraudeurs, qui sont l'effroi de la campagne

Et qui vont à l'affût de nos lapins, le soir...

Obséquieux, insinuant.

Enfin, défendre à tout voyageur de s'asseoir,

Monsieur... sur le terrain de monsieur le vicomte.

GASPARD.

Et, faisant ce métier, tu n'en meurs pas de honte ?

LAGRIFFE.

Non pas, monsieur ; j'en vis assez mal mais j'en vis,
Pourtant ; je suis ravi d'avoir de vos avis.

GASPARD.

À qui crois-tu que soit ce chemin ?

LAGRIFFE.

Une route,

C'est au roi ?

GASPARD.

Non. Elle est aux passants.

LAGRIFFE.

Toute ?

GASPARD.

Toute.

LAGRIFFE.

Mais vous étiez assis, monsieur, sur le talus !
Si mon maître arrivait, vous ne souririez plus,
Mon bon monsieur ; je suis un pauvre garde-chasse :
Mon maître me surveille, il y va de ma place !
Son père est un grand juge et tous deux sont méchants ;
Mais le fils, ah !... Il a des arguments touchants !

GASPARD.

Quel maître sers-tu donc ?

LAGRIFFE.

Un maître fort sévère,
Fils d'un juge fameux que dans Aix on révère,
Monsieur. Je suis, monsieur, sans m'y montrer cruel,
Garde-chasse, monsieur, chez monsieur Cocarel.

GASPARD.

Ah ! oui ? Eh bien ! va dire à ton maître, canaille,
De venir me parler s'il veut que je m'en aille !
On le connaît : c'est lui le pendeur de vilains !

LAGRIFFE, *écrasé, dans son humilité, à voix basse.*

Mon maître est un tyran, dont tout bas je me plains,
Monsieur ; si vous saviez une meilleure place,
Monsieur, je m'en remets à votre bonne grâce
Et, pour vous obéir, je m'en vais de ce pas...
Restez assis, monsieur, ne vous dérangez pas.

Il sort.

68

69

SCÈNE II.

GASPARD, SANPLAN déguisé en colporteur et portant un faux-nez énorme.

GASPARD, *à Sanplan qui entre.*

Eh bien ?

SANPLAN.

Notre amoureux doit embrasser Thérèse
En ce moment. Mais...

GASPARD.

Quoi ?

SANPLAN.

Crois-tu qu'elle se taise ?

GASPARD, *souriant*.

Les grandes amours sont muettes : deux baisers,
Sans un mot, disent tout, l'un sur l'autre posés.

SANPLAN, *préoccupé*.

Par elle il va savoir comment est mort son père !
Elle lui dira tout : j'en ai peur...

GASPARD.

Je l'espère.

C'est mieux ainsi puisqu'il faut qu'il l'apprenne un jour.
Les chagrins se font doux, annoncés par l'amour.

SANPLAN.

Oui.

GASPARD.

L'oncle ? Il t'a laissé dire un mot à sa nièce ?

SANPLAN.

Il n'aime pas les colporteurs... Ah ! quelle espèce !
J'ai dit mon mot... mais il m'a chassé, l'animal !
Et hier, c'était valet de fermier-général !
Canaille !

GASPARD.

Oh ! oui !

SANPLAN.

Ça prend de toutes mains, ça triche
À tous les jeux ; et c'est orgueilleux d'être riche !

GASPARD.

Dam ! lorsqu'un homme est riche, il peut tout... Oh ! l'argent !
Acheter les honneurs, le respect, l'entregent !

Avec colère.

Et si Cocarel paie en bel or qui rutille,
Cabasse, lui, vendra sans honte sa pupille !

Avec une fureur croissante.

Sanplan, trouve un moyen, fût-il surnaturel,
D'attirer jusqu'ici l'infâme Cocarel !

SANPLAN.

Prenons nos masques... Bon !

*Gaspard met un masque noir ; Sanplan remet son grand
faux-nez, prend ses pistolets et tire en l'air.*

Tu vas voir. Pille ! Apporte !

Criant à tue-tête.

Eh ! Oh !

GASPARD.

Deviens-tu fou de hurler de la sorte !

SANPLAN.

J'attire Cocarel... Eh ! Oh !... Briffaut, ici !

Désignant un point sur la route, du côté du château.

Il croit que nous chassons, il vient !... J'ai réussi !
Il devance à grands pas son valet... il approche.
Cache-toi vivement derrière cette roche...

Entre Cocarel.

SCÈNE III.
GASPARD, SANPLAN, COCAREL.

COCAREL.

Masqués !... des brigands ?...

*SANPLAN, poli, lui montrant un lapin
qu'il prend dans son bissac.*

Non, monsieur, des braconniers.

COCAREL, *appelant.*

Lagriffe !

GASPARD, avec une ironie menaçante, à dents serrées.

Se peut-il que vous vous étonniez
Qu'un pauvre diable tire un lapin de garenne
Ou que dans un collet de laiton il le prenne :
Vous qui pendez si bien les manants par le cou !

COCAREL, *braquant un pistolet sur Gaspard.*

Rendez-vous !

GASPARD, froidement.

Tire, mais... ne manque pas ton coup !

*Sanplan relève brusquement, avec son épée, le pistolet de
Cocarel. Le coup part.*

GASPARD, froidement.

Manqué !

COCAREL, *appelant.*

Lagriffe ! à moi !

À Sanplan.

72

Je t'ai pris sur ma terre :

Tu seras bâtonné.

SANPLAN, gouailleur.

Comme le grand Voltaire ?
C'est à qui flatterait son ancien colporteur !

COCAREL, *à Gaspard.*

Qui donc êtes-vous, vous ?

GASPARD.

Soldat, bandit, bretteur,
Un révolté. — Pour faire au parlement la guerre,
Il me faut beaucoup d'or et nous n'en avons guère :
Payez une rançon et nous vous relaxons !

SANPLAN.

Nous sommes ronds, mon bon ?... ce sont là nos façons.

COCAREL.

Assassin !

SANPLAN, pleurnichant.

Nous n'avons pas encore tué d'homme,
Nous ! Pas même un petit ânier !

*Lagriffe, apparu depuis un moment derrière les broussailles,
s'avance sur un geste de son maître.*

SCÈNE IV.
COCAREL, SANPLAN, LAGRIFFE, GASPARD.

LAGRIFFE, tremblant et insinuant.

Puisqu'on vous somme
De vous rendre !... Voyons, rendez-vous !

73

GASPARD, *menaçant.*

Tu dis ?

LAGRIFFE, *s'aplatissant.*

Rien.

SANPLAN, *à Cocarel.*

J'ai, Monseigneur, été jadis galérien,
Mais depuis que je suis libéré, je suis libre.
La liberté !... je vibre à ce mot, c'est ma fibre ;

Il marche vers Cocarel.

Donc, nous chassions...

Il bondit tout à coup sur Cocarel, le renverse contre le talus du chemin et lui arrache ses pistolets et son épée qu'il jette au loin. Lagriffe se cache.

COCAREL.

À moi !

SANPLAN.

Vous chassiez au manant ?

Et nous au Cocarel ! Vous savez maintenant
Quelle bête de poids nous avons attrapée !

GASPARD.

Garde ses pistolets, mais rends-lui son épée.

SANPLAN.

Es-tu fou ? Le lâcher, c'est perdre un gros atout !

GASPARD.

Obéis et tais-toi... Notre honneur avant tout !

SANPLAN, *vivement.*

C'est juste !

Il va chercher l'épée de Cocarel et la lui rend en la lui présentant par la pointe. Lagriffe réapparaît.

GASPARD, *à Lagriffe.*

Et toi, maraud, quitte cette ferraille
Qui t'embarrasse et sois témoin de la bataille.

À Cocarel après que Lagriffe a obéi.

Nous avons deux témoins, monsieur, je vous attends.

Cocarel demeure incertain de ce qu'il doit faire et jette au loin un regard satisfait, comme s'il apercevait un moyen de se tirer d'affaire.

SANPLAN, *à Cocarel.*

Cher monsieur, je vous vois des gestes hésitants,
Mais notre impertinence a montré qui nous sommes
Et que de ce côté sont les vrais gentilshommes.

COCAREL, s'adossant contre un arbre, à Gaspard.

Bandit ! Lâche !

SANPLAN, poli comme si Cocarel se présentait à lui.

Monsieur, je suis vraiment charmé !

COCAREL.

Lâche ! Bandit !

SANPLAN, aimable.

Vous vous étiez déjà nommé.

COCAREL, jetant de nouveau un regard au loin.

À la garde !

SANPLAN, *qui a suivi son regard.*

Oui ! J'ai vu le chapeau militaire
D'un archer cheminer là-bas, au ras de terre,
Mais le fossé qu'il suit passe fort loin, très loin...
Ces gens viennent toujours lorsqu'il n'est plus besoin !

GASPARD, *à Cocarel, l'excitant au combat.*

Allons donc !

Cocarel, brusquement, fond sur Gaspard. Les épées s'engagent à peine que Cocarel, blessé au genou, tombe assis sur le talus.

Oh ! pardon !

SANPLAN, *à Cocarel.*

Votre mouchoir de poche ?

Il le lui prend.

Votre bourse ?

Il la lui prend.

Elle est bien légère, sans reproche.

Il lui serre le genou avec le mouchoir.

Vous voyez : je vous rends au moins votre mouchoir.
Voilà... Vous resterez boiteux, j'en ai l'espoir,
Très boiteux. Un boiteux qui sur un pied sautille
Ça n'est pas pour charmer des yeux de jeune fille :
Vous me comprenez, hein ?

Se relevant.

Maintenant, écoutez :

Votre vainqueur va vous dicter ses volontés.

GASPARD.

Nous sommes les vengeurs d'un gueux que vous pendîtes.
Le parlement n'a pas exercé de poursuites
Contre vous... Nous voici.

COCAREL.

C'est un vil guet-apens !

GASPARD.

La farce te plaît mieux lorsque c'est toi qui pends !

SANPLAN.

Donc, monsieur, vous avez pendu, naguère, un homme...
Vous allez nous payer ce caprice...

Se tournant vers Gaspard.

La somme ?

Gaspard ?

GASPARD, *négligemment.*

Dix mille écus.

SANPLAN, *à Cocarel.*

Pensez donc ! c'est pour rien !

La modération étant toujours un bien,
Monsieur, votre fortune étant d'ailleurs immense,
Nous ne vous réclamons, nous, dans notre clémence,
Que cela... Vous allez nous signer un papier
Que nous paiera, dans Aix, monsieur votre banquier.

GASPARD, *à Lagriffe.*

L'encre, le papier, toi !

Lagriffe les donne avec empressement.

COCAREL, à Lagriffe.

Tu trempe dans un crime !

LAGRIFFE, narquois.

Que ferais-je, monsieur, ne sachant pas l'escrime ?

Sanplan met la plume dans la main de Cocarel et le force à signer, avec le dos de Lagriffe pour pupitre.

COCAREL, signant.

Je ne signe que par contrainte.

SANPLAN.

Évidemment !

Il prend le papier, le lit et le donne à Gaspard.

Votre homme nous verra dans un petit moment,
Car Aix est proche ; et dans vos blés mon cheval broute.
Merci... rentrez chez vous...

Il le met debout et l'aide à faire les premiers pas. Avec bienveillance.

Suivez plutôt la route.

COCAREL, qui s'éloigne en boitant, à Lagriffe.

Viens-tu, toi ?

LAGRIFFE.

Pas si sot ! Vous me feriez payer,
En sus du papier blanc, la plume et l'encrier !

COCAREL, à Lagriffe.

Vil gredin !

GASPARD.

Nous garderons ce gredin sans partage :
Vous lui plaisez... nous lui plaisons bien davantage.

SANPLAN, montrant la bourse de Cocarel.

Et nous paierons pour vous ses gages de valet...

Il ôte son chapeau et poliment :

Adieu...

Il fait sauter d'un revers de main le chapeau de Cocarel puis, de plus en plus poli, le lui montrant à terre :

Couvrez-vous donc !

Gaspard, ramassant le chapeau de Cocarel et le lui rendant avec grâce.

Couvrez-vous, s'il vous plaît.

COCAREL, près de sortir, rageur.

Avoir croisé l'épée avec pareille espèce !

Cocarel s'en va, fléchissant sur un genou.

[Les scènes V à XII peuvent être coupées pour la représentation.]

SCÈNE V.

SANPLAN, GASPARD, LAGRIFFE.

LAGRIFFE, implorant protection à Gaspard.

Je ne vous quitte plus ! mon corps devient votre ombre !

SANPLAN, satisfait.

Allons, nous voici trois déjà. C'est un beau nombre.

Mais après ce coup-là, tu vas avoir à dos
Le roi, le parlement, l'Église et ses bedeaux !

GASPARD.

Donc, il nous faut lever au plus tôt une armée !

SANPLAN.

Qui va te faire honneur, quand je l'aurait formée !
Ça, maintenant, ami Lagriffe, imite-moi :

D'un air de mystère.

Creusons un trou sous cette pierre.

GASPARD.

Tiens ! pourquoi ?

Sanplan et Lagriffe soulèvent une grosse pierre et creusent un trou à la place qu'elle occupait.

SANPLAN, à Gaspard.

Tu vas voir, nous allons bien rire, étant en force :
Je dresse un piège... Et cette bourse...

Il la laisse tomber dans le trou.

... en est l'amorce.

Il remet la pierre en place, avec l'aide de Lagriffe.

GASPARD, lisant le papier signé par Cocarel.

Au porteur, bon... Ici, Lagriffe !

Lagriffe accourt vers Gaspard.

Écoute bien.

LAGRIFFE.

Monsieur, je suis à vous, comme si j'étais chien !

GASPARD.

Tu connais le banquier du vicomte ?

LAGRIFFE.

Eh ! sans doute !

GASPARD.

Cours donc chez lui : prends mon cheval, brûle la route
Et revient au galop avec les sacs d'argent.

SANPLAN, étonné de la confiance de Gaspard.

Je te trouve imprudent !

LAGRIFFE, indigné, à Sanplan.

Je vous trouve outrageant !

GASPARD, mettant un pistolet sous le nez de Lagriffe.

J'en réponds, il sera d'une probité stricte.

... Cours, et fais par terreur ce que l'honneur te dicte.

Sanplan met sur les bras de Lagriffe les fontes d'où il a retiré deux bouteilles qu'il achève puis rejette au loin. Lagriffe sort en les emportant.

SCÈNE VI. SANPLAN, GASPARD.

SANPLAN, d'un air mystérieux, à voix basse.

Maintenant, viens par-là, Gaspard, et nous rirons !
J'ai vu, braqués sur nous, les yeux... de deux larrons !
Surveillons-les.

Il dissimule, sous des fagots de bruyères, ce qui reste de leurs diverses provisions de bouche. Tous deux sortent ; on

entend la voix de Sanplan s'éloigner dans la coulisse.

« Parlement, Mistral et Durance
« Sont les trois fléaux de la Provence.
« On ne pend ni l'eau ni le vent
« Mais on pendra le parlement,
« Le plus grand fléau de Provence ! »

SCÈNE VII.

DEUX ARCHERS, UN PAYSAN leur prisonnier.

Les deux archers entrent d'un air furtif et fureteur. Ils font asseoir leur prisonnier après s'être assuré de la solidité de ses liens. Ils déposent leurs mousquets à terre, loin de sa portée, puis ils cherchent attentivement çà et là, découvrent les provisions sous les bruyères et empochent les reliefs, boivent, puis découvrent et soulèvent la pierre sous laquelle Sanplan a caché sa bourse. Ils se préparent à ouvrir la bourse.

SCÈNE VIII.

LES DEUX ARCHERS, le PAYSAN prisonnier, SANPLAN, GASPARD.

*GASPARD, mettant rudement la main
sur l'épaule de l'un des archers.*

Au nom du roi, je vous arrête !

SANPLAN, une main sous l'épaule de l'autre archer.

Mes compliments au roi : sa police est bien faite !

Il leur reprend la bourse. Les archers se dégagent et dégagent. Sanplan et Gaspard s'emparent de leurs mousquets et les couchent en joue.

GASPARD.

L'épée au fourreau, donc ! Nous avons vos mousquets !

SANPLAN.

Vous plaît-il de mourir sous ces jolis bosquets ?
Non ? Alors, rendez-vous !

GASPARD.

Votre faute est énorme.

SANPLAN.

Nous ne vous condamnons qu'à changer d'uniforme.

PREMIER ARCHER.

C'est-à-dire ?

GASPARD, abaissant son mousquet.

Voyons, on n'est pas bien traité,
Comme archer ? mal nourri ?

PREMIER ARCHER.

C'est bien la vérité !

SANPLAN.

Pas abreuvé ?

DEUXIÈME ARCHER.

La chose est on ne peut plus vraie.

GASPARD.

Sous mes ordres, messieurs, vous auriez double paie.

PREMIER ARCHER.

Ah ! bah ?

GASPARD.

Le casuel en plus.

DEUXIÈME ARCHER.

Compris ! j'en suis.

GASPARD, *au paysan prisonnier.*

En es-tu, toi ?

LE PAYSAN.

Qu'on me détache et je vous suis !

Les archers s'occupent à le délier avec l'aide de Gaspard.

GASPARD.

Qu'avais-tu fait ?

LE PAYSAN.

Oh ! rien, un refus de corvée ;
Je vous dirai comment la chose est arrivée.

GASPARD.

Inutile.

DEUXIÈME ARCHER, *réfléchissant.*

J'en suis... mais, se bat-on souvent ?

SANPLAN, *abaissant son mousquet.*

Quelquefois, mais du moins on meurt en bien buvant.

GASPARD, *leur donnant l'or tiré de la bourse
qu'on leur a reprise.*

Tenez, prenez d'abord...

SANPLAN.

cette avance d'hoiries.

Au paysan qui lui tend la main, Gaspard jette la bourse encore bien garnie. Le paysan s'assied et se met à puiser dans les provisions de bouche de Sanplan.

PREMIER ARCHER, *après s'être consulté avec son camarade.*

Si c'est ça... pour complaire à vos deux seigneuries,
Nous pourrions amener ici, dans un moment,
Vingt autres archers.

SANPLAN, *ébaubi.*

Bah !

PREMIER ARCHER.

Cinquante hommes.

GASPARD.

Comment ?

PREMIER ARCHER, *d'un ton confidentiel.*

Ah ! monsieur, un archer vit dans le dénuement !
On nous méprise, on nous insulte, on nous menace :

Baissant encore la voix.

Ceux d'Aix on comploté de désertir en masse !

SANPLAN.

Pas facile !

DEUXIÈME ARCHER.

Pourquoi ?... L'on s'embarque un matin
Sur un voilier qui fuit vers l'océan lointain...

SANPLAN, *émerveillé.*

Qu'entends-je ?

PREMIER ARCHER.

On est bien plus heureux dans la flibuste !

SANPLAN, *satisfait.*

Parbleu !

À Gaspard, gravement.

Ces deux gabiers parlent et pensent juste.

DEUXIÈME ARCHER.

Vingt archers, comme nous prêts aux coups hasardeux,
Vont passer par ici, qui poussent devant eux
Trente forçats. Ils vont à Toulon.

GASPARD.

Oui, la chaîne.

PREMIER ARCHER.

Faites sonner votre or, tous vous suivront sans peine.

Il regarde au loin dans la coulisse.

Eh ! les voilà là-bas !

SANPLAN.

Cours vite ! explique-leur !

Ramène-les !

Les deux archers sortent.

SCÈNE IX.

SANPLAN, GASPARD, le PAYSAN.

SANPLAN.

Gaspard ! on n'est pas un voleur,

Lorsqu'à votre appel tout un peuple se soulève !

Entrent les deux archers de retour.

SCÈNE X.

**GASPARD, SANPLAN, le PAYSAN,
les DEUX ARCHERS, puis toute une TROUPE
D'HOMMES suivis de LEURS PRISONNIERS.**

SANPLAN, *au premier archer qui entre.*

Eh bien ?

Entre la troupe des archers avec leurs prisonniers.

LE BRIGADIER DES ARCHERS, *s'avançant.*

Nous acceptons !

Il montre sa troupe et la bande des prisonniers.

Soixante hommes !

SANPLAN, *émerveillé.*

Quel rêve !

Il boit. La troupe des archers est arrivée en bon ordre. Sanplan, d'un geste, fait aligner les autres qu'on débarrasse de leurs liens ; puis, d'une voix de commandement :

Gauche !

Tous pivotent sur leurs talons.

Droite !

Tous exécutent le mouvement commandé.

C'est bien... vous ferez mieux encor.

Il passe devant eux fièrement, l'épée à la main.

GASPARD, *tirant l'épée.*

Soldats ! je vous promets de la gloire et de l'or,
Mais vous ne serez pas une bande vulgaire :
Voler, non ; piller, oui ; bref, vous ferez la guerre.

SANPLAN.

Pas de viol, sinon que la dame ait oui !

Il boit.

Amiral, je suis plein... d'un bonheur inouï.

À la troupe.

Jurez tous d'obéir à vos chefs.

Tous, *avec enthousiasme, étendant la main droite.*

Sans réplique !

GASPARD, *à son armée.*

Vous connaissez l'état de la chose publique...
La justice ? Elle est propre aux mains du parlement !

SANPLAN.

Les fermiers-généraux volent impudemment.

Il accole sa gourde.

LES PAYSANS.

Ça, c'est vrai !

GASPARD.

Les baillis, les huissiers, les ministres
Vident les coffres-forts et faussent les registres...
La police...

LES ARCHERS, *vivement.*

C'est vrai !

GASPARD, *achevant sa phrase.*

pour les crimes secrets
Des hobereaux s'allient à des coupe-jarrets.
La lettre de cachet s'achète ; elle fourmille ;
Elle change en prisons les maisons de famille !
On exploite la faim, les impôts sont trop lourds ;
Le paysan qui porte tout crie au secours...
Je prends donc, moi Gaspard, loin de me croire en faute,
Le droit saint d'exercer justice basse et haute
En faveur des agneaux sur les loups dévorants...
Être bon aux petits, être sévère aux Grands,
Enfin, donner beaucoup aux pauvres... c'est ma règle.

Acclamations.

SANPLAN, *enthousiasmé.*

Et dire que j'ai, moi, canard, couvé cet aigle !...
Gaspard, marin de terre, amiral de forêt,
Grand amiral Gaspard, ton équipage est prêt.
Donc, les coches publics, avec leurs faux pilotes,
Seront pour vous des bricks et des trois-ponts, des flottes !
Et quand nous vous crierons : « À l'abordage ! À mort ! »
Montez joyeusement à l'assaut par tribord,
Par bâbord ! Défoncez les plats-bords, les sacoches,
Les valises des Turcs et remplissez vos poches !

Faisant le salut militaire.

Amiral !... On signale au large un galion...
Tiens, c'est Lagriffe ! avec un double million !

Entre Lagriffe.

SCÈNE XI.
SANPLAN, GASPARD, les DEUX ARCHERS,
le PAYSAN, LAGRIFFE.

Lagriffe entre, porteur des fontes posées à cheval sur son cou. Il tire de chacune un sac d'argent.

GASPARD, d'un ton de commandement militaire à Sanplan.
Sanplan ! Dégrise-toi !

SANPLAN, *rectifiant la position.*

C'est fait, quoiqu'avec peine.

GASPARD.

Tu vas payer nos gens.

SANPLAN.

Hélas, oui, capitaine !

Mais nos gens, ça n'est pas tout que de les payer :
Et leur salut ?

Il fait un signe de croix.

GASPARD, *riant.*

On pourra prendre un aumônier !

Sanplan installe les sacs sur un rocher et distribue de l'argent à tout son monde rangé en bon ordre.

PREMIER ARCHER, *à l'autre.*

Nous voilà donc bandits ?

DEUXIÈME ARCHER.

Mais pour juger les juges !

SANPLAN, *se levant, se tournant vers Gaspard*
et tirant l'épée.

Ton quartier-général, Gaspard ?

GASPARD, *désignant l'horizon de la pointe de son épée.*

Le bois de Cuges !

Lagriffe emporte les fontes et la valise dans la coulisse où sont les chevaux.

SCÈNE XII.
LES MÊMES, BERNARD.

Bernard entre, le visage bouleversé, et court à Sanplan.

BERNARD, *embrassant Sanplan.*

Maître !

SANPLAN.

Elle t'a tout dit ?

BERNARD, *avec une fureur concentrée.*

J'ai mon père à venger !

GASPARD, *lui prenant la main*
et lui montrant sa petite armée.

Tu vois que tes amis sont en train d'y songer.

SANPLAN.

Tout va bien ; nous filons trente nœuds, vent en poupe.

BERNARD, *regardant l'armée sans comprendre encore.*
Ces hommes ?

SANPLAN.

C'est l'escadre !... Enfin, quoi, c'est ma troupe !

Il ramasse l'épée abandonnée par Cocarel et la présente à Bernard.

GASPARD.

Prends cette épée et sois mon second lieutenant !

SANPLAN, à l'armée, d'une voix de stentor.

En marche !

L'armée défile devant les trois chefs, qui la saluent de l'épée.

Gaspard, à Bernard.

Va, c'est nous les maîtres maintenant !

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

LES DEUX GASPARD

Une terrasse sous un « treillard » devant la bastide de Cabasse qui est un peu sur la gauche, ombragée de vieux mûriers.

Par une échappée entre les mûriers, on aperçoit un champ de vigne et de blé, des oliviers, la colline lointaine.

Tables et bancs rustiques, sous un mûrier, au milieu du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE. GASPARD, SANPLAN.

GASPARD, arrivant avec Sanplan.

Est-tu sûr ?

SANPLAN, examinant les lieux.

C'est bien là la maison de Cabasse.
Sa vigne... ses mûriers ombrageant sa terrasse.

GASPARD.

Et lui ?

SANPLAN.

Lui ?... Qu'y a-t-il au bout de mon index ?

GASPARD.

Une griffe de diable !

SANPLAN.

Et puis ?

GASPARD.

La ville d'Aix.

SANPLAN.

Et dans la ville d'Aix ?

GASPARD.

Le parlement.

SANPLAN.

Sans doute,

Après ?

GASPARD.

Cabasse ?

SANPLAN.

Eh oui !

GASPARD.

Tu le vois sur la route ?

SANPLAN.

Eh non !... mais mon ami Gaspard, mon fils, mon chef,
Est mieux servi qu'un roi par sa police... Bref !
Cabasse est au marché, lui, sa nièce gentille,
Son fermier, ses melons, son âne : sa famille.

GASPARD.

Pour une heure encor ?

SANPLAN.

Oui.

GASPARD, désignant du doigt un point du paysage
dans la coulisse.

Bon ! Tu seras là-bas...

SANPLAN.

Dans ces pins.

GASPARD.

Je lui parle et, s'il ne consent pas :
Ce signal !...

*Il fait un signal en agitant son mouchoir
d'une certaine manière.*

Aussitôt tu viens avec ma bande,
Et puisque l'intérêt de Bernard le commande,
Tu le fais, lui Bernard, prisonnier tout d'abord ;
Tu menaces bien haut Cabasse et moi de mort,
Ce qui montre que je ne suis pas ton complice.
Puis nous taxons Cabasse, et ce sera justice.
Prenons ce soir la dot ; et la fille plus tard.

SANPLAN.

Plus tard ?

GASPARD.

Quand nous pourrons lui dire que Gaspard
De Besse et Gaspard Bouis, c'est-à-dire moi-même,
Sont un même voleur, mais un voleur qu'on aime
Et qui depuis deux ans donne assez vaillamment
Quelque fil à retordre aux gens du parlement.

SANPLAN.

Je ne dois pas non plus me faire reconnaître,
Pour les mêmes raisons : j'entends donc ne paraître
Ici que déguisé si bien... devine en quoi ?...
Que je n'aurai plus l'air, plus du tout d'être moi.

GASPARD.

En quoi donc ?

SANPLAN.

En voleur comme on les imagine !
Mais pourquoi, tout à coup, fais-tu si triste mine ?

GASPARD, *soupirant.*

Depuis deux ans je ne suis plus qu'un révolté,
Un misérable au ban de la société...

SANPLAN.

Crois-tu toujours que ta révolte est légitime ?

GASPARD.

Je l'ai cru... comme toi.

SANPLAN.

Vas-tu m'en faire un crime ?

GASPARD.

Non, si je n'avais pas tes lazzis de moqueur,
Ton rire d'homme fort pour me rendre du cœur !

SANPLAN.

Va, notre ambition ne sera pas trompée ;
Cocarel est boiteux de ton fier coup d'épée,

Thérèse épousera, grâce à toi, son amant...
Il nous reste à frapper au cœur le parlement.
Renonces-tu ?

GASPARD, *avec toute son énergie retrouvée dans un élan.*

Jamais !

SCÈNE II.

GASPARD, SANPLAN, puis don PABLO.

Paraît don Pablo en robe d'ermite, la corde aux reins, des sandales.

Gaspard le regarde émerveillé. Don Pablo est très gras et bedonnant, mais pour l'heure il est pâle, les traits tirés, les yeux cernés.

GASPARD.

Pâque-Dieu ! Le beau moine !

SANPLAN.

Beau ? Non ! Que vient chercher céans le frère Antoine ?

DON PABLO, *rectifiant son nom.*

Frère Pablo... Je viens quêter.

SANPLAN.

Pour ton couvent ?

DON PABLO.

Pour moi seul ; don Pablo ne mange pas souvent.

SANPLAN.

Tu connais la maison ?

DON PABLO.

J'ignore qui demeure
Dans ce château ; j'y viens par la raison majeure
Que j'ai faim.

SANPLAN.

Le seigneur de ces lieux est absent.

DON PABLO.

J'offre donc mon cruel martyr au Tout-Puissant,
Et dans sa gloire et dans sa bonté je m'absorbe !

Il s'approche d'un arbre au bord de la terrasse.

Heureux si ce sorbier veut m'offrir une sorbe.

Il prend une sorbe sur l'arbre.

GASPARD.

C'est peu.

DON PABLO, *mastiquant avec des grimaces.*

Mais c'est assez lorsque, sortant du corps,
L'âme rêve... insensible aux choses du dehors.

SANPLAN, *à Gaspard.*

Ta troupe exige un prêtre ; et s'il veut, je l'embauche.

Il donne à don Pablo une pièce de monnaie.

DON PABLO, *prenant la pièce et l'examinant avec soin.*

Ta droite ignorera les dons de ta main gauche,
Et vice-versa... Dieu, dans son immense amour,
À qui donne un liard offre un Ciel en retour !

GASPARD.

Tu me parais fort bien en chair, pour un fantôme.

DON PABLO.

Dieu m'a nourri, dans un trou de la Sainte-Baume.
Là vécut Magdeleine...

Avec une extase assez païenne.

et son beau corps, tout nu,
Sur l'aile et par la main des anges soutenu,
Montait, trois fois par jour, vers la voûte céleste...
Le péché passa, car tout passe. Dieu reste.

GASPARD, *riant.*

Pêches-tu souvent, toi ?

DON PABLO.

Quand Dieu le veut, hélas !
Car sans sa volonté rien n'arrive ici-bas !

SANPLAN.

Si l'on t'offrait la charge et la grosse prébende
D'un chapelain ?

DON PABLO.

Je vous dirais : « Dieu vous le rende ! »

SANPLAN.

Tu les prendrais ?

DON PABLO.

Tout vient par la grâce de Dieu
Et seuls les révoltés seront livrés au feu.
Il faut s'abandonner soi-même et laisser faire.
Les choses d'ici-bas ne sont point de ma sphère...
Brûlez ou caressez mon corps, je n'en sais rien.
N'étant qu'en Dieu, je ne puis mal faire : Dieu fait bien.

GASPARD, *amusé.*

Ainsi tu quitterais ta grotte ?

DON PABLO.

Sans scrupule ;
Dieu parle et j'obéis... Les reste est minuscule.

GASPARD, *qui compte sur un effet, d'un ton sombre.*
Je suis Gaspard de Besse !

DON PABLO, *sans étonnement, très doucement.*

Ah ! oui !... je sais... Après ?

GASPARD.

Mes hommes, des bandits, vivent dans les forêts.

DON PABLO, *vivement.*

Dieu n'est-il pas partout ? La Nature est son temple !
C'est la source où, sans fin, lui-même il se contemple.
L'oiseau chante son nom dans les pins toujours verts...
Frère, les plus grands saints prêchaient dans les déserts.

GASPARD, *avec insistance.*

Je suis chef de voleurs.

DON PABLO.

Bien loin que je t'en loue,
Je t'en blâme, ô Gaspard !... Mais... j'ai lu Bourdaloue :
Devant le grand Louis, quatorzième du nom,
Il s'écria, dans un mémorable sermon :
« C'est du vol seulement que naît toute fortune...
Combien en comptez-vous qui soient pures ? — Pas une ! »
C'est vrai, mais les moyens de Dieu sont insondés :
Saint Pierre, avec Satan, perdit une âme aux dés.

SANPLAN.

Sois notre aumônier ! Tiens avec nous la campagne.

*L'ermite tressaille puis se ressaisit
et demeure immobile, silencieux.*

DON PABLO, *se consultant.*

Pourquoi non ? On voit bien des aumôniers de bague !
Et vous, vous n'êtes pas encore condamnés...

Priant à haute voix.

J'ai grand pitié, Seigneur, de ces infortunés !

SANPLAN.

Donc ?

DON PABLO, *inspiré, écoutant ses voix intérieures,
puis relevant la tête.*

J'écoute Celui devant qui tout s'abaisse,
« Ceins tes reins !... Il faut bien, suis Gaspard de Besse ! »
Eh bien, ta volonté soit faite, ô Dieu Puissant,
Et non la mienne !... Donc, puisque le Ciel consent,
J'accepte, ô grand Gaspard, les fonctions sublimes
De prêcher, dans l'instant pénible, à tes victimes,
Avec l'oubli du monde et des terrestres biens,
La résignation qui fait les bons chrétiens !

GASPARD.

Sache que nous faisons de très larges aumônes.

DON PABLO, *l'œil au ciel.*

Les Dominations l'apprendront, et les Trônes !
Car je répéterai vos noms aux Bienheureux !

GASPARD.

Par tes mains désormais nous serons généreux.

DON PABLO.

Je ne retiendrai rien que le strict nécessaire.

SANPLAN.

Viens ! Tu mérites d'être aumônier d'un corsaire !
Viens boire et viens manger.

DON PABLO.

Quand Dieu crée un lapin,
Il pose, tout auprès, une touffe de thym.

On entend au loin le coup de sifflet de Lagriffe. Gaspard et Sanplan se regardent d'un air d'intelligence.

GASPARD.

Surtout, bois sec !

DON PABLO, *les yeux au ciel.*

On n'a qu'à me montrer la tonne :
Jamais la volonté du Seigneur ne m'étonne...
Je vais donc déjeuner et dîner tous les jours !
Merci mon Dieu !

SANPLAN, *à Gaspard.*

C'est dit : le signal... et j'accours.
Il sort avec don Pablo.

SCÈNE III. **GASPARD, BERNARD.**

BERNARD, *très troublé.*

Thérèse !... En carriole... Elle est seule. Elle arrive.
J'ai peur !

GASPARD.

Peur ! joli chef de bande ! âme chétive !

BERNARD.

Ô maître ! si pourtant, par un mauvais hasard,
Elle savait ?

GASPARD.

Que c'est moi le bandit Gaspard ?
C'est un nom si commun partout — surtout à Besse !
Allons, mon lieutenant ! Cette terreur t'abaisse !
Sois brave... et cache-toi...

BERNARD.

Montrez-vous d'abord, vous...

Il se cache. Thérèse entre, hésite à reconnaître Gaspard.

THÉRÈSE, *reconnaissant Gaspard.*

Ah ! Et Bernard ?...

GASPARD, *joyeux.*

S'il vous plaît encor comme époux,
Tout va bien !...

Il lui baise la main.

Nous venons du Brésil... près Marseille...
Gaspard fait signe à Bernard qu'il peut entrer. Bernard entre.

GASPARD, *gaiement.*

Il a gagné sa dot !... Embrassez-vous, je veille.

Il va surveiller la route. On ne le perd de vue qu'un instant.

SCÈNE IV.
BERNARD, THÉRÈSE, GASPARD au fond.

Au début de la scène, Gaspard demeure discrètement tout au fond du théâtre.

THÉRÈSE.

Mon Bernard !

BERNARD.

Ma Thérèse ! Enfin !

Ils s'étreignent. Un silence.

THÉRÈSE.

Ô mon Bernard !

C'est donc toi !... Oui, voilà tes yeux, ton franc regard !

BERNARD, *la contemplant.*

Voilà bien tes cheveux d'un noir si bleu, par places,
Qu'on dirait le luisant de l'aile des agaces !...
Voilà tes yeux plus vifs que ceux de l'écureuil...
Comme je serais heureux d'un si tendre accueil !

THÉRÈSE.

Et vous mériteriez pourtant que l'on vous gronde !
Faire annoncer qu'on va faire le tour du monde,
Puis plus rien !... Et laisser les gens à leurs douleurs !
D'où vient mon beau marin ?

BERNARD, *gaiement.*

De partout... et d'ailleurs !
Laisse-moi bien te voir... Tu m'aimes donc encore ?

THÉRÈSE.

Bernard !

BERNARD.

Ah ! c'est que moi, petite, je t'adore !

THÉRÈSE.

Voici l'anneau d'argent que ta mère a porté :
Je le baisais souvent... je ne l'ai pas quitté.
Et ta médaille sainte est là, sur ma poitrine...
Mon amour est semblable à la roche marine :
La mer mauvaise peut la cacher par instants,
Le vent gronder... elle est ferme par tous les temps.

BERNARD.

Cher amour !

THÉRÈSE.

Le marin fera le tour du monde :
Elle reste insensible aux changements de l'onde ;
Et le vaisseau charmant qui portait mon amour,
Telle qu'à son départ, me trouve à son retour.

Gaspard s'approche et les regarde avec bonheur.

BERNARD.

Ma Thérèse !

THÉRÈSE.

Oh ! Bernard !... Et dis, ton autre maître,
Sanplan ? toujours joyeux ?... le verrai-je ?

BERNARD.

Peut-être.

Cocarel ?

THÉRÈSE.

Il se cache... il est estropié :
Un duel.

BERNARD.

Dieu ne l'a donc châtié qu'à moitié...
Je t'aime.

THÉRÈSE.

Et moi ! Oh ! je voudrais pouvoir te suivre !

BERNARD.

Eh bien ! pars avec moi ; j'ai juste assez pour vivre.
Mais il faut peu de choses à l'oiseau pour son nid.

THÉRÈSE.

Je ne veux ton bonheur que si Dieu le bénit.

BERNARD, *se tournant vers Gaspard qui se rapproche.*

Nous venons pour cela chez votre oncle, en visite.
Mais... s'il doit refuser... Va-t-il revenir vite ?

GASPARD, *s'avançant, à Thérèse :*

Il est donc resté seul à la ville ?

THÉRÈSE.

Oui.

GASPARD.

Pourquoi ?

THÉRÈSE.

Il ne va jamais voir ses banquiers avec moi.

GASPARD, *faisant un signe d'intelligence à Bernard.*

À propos, on m'a dit qu'un Gaspard, dit « de Besse »,
Ce qui, ma foi, lui donne un faux air de noblesse,
Ravage le pays depuis notre départ.

BERNARD, *vivement.*

À Besse j'ai connu plus de trente Gaspard.

GASPARD, *à Thérèse.*

Vous fait-il peur ?

THÉRÈSE, *tranquillement.*

Il n'a jamais tué personne.

GASPARD.

Bah ?

THÉRÈSE.

Mais oui : ce qu'il prend aux riches, il le donne
Aux pauvres... Il vola le collecteur d'impôts
L'autre nuit.

GASPARD.

Oui... Eh bien ?

THÉRÈSE.

Eh bien ! en quatre mots
Il rendit l'or à ceux que nommait le registre !

GASPARD, *riant.*

Il ne vole donc pas, cet homme, il administre !

THÉRÈSE.

Les paysans chez eux le cachent au besoin ;
Pas un ne servirait contre lui de témoin
Et tous les malheureux, dans toute la Provence,
Avec lui, maintenant, sont tous de connivence.
Mais j'aime mieux ne pas le voir de près, oh ! non !
Et je trouve fâcheux qu'il porte votre nom :

Un voleur après tout !...

Voyant arriver Cabasse.

Mon oncle !... Je vous laisse.

Parlez-lui !...

Elle sort.

**SCÈNE V.
GASPARD, CABASSE, BERNARD.**

CABASSE, à *Thérèse qui s'en va.*

Ah ! l'on part quand j'arrive, drôlesse !

GASPARD.

Nous arrivons aussi, nous, mais du Canada !

CABASSE, *étonné.*

Tiens ! tiens ! Maître Gaspard !

GASPARD.

Votre valet !

CABASSE, *méfiant.*

Oui dà !

GASPARD.

Mon rôle à moi, dans les affaires que nous fîmes,
Resta digne, en tout temps, de toutes les estimes :
C'est pourquoi je reviens simplement vous revoir.
Avec le sac.

CABASSE.

Très bien.

GASPARD, *montrant Bernard.*

Et tous deux, pleins d'espoir.

Nous vous demandons...

CABASSE.

Quoi ?

GASPARD.

Sans discours inutile

En mariage...

CABASSE.

Hein ?

GASPARD.

Votre aimable pupille.

CABASSE, *narquois.*

Tous deux ?

GASPARD.

Je parle au nom de mon ami Bernard.

CABASSE.

Elle est sans dot.

GASPARD.

En es-tu bien sûr, vieux renard ?

BERNARD.

Sans être riche, j'ai cependant un pécule.

CABASSE, *alléché.*

Combien ?

BERNARD.

Dix mille écus !

CABASSE.

Pécule ridicule !

GASPARD.

Vraiment ?

CABASSE.

Dix mille écus, cela tient dans un bas.
Donc, ma nièce est sans dot et vous ne l'aurez pas !
Mais vous pouvez placer chez moi votre fortune.

GASPARD, *faisant le signe convenu pour appeler Sanplan.*

C'est votre dernier mot ?

CABASSE.

Le dernier, sans rancune.

Sachez que deux et cinq font sept, deux et trois cinq ;
Que l'air de ma maison peut vous être malsain ;
Que j'entends marier ma pupille à ma guise
Et qu'un plus riche doit la conduire à l'église.
Les discours les meilleurs ne sont pas les plus longs :
Veuillez donc, s'il vous plaît, me montrer les talons.

La troupe de Gaspard fait brusquement irruption sur la terrasse. Sanplan les commande : il s'est déguisé en bandit de théâtre.

SCÈNE VI.

**GASPARD, BERNARD, CABASSE,
SANPLAN déguisé en bandit de comédie italienne ;**

PLUSIEURS BANDITS de la troupe de Gaspard, parmi lesquels les DEUX ANCIENS ARCHERS.

En tirant en l'air des coups de pistolet, les bandits ont fait irruption sur la terrasse. Ils s'emparent de Cabasse et l'attachent au tronc du mûrier qui est au milieu de la terrasse. Sanplan attache Gaspard et Bernard au dossier d'un banc de bois, puis les bandits demeurent auprès de leurs captifs dans une attitude menaçante.

GASPARD et BERNARD, *criant ensemble.*

Au secours ! Ah ! gredins !

CABASSE, *pendant qu'on l'attache à l'arbre.*

Au secours !

SANPLAN, *d'une voix formidable.*

Qu'on se taise !

GASPARD, *bas à Sanplan qui serre ses liens.*

Ne serre pas si fort !

BERNARD, *à Sanplan, bas.*

Va rassurer Thérèse !

SCÈNE VII.

**CABASSE, GASPARD, BERNARD,
SANPLAN et ses HOMMES, THÉRÈSE.**

THÉRÈSE, *épouvantée en apercevant tour à tour
les trois hommes attachés.*

Vous !... et lui !... mon oncle !... oh !

BERNARD, à Thérèse.

Ne t'épouvante pas !
Ils seront généreux !... tu les attendriras.

Elle se tient près de Bernard, comme prête à le défendre.

SANPLAN.

N'ayez pas peur de moi, ma gentille demoiselle.

À Cabasse.

Vous, l'usurier, non plus ne craignez rien pour elle !

À Gaspard.

Vous — qui que vous soyez — ne craignez rien pour eux.
Ne tremblez pas : Gaspard de Besse est généreux.

GASPARD, à Sanplan.

Et c'est vous, ce Gaspard ?

SANPLAN.

Non, j'agis par son ordre.

*Cabasse se débat. Ses deux gardiens resserrent ses liens.
Ces sont les deux anciens archers.*

PREMIER ARCHER-BANDIT, à Sanplan.

Faut-il le museler, le vieux ?... Il cherche à mordre !

THÉRÈSE, courant à son oncle.

Oh !

SANPLAN, à Thérèse.

Gueulez donc moins fort !

GASPARD, à Sanplan.

Vous êtes peu galant !

SANPLAN, à Gaspard, feignant d'être furieux.

Que dites-vous, monsieur le blanc-bec insolent ?

THÉRÈSE, revenant près de Bernard.

Bernard !

Pendant toute la fin de cette scène, Cabasse et Thérèse donnent des signes d'effroi.

GASPARD, à Sanplan.

Je dis, monsieur le capitaine farouche,
Que le nom de Gaspard messied dans votre bouche
Car il est poli, lui, tout le monde le dit,
Et vous ne l'êtes pas, cher monsieur le bandit !...
On ôte son chapeau, d'abord, devant le sexe !

SANPLAN, hautain.

Monsieur votre reproche, étant juste, me vexé.

Toutefois, j'obtempère, et je suis gracieux.

Il ôte son chapeau et fait des courbettes devant Thérèse. Très régence.

Madame, on ne saurait avoir de plus beaux yeux.

BERNARD, sincèrement irrité.

Assez, coquin !

SANPLAN, feignant l'indignation dédaigneuse
d'un grand seigneur.

Comment ! ce maraud m'injurie !

GASPARD.

Ton Gaspard n'aurait pas ta sottise barbare :
Il ferait éloigner cette femme avant tout.

SANPLAN.

Il vous faut donc, monsieur, des bandits de bon goût ?
De fins voleurs sentant l'eau de Hongrie et l'ambre,
Monsieur ?... Soit.

Aux archers-bandits qui gardent Cabasse.

Conduisez madame dans sa chambre.

THÉRÈSE.

Oh ! non ! je veux rester près de toi... de vous deux !

GASPARD.

Thérèse, allez-vous-en, ces bandits sont hideux !

SANPLAN, aux archers-bandits.

Qu'un de vous deux, le moins hideux, garde sa porte.

THÉRÈSE.

Bernard !

BERNARD.

C'est mieux ainsi. Va, Thérèse.

Elle sort, suivie des gardiens de Cabasse. Sur un signe de Sanplan deux autres bandits prennent place aux côtés de Cabasse.

SCÈNE VIII.

**SANPLAN, GASPARD, BERNARD,
CABASSE, plusieurs BANDITS.**

*CABASSE, voyant arriver ses nouveaux gardiens
à mine terrible.*

Main forte !

Au secours !

SANPLAN, à Cabasse.

Taisez-vous !

Aux gardiens de Cabasse.

Vous, fermez-lui le bec !

Revenant vers Gaspard.

Hideux, nous ! Ah ! monsieur nous sert cela tout sec !

GASPARD, bas, à Sanplan.

Finissons promptement.

SANPLAN, refusant d'entendre.

Ah ! tu nous déprécies,

Impertinent !

GASPARD, bas.

Sanplan, assez de facéties !

SANPLAN.

Que pouvez-vous faire ? Ce chanvre est bien tressé.

Il s'assure de la solidité de la corde avec laquelle est attaché Gaspard.

GASPARD, haut.

Fixez ma rançon.

SANPLAN, désignant Cabasse.

Tiens ! le vieux est moins pressé.

Cabasse pousse un gémissement.

À Gaspard :

Pour toi je n'ai pas d'ordre encor. J'en ai pour l'autre.

À Cabasse.

Dix mille écus !

CABASSE, *hurlant*.

Jamais !

SANPLAN, *aimable*.

Quelle idée est la vôtre ?

Vous préférez mourir ?

CABASSE, *avec d'affreux gémissements*.

De l'or ! je n'en ai pas !

Je n'en ai pas !

SANPLAN.

Pourtant, tu nous en donneras !

CABASSE, *gémissant toujours ses phrases entrecoupées de soupirs de désespoir*.

On dit... que ce Gaspard aime les pauvres diables...

J'en suis un... oui... j'ai fait des pertes effroyables :

Il a trop plu... l'orage a pourri mon beau blé !

Lorsque la vigne était en fleur, il a grêlé !...

Le froid de cet hiver a gelé mes olives !...

Je dis la vérité, messieurs !

SANPLAN, *sévère*.

Tu l'enjolives !

Il faut dire où tu mets ton trésor.

CABASSE, *pleurnichant*.

Mon trésor !

Quel trésor ?

SANPLAN.

Il nous faut tes sacs d'argent et d'or.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, un des deux ARCHERS-BANDITS.

LE PREMIER ARCHER-BANDIT, *à Sanplan*.

Lieutenant ?

SANPLAN.

Qu'y a-t-il ?

LE PREMIER ARCHER-BANDIT.

Il faut faire au plus vite.

Montrant Cabasse.

Son fermier s'est enfui !

SANPLAN.

Qu'on courre à sa poursuite.

LE PREMIER ARCHER-BANDIT.

On y court.

SANPLAN.

La fermière ?

LE PREMIER ARCHER-BANDIT.

Au grenier, en prison.

SANPLAN, *à Cabasse*.

Votre argent ?

Silence farouche de Cabasse.

Non ? Alors, qu'on pille la maison !

CABASSE, *hurlant*.

Vous finirez pendus ! ou plutôt sur la roue !

SANPLAN.

Deux hommes, là !

Deux bandits s'avancent.

Braquez sur lui votre arme en joue.

S'il vous insulte, feu !

CABASSE, *avec la rage du désespoir*.

Si j'avais un fusil,

Comme eux !

SANPLAN, *à Cabasse*.

Veux-tu cesser ton aimable babil ?

GASPARD.

Taisez-vous donc, Cabasse, ils ont une consigne.

CABASSE, *à Gaspard*.

Pourquoi ne dis-tu rien, toi, lâche ; c'est indigne !

GASPARD.

Lâche ? non ; et tantôt je n'ai pas mal parlé.

D'un air de réflexion.

Depuis tantôt je cherche un moyen...

Il réfléchit encore.

Et je l'ai...

Se tournant vers Sanplan.

Lieutenant !

SANPLAN, *digne*.

Quoi, monsieur ?

GASPARD.

Suspendez la visite.

SANPLAN, *bas, à Gaspard*.

Qu'en dis-tu, hein ? Gaspard ? L'affaire est bien conduite !

GASPARD, *bas*.

Tais-toi donc !

Haut.

Votre chef est-il loin d'ici ?

SANPLAN.

Non.

Trois cents pas.

GASPARD.

Dites-lui de venir.

SANPLAN, *feignant l'indignation*.

En ton nom ?

Qui donc es-tu pour qu'à ton nom il se dérange ?

CABASSE, *gémissant*.

Dites-lui bien que la grêle a broyé ma vengeance !
Les blés, les oliviers, tout !... Je n'ai pas d'argent !

SANPLAN, *à Gaspard*.

Vous voulez voir Gaspard ? Vous êtes exigeant,
Vous !... Il surveille une autre affaire, des plus graves.

GASPARD.

Alors, conduisez-moi jusqu'à lui, hein mes braves ?
Soyez gentils... La cave est pleine de bon vin !

SANPLAN.

Très bien, nous le boirons.

Deux des bandits sortent sur l'ordre muet de Sanplan.

CABASSE.

Vous fouillerez en vain
Car je n'ai point de cave... et d'ailleurs elle est vide !

GASPARD.

Allons, décidez-vous !

UN DES GARDIENS de Cabasse.

Qu'est-ce que l'on décide ?

SANPLAN, à Gaspard.

Explique-toi, j'irai lui parler de ta part.

GASPARD.

Je ne puis... Je ne veux parler qu'au grand Gaspard !

Les deux bandits qui sont sortis depuis un instant rapportent plusieurs bouteilles qu'ils posent sur la table.

SANPLAN, se décidant à la vue des bouteilles.

Soit !

Montrant Gaspard à ses hommes.

Conduisez-le !

On délie Gaspard.

Moi, je reste ici de garde ;
Je ne m'ennuierai pas.

S'attablant et débouchant une bouteille.

Car ceci me regarde.

On a débarrassé Gaspard et Bernard des liens qui les retenaient sur le banc, mais on leur attache les mains derrière le dos. Ils s'acheminent vers la sortie avec tous les bandits qui feignent de les entourer de très près.

CABASSE, criant vers Gaspard près de sortir.

Dites-lui bien qu'il a trop plu, qu'il a venté,
Gelé dur !

GASPARD, se retournant.

On connaît sa générosité.

Il sort avec son escorte.

SCÈNE X.

SANPLAN, CABASSE lié à son arbre.

CABASSE.

Je voudrais bien y croire encore, mais j'en doute.
Généreux ! un voleur... un filou de grand-route !

SANPLAN, se levant avec majesté.

Nous sommes des soldats et non pas des filous !

CABASSE.

Vous ! des soldats !... des chiens enragés, et des loups !
Dévorants !... Les soldats ? le vol est-il la guerre ?

SANPLAN.

Un peu !

Il se verse à boire et poursuit en manière de preuve.

Tenez... J'étais en Hindoustan, naguère,
À Seringapatam, île de Kavery,
Et croyez-moi, monsieur, les rajahs n'ont pas ri...

Il se met à boire et boit durant toute la fin de cette scène.

Ils ont de grands palais, pleins d'or et de turquoises,

À ces mots Cabasse, attentif, exprime par toute son attitude la convoitise et l'avarice.

Où nous entrions avec des façons moins courtoises
Qu'ici... tout simplement comme l'âne au moulin.
On enferrait et l'on pendait le châtelain...
Nos officiers faisaient des grâces aux rajahnes,
Et puis nous sortions tous chargés comme des ânes...

CABASSE, *les yeux écarquillés.*

De turquoises et d'or ?

SANPLAN.

D'émeraudes aussi,
D'hyperboles — là-bas c'est bien plus gros qu'ici, —
Des saphirs dont la moindre est comme un fort concombre,
Des catachrèses dont rien qu'une vous encombre
Et... d'elzévir... qui sont des bijoux inconnus.

CABASSE, *curieux et émerveillé.*

Et vous en avez eu ?

SANPLAN.

Si j'en eus ?... Oui, j'en eus !
Mais la vie est hasard, heur et malheur, mystère...
Ça m'ennuyait beaucoup de servir l'Angleterre...
J'étais riche, j'étais opulent, j'en répons...

Je frétais donc une frégate à quatre ponts
Et je mis le cap... droit sur Aix !... Mais un pirate,
Au large de Stockholm, assaillit ma frégate :
Il la coula...

CABASSE.

Tant d'or !

SANPLAN.

Dans ce pressant péril,
Je dus fuir à cheval... sur un petit baril !
Par bonheur, j'échouai dans le port des Martigues...
De si loin !... à cheval, monsieur ! Quelles fatigues !
Sur un baril, en mer ! quinze jours ! à cheval !

Il se lève et chancelle.

Le mal de mer par terre est un moins mauvais mal !

Se rapprochant de Cabasse.

Tu vois donc que je suis un voleur militaire,
Jadis soldat de mer, promu marin de terre !
Et si je te dis ça, c'est bien pour t'amuser.

Il boit.

Et si je bois, ça n'est jamais pour me griser.
C'est qu'ayant bu, je sens sous moi le sol qui tanguer.
J'ai le pied d'un marin et j'en parle la langue :
Cacatois ! nom de Dieu !... caronade !... étambot
Et bossoir !... Ah ! beau soir d'été... comme c'est beau !

Il se rapproche de Cabasse et lui parle en plein visage. Cabasse grimaçant s'efforce de se détourner de lui.

Mais toi, toi ! sais-tu bien seulement ce qu'on nomme

Un trou d'homme ? Ah ! hein ? non ! oui, qu'est-ce qu'un trou
[d'homme ?

À cette question tu te crois très malin
En disant : « L'homme étant un tonneau vide ou plein,
« Un trou d'homme est celui par où le liquide entre,
« Au-dessous de son nez, pour lui remplir le ventre !
« À moins que... » Eh bien, non ! Mais qu'est-ce alors, réponds.
C'est, à bord des bateaux, un trou rond sur le pont,
Juste assez grand pour qu'un homme entre et qu'il ressorte.

Il se campe, satisfait de lui-même.

Dis-moi quel laboureur t'instruirait de la sorte ?

Il débouche une seconde bouteille puis, avec extase.

J'ai bu : je vois la mer ! Quel est ce chant divin ?...
Les sirènes pour moi, dans l'eau, chantent le vin !...
Mais je ne lâche pas ma bouteille pour elles !

À Cabasse consterné, d'un ton de mépris.

Tandis que toi, brûlé des ardeurs naturelles,
Faible comme un poète encore jouvenceau,
Tu t'es fait attacher au mât de ton vaisseau !
Elles chantent... je bois leurs chants...

Il boit.

avec délice !

Il rit.

Faut-il que je sois gris !... Je te prends pour Ulysse !

CABASSE, d'une voix mourante.

Il me boit tout mon vin !... Deux bouteilles !

SANPLAN.

Tu crois ?

Eh bien ! si je t'en ai bu deux, j'en boirai trois !

Il s'empare du flacon de cristal.

Tenez, mon pauvre ami, vous devez être avare !
C'est un vice qui m'a toujours paru bizarre.
Car un vice sensé charme les vicieux,
Leur donne du plaisir par la bouche ou les yeux.
Mais l'avarice !...

Il rit.

Avoir de l'argent inutile !

L'avarice, mais c'est un vice d'imbécile !

Sévèrement.

Que fais-tu de ton vin, si tu ne le bois pas ?
On ne boit plus au Ciel, il faut boire ici-bas.
Nunc est bibendum. Bois, et fais rubis sur l'ongle.

Il lui fourre le goulot de la bouteille entre les dents. Cabasse rend des sons inarticulés.

CABASSE, abreuvé par Sanplan.

Oh ! Oh !

Voyant que Sanplan lance en l'air le flacon vide et le rattrape au vol, il gémit.

Que fais-tu là ?

SANPLAN.

N'en doutez pas, je jongle.

CABASSE.

Mon flacon !... mon flacon de cristal !

SANPLAN.

De cristal ?

Voyons le son.

Il lance contre terre le flacon qui se brise.

Tiens, oui ; ça n'est pas du métal !

Voyant arriver Gaspard, don Pablo et les bandits.

Mais reprenons une attitude un peu correcte :
Pour vous en imposer, le chef que je respecte
A fait ambassadeur son moine qui, je crois,
Est porteur d'un contrat de vol conforme aux lois.

SCÈNE XI.

**SANPLAN, CABASSE, GASPARD et BERNARD les
mains liées, don PABLO et plusieurs BANDITS.**

*Don Pablo a changé de figure : il a mangé et bu, il est rou-
geaud, il a surtout le nez rouge.*

DON PABLO, à Sanplan, lui donnant un rouleau
d'où pend un sceau au bout d'un ruban.

Lisez.

SANPLAN, qui a pris le papier des mains de don Pablo
et l'a lu, feignant l'étonnement, à Cabasse ; lisant :

« Être indulgents... » Je demeure incrédule !
Pourtant c'est bien sa griffe au bas de la cédule.

Aux bandits, avec un ton de résignation.

Allons, les matelots, passez les avirons !

Il tend à Cabasse le papier et le lui met sous le nez.

Monsieur, signez ceci : nous vous relâcherons !

CABASSE.

Quoi ? Qu'est-ce ?

GASPARD, à Cabasse.

En peu de mots, j'ai plaidé notre cause.
Le grand Gaspard, à qui j'ai bien dit toute chose,
Exige de vous...

CABASSE, *plaintif.*

Quoi ?

BERNARD.

L'engagement sacré
De me nommer bientôt, par devant un curé,
Votre pupille.

CABASSE, *agonisant.*

Hélas !

GASPARD.

Plus une somme énorme !...
D'ailleurs, contre de bons reçus en bonne forme !

CABASSE.

On m'écorche !

GASPARD.

Et quant à votre nièce, au besoin,
On viendra l'enlever, un jour qui n'est pas loin,
Si vous ne payez pas la somme ici fixée.

Il lui désigne le papier que tient toujours Sanplan.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, UN DES ARCHERS-BANDITS.

PREMIER ARCHER-BANDIT.

On signale les gens de la maréchaussée.

Il sort.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES moins le PREMIER ARCHER-BANDIT.

SANPLAN.

Voyons, vite, signez.

CABASSE.

Non, jamais, non !

Criant.

À moi !

SANPLAN, à l'aumônier Pablo.

Alors parlez, Pablo.

DON PABLO, *prêchant à Cabasse.*

Tu résistes ? Pourquoi ?

Frère, regarde au Ciel le seul bien qui demeure ;
Songe que tout le reste est fuyant comme l'heure ;
Le trésor de la Terre est très artificiel ;
Lève un œil ébloui vers les trésors du Ciel !
Le vrai n'est que là-haut. Sèche tes larmes vaines.
L'or coule de tes sacs ou ton sang de tes veines ?
Laisse couler, sans pleurs et sans cris superflus :
Ce que tu vois, bientôt tu ne le verras plus.

SANPLAN, *lui présentant une plume et un pistolet.*

Signe... ou la mort.

DON PABLO, *prêchant.*

Que si, mon cher frère, ô Cabasse,
Méprisant tout à coup cette humanité basse
Que Dieu fit d'une fange où grouille le désir,
Si tu choisis le Ciel, puisque tu peux choisir,

Si tu ne veux plus rien savoir de tes affaires,
Si c'est décidément le Ciel que tu préfères,
Je t'absous, vieux coquin !... et déjà je crois voir
Les anges réjouis prêts à te recevoir !

CABASSE.

Faites taire ce monstre ! on m'étrangle, on m'assomme !

Il signe en gémissant, avec mille contorsions de désespoir, sous le pistolet de Sanplan. On le détache, il tombe anéanti. On délie les mains de Gaspard et de Bernard.

SANPLAN, à Cabasse.

Maintenant, fais-nous boire à ta santé, bonhomme.

À l'un de ses hommes.

Délivre la fermière et qu'elle aille au caveau
Reprendre un peu de vin.

CABASSE.

Nouveau !

SANPLAN.

Vieux et nouveau.

GASPARD, à Sanplan.

Rendez la nièce à son oncle !

SANPLAN.

C'est légitime.

Il fait un signe à l'un des hommes qui sort aussitôt.

GASPARD, à Cabasse.

Vous vous en tirez bien et la perte est minime.

**SCÈNE XIV.
LES MÊMES, THÉRÈSE.**

GASPARD, à Thérèse qui entre.

Gaspard s'est montré bon !

THÉRÈSE, à Bernard, tout en allant consoler Cabasse
qui demeure insensible à sa présence.

Et tu n'en croyais rien !

Lorsque je te disais...

GASPARD, riant.

« C'est un homme de bien ! »

*Il prend Bernard et Thérèse par la main et les conduit vers
Cabasse.*

Bénissez-les !

CABASSE, immobile.

Je les bénis... C'est ma ruine.

Thérèse, tombant dans les bras de Bernard.

Bernard !

On apporte de nouvelles bouteilles et des gobelets. Les bandits se versent à boire.

**SCÈNE XV.
LES MÊMES, L'ARCHER-BANDIT.**

LE PREMIER ARCHER-BANDIT, entrant vivement.

Les gens du roi descendent la colline.

SANPLAN, offrant un gobelet à don Pablo.

Mon père, versez-vous le coup de l'étrier.

DON PABLO, levant son gobelet.

Ô mon Dieu, le premier sera-t-il le dernier ?

Il boit d'un trait.

SANPLAN, à ses hommes.

Pas en troupe ; un par un ; filez, qu'on se disperse.

Ils se dispersent en emportant chacun une bouteille.

DON PABLO, à Sanplan.

Ne t'occupe de rien. Tout n'est qu'un songe. Verse !
Verse, frère. Le vin c'est le sang de mon Dieu !

Il boit. Quand il a vu sortir les bandits, Cabasse s'est levé et a épié leur fuite. Espérant l'intervention des archers, il écoute avec anxiété. Sanplan sort précipitamment. Don Pablo demeure.

**SCÈNE XVI.
LES MÊMES moins SANPLAN et les BANDITS.**

CABASSE, prêtant l'oreille.

Vont-ils donc échapper !... Quoi, pas un coup de feu !

GASPARD, allant regarder avec lui la campagne.

Les chasseurs ne voient pas les perdrix sous le chaume.

CABASSE, rageur.

Que la police est donc mal faite en ce royaume !

À ce moment entre un brigadier d'archers avec ses hommes.

SCÈNE XVII.

**CABASSE, GASPARD, BERNARD, THÉRÈSE,
don PABLO, un BRIGADIER D'ARCHERS
et ses ARCHERS.**

Les archers entrent par le fond. Cabasse en ce moment leur tourne dos, occupé à regarder dans la coulisse de gauche.

Don Pablo s'est emparé d'une bouteille et boit tout seul dans un coin.

Gaspard quitte Cabasse et remonte s'occuper de Thérèse qui est assise au fond, sur un banc adossé au mur de la maison.

Les archers restent au fond, en bon ordre.

Le brigadier s'avance vers Cabasse.

CABASSE, sans voir le brigadier
et croyant parler à Gaspard.

Vois-tu, tous ces archers, c'est poltron et vantard !
Maudits archers ! Sois sûr qu'ils ont peur de Gaspard !

LE BRIGADIER, à ses côtés.

Ne vous gênez pas, vous !

Cabasse se retourne, effaré.

Allez, je vous écoute,

Jabotez !

CABASSE, muet de surprise.

Mais...

LE BRIGADIER.

Vous apprendrez ce qu'il en coûte
De me dire du mal de moi quand je ne suis
Pas là !

CABASSE, effaré.

Je disais ça... mais je me réjouis
De vous voir... Mes voleurs... à peine une trentaine...
Sont encor là, tout près... courez-y capitaine !

LE BRIGADIER, le reprenant avec sévérité.

Brigadier !... Brigadier de douze archers du roi !
Et je ne courrai pas, monsieur... voici pourquoi :
Un archer...

Avec finesse.

c'est poltron. Pourtant, quoi qu'on en dise,
J'aurai Gaspard quand je voudrai... par vantardise !

Terrible.

C'est compris ?

Avec aménité.

Maintenant, narrez-moi vos malheurs.
Par où, quand et comment sont entrés les voleurs ?

CABASSE, piétinant d'impatience.

Ils ne sont pas encore au bas de la montée.

Thérèse fait un mouvement pour venir vers son oncle... Gaspard la force à se rasseoir et se rapproche du brigadier.

GASPARD.

Si vous courez, la bande entière est arrêtée !

LE BRIGADIER.

Racontez-moi le vol !... Voyons, que vous prit-on ?

CABASSE, imprudemment.

Mon vin, d'abord.

LE BRIGADIER.

Que ça ?... Mais au moins, est-il bon ?

Il prend une bouteille sur la table.

CABASSE, *la lui arrachant.*

Par le diable !... Tu n'en boiras que si j'en offre.

LE BRIGADIER.

Farceur ! On se fera pour toi crever le coffre...

Et tu refuserais du vin au brave archer ?

À ses hommes.

Approchez... Ce bon vieux vous permet d'approcher.

Les archers viennent entourer la table et boivent.

CABASSE, *désespéré et s'écroulant sur un banc.*

Vous prendriez Gaspard en courant tout de suite...

GASPARD.

Mais il faudrait, pour ça, se mettre à sa poursuite.

LE BRIGADIER, *buvant.*

Judicieux !

Il boit.

Très bon !... Donc, Gaspard ?

Cabasse invite par gestes Gaspard à parler et demeure consterné de son impuissance. Thérèse est venue à lui.

GASPARD.

N'est pas loin !

LE BRIGADIER, *montrant les bouteilles.*

Le voilà, le secours dont nous avons besoin.

À Gaspard.

Victime aussi, vous ?

GASPARD.

Oui.

LE BRIGADIER.

Parlez... Je vous préfère

À ce vieux qui ne peut qu'embrouiller son affaire.

GASPARD, *à Cabasse et à Bernard.*

Allons, vous et Thérèse, enfermez-vous là-haut...

Croyez que ces messieurs agiront comme il faut.

Thérèse sort avec son oncle et Bernard. Cabasse en s'en allant s'empare d'une ou de deux bouteilles.

SCÈNE XVIII.

**GASPARD, don PABLO,
le BRIGADIER, les ARCHERS.**

LE BRIGADIER.

Avant tout, votre nom ?

GASPARD.

Gaspard.

LE BRIGADIER.

Hein ?

GASPARD.

On me nomme

Comme l'autre.

LE BRIGADIER.

Hasard étrange !... As-tu vu l'homme
Que nous... cherchons ?

GASPARD.

Mais oui, je l'ai vu !

LE BRIGADIER.

Ah ! vraiment ?

Fais-moi donc son portrait clairement... lentement.

Don Pablo se rapproche et oublie de boire, étant pétrifié de curiosité d'abord, puis d'admiration.

GASPARD.

Il est fait à peu près comme moi. Sa moustache,
Sous laquelle un sourire un peu moqueur se cache,
Est fine et noire. Il a les yeux francs, bien ouverts :
On est gêné s'il vous regarde de travers.
Pour son habit, le mien vous en donne une idée ;
Sa fine épée à son fourreau n'est pas soudée :
Elle en sort d'elle-même et bondit vers sa main
Dès qu'un archer paraît au loin sur le chemin.
L'éclair de cette épée, enchantée... et pointue
Étrangement, parfois à trente pas, vous tue !...

Il pose la main sur l'épaule du brigadier qui s'écrase sous la pesée, de plus en plus, à mesure que parle Gaspard.

Lorsque sa main, qui n'est pas très grande, s'abat
Sur le dos d'un huissier, d'un noble ou d'un soldat,
— Fût-il géant — comme un osier elle le courbe !
Il n'aime pas qu'on soit cruel, lâche, ni fourbe,
Mais, fût-on huissier, noble... ou même archer du roi,

On peut le regarder en face, sans effroi,
Si l'on est tendre aux gens à qui tout est misère.

Le brigadier et Gaspard se regardent en face, de très près.

Là-dessus, ; donne-moi ta main que je la serre.

LE BRIGADIER.

Hai ! hai ! hai !

GASPARD.

Pas très fort, pour ne pas l'écraser.

Se tournant vers don Pablo.

Viens, frère... ces messieurs daigneront m'excuser.

Il s'éloigne et, près de sortir, se retourne vers les archers qui le regardent stupéfaits.

Messieurs, méditez bien votre plan de campagne.

Il sort avec don Pablo.

SCÈNE XIX.

Le BRIGADIER et ses ARCHERS.

LE BRIGADIER, à ses archers groupés autour de lui,
baissant la voix, avec le plus grand mystère :

Vous voyez ce gaillard, qu'un ermite accompagne ?
C'est un voleur... mais juste et rempli de raison !
Le peuple empêcherait qu'on le traîne en prison...
C'est en vain que monsieur le bailli le rabaisse :
C'est un grand homme !

LES ARCHERS, *bouche-bée, avec un cri de surprise.*

Ah ! bah !

LE BRIGADIER, *d'une voix de mystère.*

Chut ! c'est Gaspard de Besse !

Tous les archers posent leurs gobelets en silence, prenant chacun une bouteille et se mettent en marche sous la conduite du brigadier, dans le sens opposé à la sortie de Gaspard. Ils s'en vont à pas prudents et muets, comme s'ils craignaient d'éveiller un danger voisin.

RIDEAU.

138

QUATRIÈME TABLEAU

LE PARC ENCHANTÉ

Un parc seigneurial en Provence. Des pins, des cyprès, de grands lauriers-roses, orangers en caisses.

Au fond, à droite, on aperçoit un château à demi ruiné par un incendie. Les ruines sont blanches et roses.

Sur la gauche, une gloriette enfouie sous des rosiers grimpants qui sont tout en fleurs.

Vers le milieu du rond-point formé par la scène, une rocaille chargée de lierres en touffes, au pieds de laquelle est un petit bassin. Elle est surmontée d'une statue de l'Amour bandant son arc.

À droite une Vénus élevant la pomme, non loin d'un faune cornu empêché dans sa gaine et riant.

Plusieurs bancs de pierre à dossiers sculptés. L'un d'eux est contre le mur de la gloriette.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASPARD seul.

Gaspard, vêtu en gentilhomme, assis sur un banc ; il tient un livre de petit format, relié en veau, à tranches dorées. Il lit :

Profitons de la vie...

Et qui sait, ma Silvie,

139

Si nous serons demain.
Flon ! Flon !
Quel poète galant que l'abbé de Chaulieu !
Flon, flon !... c'est fort païen pour un homme de Dieu.

SCÈNE II.
GASPARD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, à bout de forces, après une fuite affolée.

Ah ! Monsieur ! je vois donc une figure humaine !
... Votre distinction me rassure sans peine.
Je meurs !... Un grand coquin, armé d'un mousqueton,
Vient d'arrêter, — avec quel air et de quel ton ! —
Mon cocher qui résiste, et je crois qu'on l'assomme...
Mais enfin, Dieu me jette au bras d'un gentilhomme !

GASPARD, étonné.

Ah ! oui. Bah ?

LA MARQUISE

J'aperçois, en cet effroi soudain,
Un portillon caché, dans le mur du jardin,
Par les lierres, je l'ouvre et referme ! Ah ! je tremble !...
Mais beaucoup moins depuis que nous sommes ensemble.
Défendez-moi, Monsieur, en chevalier français.

Apercevant la gloriette.

Si j'entrais là-dedans ?

GASPARD, galant.

Madame, j'y pensais.
Tout honnête homme doit protection aux femmes.

Elle entre dans gloriette.

SCÈNE III.
GASPARD, SANPLAN.

GASPARD, voyant arriver Sanplan, va vivement
à lui pour lui barrer le passage.

Bon. J'allais te parler. Qu'est-ce que tu réclames ?

SANPLAN, émoustillé.

Un carrosse superbe ! Une femme dedans !
Toute seule ! Et des yeux ! un sourire, des dents !
Tout ce qui fait qu'on est si bête aux pieds du sexe.
Devant de tels appas, je restais tout perplexe...
J'eus si peur d'effrayer un objet si joli,
Si frais, que malgré moi, je devins trop poli :
Elle en profite et fuit... cherchons... quelque marquise,
Mon cher ! une princesse !... Enfin elle est exquise !

GASPARD, regardant du côté de la gloriette.

Chut ! plus bas ! Devant elle il faut taire mon nom :
Elle me prend pour le seigneur de ce lieu...

SANPLAN, stupéfait.

Non ?

GASPARD.

Mais si !...

SANPLAN.

Pousse ta pointe, alors, — et si la dame
Incline, étant sensible, à... « couronner ta flamme »,
Pour peu que son mari soit prince ou magistrat,
J'aimerais fort que sa défaite t'illustrât !

Donc, toi qui peux montrer, quand l'amour le commande,
Ce que n'ont pas des gens d'une race plus grande,
Mets à profit, coquin, dans ce site enchanté,
La paix et l'agrément d'un si beau soir d'été !

*Il s'éloigne avec une allure maniérée.
Fausse sortie. Revenant :*

À propos ! mène-moi cette affaire à la diable.
Car nous ferons bientôt un vacarme effroyable :
Dans une heure nous attaquons le courrier d'Aix.

GASPARD.

J'y serai.

SANPLAN.

Le devoir avant tout : *Dura lex...*

Il sort.

SCÈNE IV.
GASPARD, la MARQUISE.

GASPARD, frappant à la porte de la gloriette, puis l'ouvrant.

Madame !

LA MARQUISE, sortant de la gloriette.

Ce valet n'a pas bonne figure.

GASPARD.

Hélas !

LA MARQUISE.

Et ce soupir n'est pas de bon augure.
Où suis-je donc ?

GASPARD.

Madame, hélas, ne tremblez pas :
Contre tous les périls je vous offre mon bras.

LA MARQUISE.

Mais n'est-ce pas ici le parc de Caulabelle ?

GASPARD.

Oui, peut-être !... Ah ! mon Dieu ! vous si jeune, si belle !

*Après une hésitation, comme s'il redoutait
pour elle de qu'il va lui apprendre.*

Ces gens m'ont, comme vous, tout à l'heure arrêté.

LA MARQUISE.

Quoi !

GASPARD.

Vous êtes pourtant encore en sûreté
Car, dussé-je perdre à la fois mille vies,
Vos moindres volontés vous les verrez suivies,
Madame !

LA MARQUISE, regardant autour d'elle.

Où trouver un asile ?

GASPARD.

Nulle part.

Nous sommes dans les mains du trop fameux Gaspard.

LA MARQUISE.

De Besse !

Elle tombe à demi-pâmée.

GASPARD.

C'est son nom.

LA MARQUISE, *respirant un flacon d'odeur.*

C'est un bandit farouche,

Terrible !

GASPARD.

Eh ! non.

LA MARQUISE.

Toujours le blasphème à la bouche !

GASPARD.

Mais non.

LA MARQUISE.

Il me tuera.

GASPARD.

Mais non, pas maintenant.

LA MARQUISE, *se levant avec effroi.*

L'homme qui vous parlait ?

GASPARD.

N'est que son lieutenant.

Et c'est tant pis : Gaspard de Besse est plus affable.

Il est même galant.

LA MARQUISE.

Allons donc ! quelque fable.

GASPARD, *d'un air tragique.*

Du tout... Mon seul ennui c'est que, Gaspard absent,

Ses hommes vont parfois jusqu'à verser le sang !
Mais je suis là !

LA MARQUISE, *regardant autour d'elle.*

Pourtant, voyons, je me rappelle...
Ce château, je vous jure, est bien aux Vaulabelle !

GASPARD, *montrant le château en ruine.*

Oui Madame... Voici deux ans qu'il fut détruit
Par l'incendie horrible, en une seule nuit.
Les caveaux sont restés sous de très beaux décombres ;
Et le parc déserté prête aux bandits ses ombres.
Ils y campent.

LA MARQUISE.

Grands dieux ! Des caveaux à présent !
Je meurs !...

*Il prend son flacon d'odeur
et le lui fait respirer de fort près.*

GASPARD.

Ne mourez pas, mais plutôt rions-en !

LA MARQUISE.

En rire ! non, vraiment ! vous voulez qu'on en rie ?
Rien de ceci ne prête à la plaisanterie,
Marquis.

GASPARD, *vivement.*

Non... chevalier, simplement : chevalier.

LA MARQUISE.

Du moins homme de cœur, mais d'esprit singulier !

GASPARD.

Pour vous servir, marquise, — et ma foi, je m'en flatte —
Je me suis fait tantôt, mais en vain, diplomate ;
En offrant au bandit, avec qui j'ai causé,
Beaucoup d'or... que d'ailleurs le drôle a refusé,
Pour prix de deux rançons, la vôtre avec la mienne,
Mais Gaspard seul en peut disposer.

LA MARQUISE, *avec élan.*

Oh ! qu'il vienne !

GASPARD.

Il viendra.

LA MARQUISE.

Quand ?

GASPARD.

Qui sait ? causons en attendant...

Car, pour moi, je prendrai gaiement cet incident,
Pourvu que je vous sente un peu plus attentive
Aux respects que l'on a pour vous, belle captive !

LA MARQUISE, *s'oubliant un peu.*

On serait moins distraite en un tout autre lieu.

*Elle prend à côté d'elle, sur le banc, le petit livre que Gaspard
y a déposé.*

Mais que lisiez-vous là ?

Elle ouvre le livre.

Les flon-flons de Chaulieu !

Elle lit.

Profitons de la vie...

GASPARD, *lisant par-dessus son épaule.*

Et qui sait, ma Silvie,
Si nous vivrons demain
Flon flon !

LA MARQUISE.

Ça se dit quand on est... chez soi... bien à son aise
L'abbé Chaulieu chantait...

GASPARD.

L'amour à la française !

Le courage et l'amour français marchent de pair,
Flon-flon !

LA MARQUISE.

Seriez-vous donc entreprenant, mon cher
Chevalier ?

GASPARD.

Moi, marquise, Ah ! le Ciel m'en préserve !
Certes, j'aime, en amour, qu'on prouve un peu de verve,
Comme aussi du dédain riant, dans le péril ;
Mais je ne voudrais pas voler un cœur, dût-il
M'en coûter des regrets éternels ! Sur mon âme,
Je crois qu'on ne doit point forcer un cœur de femme,
Et qu'on n'y doit entrer, respectueux encor,
Que si la main tremblante en livre la clef d'or.

LA MARQUISE, *un peu troublée.*

À la bonne heure... mais, moi, je ne suis point veuve.

GASPARD.

Et moi je suis timide. Écoutez-en la preuve :
Tenez, dans ce parc-ci, dont j'étais l'hôte un jour,

On fit une façon... comment ?... de cour d'amour.
Les marquis, en nommant les duchesses « bergères »,
Les poursuivaient sous les verdure bocagères,
Et nulle ne devait reconnaître un vainqueur,
S'il n'exhalait en vers la plainte de son cœur.
Ce fut charmant. La règle était, belle marquise,
Que la faveur d'un doux baiser serait conquise
Par des vers... j'en ai fait — j'en fis, pas des meilleurs,
Mais mon bouquet de ronce avait bien quelques fleurs, —
... Je vous ennue ?...

LA MARQUISE.

Oh ! non ! continuez de grâce.

GASPARD.

Voyez combien l'effort pour plaire m'embarrasse :
C'était au mois d'avril. Les buissons parfumés
Avaient des nids qui gazouillaient : « Mortels, aimez ! »
Les ombres des massifs profonds étaient troublantes...
Les femmes s'éventaient avec des grâces lentes...
Un souffle d'aegipan, hôte d'un laurier vert,
Soulevait par moments leur corsage entrouvert,
Et d'elles et des bois émanaient de tels charmes
Que les cœurs appelaient la volupté des larmes...

Il se rapproche de la marquise.

Moi, je buvais des yeux l'idole que j'aimais,
Et, bien qu'ayant mes vers sur la lèvre, jamais
— Tant mon sein se gonflait d'une sève étouffante —
Je n'osais attaquer sa beauté triomphante
Et, muet, attendant que son regard divin
S'abaissât vers l'amant qu'elle inspirait en vain,
Et sa noble fierté croissant toujours mes craintes...

Gaiement.

Je ressortis quinaud des profonds labyrinthes.

LA MARQUISE, *rêveuse.*

Ah !... Tant pis...

GASPARD, *se rapprochant.*

Mais, ce soir, si vous le vouliez, vous,
Nous aurions...

LA MARQUISE.

Chevalier !...

GASPARD, *tombant à ses pieds avec élan.*

Je tombe à vos genoux !

Ah ! songez que la mort est là, tout près, Madame !
L'instant qui suit verra peut-être un sombre drame...
Profitons du répit que nous laisse Gaspard !
Accordez à l'amour votre dernier regard !
Tout le bonheur d'aimer, réel plus doux qu'un rêve,
L'éternel amour tient dans la minute brève !
Votre époux ?... mais son cas n'est-il point drôle et neuf ?
Peut-on être trompé quand on, est comme veuf ?...
Oh ! sur ma bouche pâle et bientôt sans parole,
Prenez donc en baisers mon âme qui s'envole !
Pour moi, je veux, sous les poignards perdant le jour,
Croire qu'à vos genoux je ne meurs que d'amour !
Viens ! si tu n'as qu'une heure, une heure peut suffire !
Le parfum des bosquets pleins d'un tiède zéphire,
Celui qu'aspire en toi ma lèvre en t'approchant ;
L'affreux péril qui rend ton charme plus touchant ;
Tout m'emporte à l'amour dans une ardente fièvre.

Donne-moi cette fleur d'églantine : ta lèvre...
Dieu ! Je sens qu'elle vient d'elle-même s'offrir !...

Elle tombe dans ses bras. Elle tient sa tête contre celle de Gaspard agenouillé. Ils demeurent ainsi un moment.

LA MARQUISE.

Croyez-vous que Gaspard va me faire mourir ?

SCÈNE V.

La MARQUISE, GASPARD, la voix de SANPLAN.

SANPLAN, *criant de loin.*

Gaspard !

GASPARD, *se relevant d'un bond.*

Me voici !

LA MARQUISE, *frappée de stupeur.*

Quoi !... c'est vous !... Gaspard !...

GASPARD.

Madame,

Tous les cœurs sont d'étope et l'amour est de flamme ;
Satan souffle...

LA MARQUISE, *avec une moue de gentille contrition.*

La faute est à l'abbé de Chaulieu.

SCÈNE VI.

**La MARQUISE, GASPARD, SANPLAN, le MARQUIS
en cavalier, suivi d'un valet également en cavalier,
deux BANDITS. Le valet du marquis porte un sac d'écus.**

LA MARQUISE.

Mon mari !

LE MARQUIS, *à Gaspard avec véhémence.*

Je descends de cheval...

LA MARQUISE.

Ah ! mon Dieu !

LE MARQUIS, *montrant Sanplan.*

Et monsieur...

SANPLAN *furieux, avec un mouvement vers le marquis.*

Moi ?

GASPARD, *à Sanplan.*

Tais-toi.

LE MARQUIS.

J'ai couru d'une haleine

Parce qu'on ma conté, monsieur le capitaine...

À sa femme.

Fort peu d'instants, madame, après votre départ,

Il regarde Gaspard.

Que ce jardin servait de bivac à Gaspard...

GASPARD.

C'est moi, monsieur.

LE MARQUIS.

Je sais, bonjour... Sans nulle escorte,

Montrant le sac aux mains du valet.

Avec une rançon honnête que j'apporte,
J'arrive ! et vos brigands, m'assourdissant de cris,
Par-dessus le marché prétendent qu'ils m'ont pris !
Ne trichons pas. J'entends d'abord qu'on me relaxe,
À vingt ans je servais le maréchal de Saxe,
Et l'on ne m'apprend pas la politesse, à moi,
Vu que, voilà vingt ans, j'étais à Fontenoy.
Et c'est vous que l'on dit galant homme d'épée ?
Morbleu ! serait-ce encore une gloire usurpée ?

GASPARD.

Je ne crois pas, monsieur, et vous le verrez bien.

LE MARQUIS, *prenant le sac des mains du valet.*

Prenez toujours ceci.

GASPARD.

Fi, monsieur ! ce n'est rien !

Il s'incline, chapeau bas, devant la marquise.

Si parfaite beauté reste sans prix, madame,
Accordez seulement l'honneur que je réclame...

Il va cueillir une rose.

C'est que ce souvenir soit par vous accepté,
Avec ma grande excuse... et votre liberté.

Au marquis, en se couvrant.

Et maintenant, monsieur, s'il vous plaît d'en découdre ?...

LE MARQUIS.

Non, monsieur... je suis vif, fort vif, comme la poudre...

Vous êtes de bon ton, poli, non sans hauteur...
Vous ne me déplaitez qu'à demi... serviteur.

Il engage sa femme, du geste, à le suivre, en se découvrant devant elle. Elle passe. Il se couvre et sort.

SCÈNE VII. GASPARD, SANPLAN.

SANPLAN, *stupéfait.*

Un fou ?

GASPARD.

Non ; un Français ; c'est de la vieille roche...

SANPLAN, *faisant les cornes.*

Et tu l'as ?...

GASPARD.

Mon Dieu, oui ! mais je me le reproche !

SANPLAN.

Bah ! nous faisons la guerre aux nobles ! sois content.
À ton âge, à ta place, il t'en eût fait autant.
... Ça, causons bien. Pendant ton intrigue badine,
Nous avons fait beaucoup de besogne, en sourdine.

GASPARD.

Quels sont, par le détail, les gens que l'on a pris ?

SANPLAN.

Le premier qu'il faut voir vient tout droit de Paris...
C'est Paulac !

Il désigne du geste le marquis de Paulac qui entre. Le mar-

quis, suivi de son secrétaire et de son intendant, est escorté par Lagriffe et deux autres bandits.

SCÈNE VIII.

GASPARD, SANPLAN, le MARQUIS DE PAULAC en cavalier, bottes, cravache, le SECRÉTAIRE et l'INTENDANT du MARQUIS tous deux également en cavaliers, LAGRIFFE et deux autres BANDITS.

GASPARD, *au marquis.*

L'envoyé du préfet de police ?

DE PAULAC.

Pour vous servir.

GASPARD, *riant.*

Le mot cache mal la malice,

Monsieur, vous voudriez me servir comme on sert,
À la chasse, au couteau, l'ours, le daim ou le cerf ?

Il examine le secrétaire et l'intendant du marquis.

Avec votre intendant et votre secrétaire
Vous veniez et pensiez venir en grand mystère
Vous informer de moi ?

DE PAULAC.

Dame !

GASPARD.

Et concurremment
Espionner un peu ces messieurs du Parlement ?

DE PAULAC.

Oui.

GASPARD.

C'est pour pendre un jour ces juges qu'on redoute
Que je tiens la campagne en bandit de grand-route,
Et je sers ce projet en vous appréhendant,
Vous, votre secrétaire et ce gros intendant...
Car j'arrête la poste et j'ai lu vos dépêches
Voilà deux mois.

DE PAULAC.

C'est vieux.

GASPARD, *prenant une lettre parmi d'autres qu'il prend des mains de Bernard.*

En voici de plus fraîches.

Oyez ceci.

DE PAULAC.

De qui, l'épître ?

GASPARD.

Écoutez donc.

Lisant.

« Cet imbécile de Paulac ».

DE PAULAC.

C'est moi.

GASPARD.

Pardon.

DE PAULAC.

De qui, la lettre ?

GASPARD, *lui présentant la lettre.*

D'une aimable pécheresse
Qui... mais voyez plutôt l'écriture et l'adresse.

DE PAULAC, *les yeux sur la lettre.*

Au président Marin !... Elle dit ?...

GASPARD.

Pardonnez...

Que vous sachant l'esprit aussi court que le nez,
Elle vous indique, pour que tout Aix en rie,
L'hôtel du président, comme une hôtellerie,
Il n'a pour égayer ses amis tout un soir,
À vos dépens, monsieur, qu'à vous y recevoir.
Eux, masqués en valets, lui mis en aubergiste.
Voilà ce qui vous guette !... Avouez qu'il est triste
De voir des magistrats, entre deux jugements,
(Quels jugements !) s'offrir de tels amusements !

Il lui remet la lettre.

DE PAULAC, *la lui rendant.*

En me gardant, monsieur, de cette facétie,
Vous êtes honnête homme, et je vous remercie.

GASPARD.

Je ferai plus et mieux, en habits de gala,
(J'ai fait saisir vos trois valises pour cela)
J'irai sous votre nom, trompant leur tromperie,
Les traiter en laquais dans leur hôtellerie !

DE PAULAC, *riant.*

Ma foi, monsieur Gaspard, tant pis, je vous le dis :

Vous êtes bien le plus aimable des bandits !

Il sort par la gauche, suivi de ses gens et de son escorte de bandits.

SCÈNE IX. GASPARD, SANPLAN.

GASPARD, *regardant s'éloigner le marquis de Paulac.*

Ses habits m'iront bien.

SANPLAN.

Moi, ceux du majordome.

GASPARD.

C'est vrai qu'un intendant est toujours un gros homme !

SANPLAN.

Dam !... quand on a chez soi l'aisance... des paniers.

GASPARD.

Sois sérieux. Quels sont tes autres prisonniers ?

SANPLAN.

D'abord l'évêque d'Aix, voyageant en carrosse.

GASPARD, *riant.*

Eh !

SANPLAN.

Des gens bien vêtus, mais à pied, quelque noce,
Puis, dans la diligence... et ça, c'est ennuyeux,
On a trouvé... Thérèse !

GASPARD.

Oh !

SANPLAN.

Doutant de ses yeux,
Joignant les mains, elle avait vu celui qu'elle aime,
Assistant des voleurs, les commander lui-même !

GASPARD.

Diab!e !

SANPLAN.

J'ai tout logé dans les cours du château.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BERNARD, LAGRIFFE.

GASPARD, à Bernard qui entre, lui prenant la main.

Pauvre Bernard !

À Sanplan.

Il faut en finir au plus tôt.

À Lagriffe.

Va la chercher.

Lagriffe sort.

BERNARD.

Que dire, hélas !

GASPARD.

Être sincères

Tout simplement !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, THÉRÈSE amenée par Lagriffe.

À l'entrée de Thérèse, il y a un grand silence embarrassant. Elle joint les mains en regardant Bernard, lève les yeux au ciel et fond en larmes.

SANPLAN, avec effort.

Eh bien... oui ! nous sommes corsaires !

Mais, chrétiens, n'attaquant que des païens fieffés...

Et ça mérite mieux que vos pleurs étouffés...

Bernard vous est fidèle et c'est pour vous qu'on trime.

Voilà. Donc on a droit à toute votre estime.

Un grand silence.

BERNARD, à Thérèse.

Vous vantiez l'autre jour les hauts faits de Gaspard.

THÉRÈSE.

Oui ! J'ignorais alors que vous y preniez part !

On répro!ve de près ce qui de loin s'excuse.

BERNARD.

Il me venge.

THÉRÈSE.

Il est beau parleur, il vous abuse !

BERNARD.

Lorsque j'allai vous dire adieu... souvenez-vous...

THÉRÈSE.

Vous partîtes honnête homme et mon futur époux.

BERNARD.

Vous m'apprîtes la mort affreuse de mon père,
Je vous redis alors combien, dans ma misère,
J'étais sûr que Gaspard me serait paternel ?...

THÉRÈSE.

Moi, je vous dénonçai l'assassin : Cocarel !

BERNARD.

Eh bien ?

THÉRÈSE.

J'ai dû le fuir... Dois-je vous fuir de même ?

BERNARD.

Non, Thérèse ! Et Gaspard mérite que je l'aime !
Dans son cœur généreux naissent les grands desseins ;
Le parlement, en protégeant les assassins
De mon père, s'est fait hautement leur complice.

GASPARD.

Je me mis hors la loi pour mieux faire justice.

THÉRÈSE.

Voleur ! vous ! Et Bernard perdu par vos conseils !

GASPARD, *avec une soudaine violence.*

Voleur ?... Nommez ainsi votre oncle et ses pareils !...
Pardon, Bernard !...Mais il faut que je me défende !...
Votre oncle, lui, n'est pas, comme moi, chef de bande,
Mais on sait que dans les maisons, prêteur sournois,
Dans l'ombre, il fait aux gens un taux contraire aux lois.
Le temps passe : un beau jour, quand l'échéance sonne,

Si le pauvre ne peut payer, il le rançonne !
Tandis que moi, dressé contre ses trafiquants,
Moi qui mène en soldat l'existence des camps,
J'abandonne ma prise au pauvre qui m'implore !...
Ce qui fait que je suis moi-même un pauvre encore.

THÉRÈSE.

Rendez-moi mon Bernard.

GASPARD.

Eh ! qu'il fasse à son gré !

THÉRÈSE.

Changez de vie ensemble et je pardonnerai.

GASPARD.

Il est libre. Mais moi, j'ai ma tâche à poursuivre.
Oui, la révolte est ma seule raison de vivre...
Je vole, oui ! mais, en faux voleur, les vrais voleurs,
Vos gens de loi qu'on voit, sourds aux cris, sourds aux pleurs,
Baillis, juges, huissiers, grouillant comme vermine,
Organiser partout le dol et la famine...
J'aime à contrarier leur infâme trafic ;
J'ai pris goût au métier de justicier public ;
J'aime aussi cet amour que le peuple me porte,
Thérèse ! Et Gaspard Bouis n'est plus qu'une ombre morte...
Emmenez donc Bernard !

THÉRÈSE, *à Bernard.*

Viens !

BERNARD.

Je reste au danger.

Cet homme-ci s'est fait bandit pour me venger.
Ma place est près de lui : ton cœur doit me comprendre.

THÉRÈSE.

Adieu, Bernard ! c'est plus que je n'en dois entendre !...
Au bord de notre lac de Besse, ô mon Bernard,
Quand je marchais, les yeux levés vers ton regard,
J'attendais un amour qui s'avoue à l'église :
Quel prêtre bénirait un bandit qu'on méprise ?

Elle pleure.

SCÈNE XII.

THÉRÈSE, GASPARD, SANPLAN, LAGRIFFE.

LAGRIFFE.

Nous avons faits captifs trois drôles malfaisants
En train de battre et de voler deux paysans.

GASPARD, *avec vivacité.*

Vous allez voir comment je traite cette engeance !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, les trois VOLEURS les bras liés.

GASPARD, *aux trois voleurs qui entrent,
amenés par deux bandits.*

C'est vous qui, sans pitié, rançonnez l'indigence ?
... Pendus !

PREMIER VOLEUR.

On ne peut pas être ainsi dépêchés !
Qu'on nous mène en prison d'abord, seigneurs archers.

SANPLAN.

Archers, nous ! moi !... la bande entière est offensée.

PREMIER VOLEUR, *étonné.*

N'êtes-vous pas des gens de la maréchaussée ?

SANPLAN.

Déguisés, alors ! — c'est le pire des affronts !

DEUXIÈME VOLEUR, *bas.*

On connaît les façons des archers : nous paierons.

GASPARD.

Tu nous prends donc pour des coquins de ton espèce ?
Mes gens sont des bandits : je suis Gaspard de Besse.

PREMIER VOLEUR, *à ses camarades, avec effroi.*

Gaspard de Besse ! alors, tenons-nous pour pendus.

GASPARD.

Mais d'abord jusqu'au bout vous serez entendus.
Quelle est votre raison de battre la campagne ?
Fûtes-vous marqués ?

LES VOLEURS.

Oui !

SANPLAN.

J'en rougis pour le bagne !

TROISIÈME VOLEUR.

Maître, nous méritons votre pitié.

GASPARD.

Pourquoi ?

TROISIÈME VOLEUR.

Un jour, on nous fit boire à la santé du roi,
Par surprise.

GASPARD.

Oui, je sais comment on vous racole.

TROISIÈME VOLEUR.

La guerre !... nous n'avons jamais eu d'autre école.
Nous vivions égorgeant par devoir et volant...
Par goût... En guerre on tue, on ne fait pas semblant.
On pille et le plus doux devient homme de proie.
La paix faite, sans un liard on nous renvoie...
Nous voilà donc sans pain et, comme il faut manger,
Dame, on refait la guerre...

GASPARD, *indigné.*

Au faible ? et sans danger !

Vous êtes — je n'en veux pas savoir davantage —
Les pauvres sans pitié, les soldats sans courage !

Au voleur qui vient de parler, en le prenant à la gorge.

Tu grelottes l'hiver et tu n'es pas honteux
De voler lâchement sa cape au grelotteux !
Le riche à tes côtés passe, fourré d'hermine,
Ses palais sont pleins d'or : tu pillas la chaumine !
Le paysan plaintif souffre tes propres maux,
Il dort dans l'écurie avec ses animaux.
Dès qu'il s'éveille, il livre à la terre bataille ;
Il porte sur son dos la corvée et la taille,
Il est ton père, il est ton frère et tu viens, toi,
Paysan, le voler comme un archer du roi !
Pendus ! pendus ! pendus, haut et court ! qu'on les pend !

164

TROISIÈME VOLEUR.

Grâce !... Si tu voulais nous prendre...

GASPARD.

Dans ma bande ?

PREMIER VOLEUR.

C'est qu'on se sent un tout autre homme, à vos côtés !

SANPLAN.

Diable ! au lieu de la mort, l'honneur ? — Pas dégoûtés !

GASPARD.

Êtes-vous repentants ?

LE VOLEUR.

Vraiment, oui, nous le sommes.

GASPARD.

Soit. Vous pourrez encor vivre et mourir en hommes.

Les voleurs sortent sous la conduite de Lagriffe.

Allez !

SCÈNE XIV. THÉRÈSE, GASPARD, SANPLAN.

THÉRÈSE, *s'élançant dans les bras de Bernard.*

Je te suivrai partout où tu voudras,
Bernard !

GASPARD, *avec un cri de joie.*

Enfin !

165

BERNARD.

Je t'ai donc toute entre mes bras !

Les deux amoureux se tiennent embrassés. Sanplan les regarde avec attendrissement.

GASPARD, *en regardant le couple enlacé.*

Comme elle était heureuse, au départ de ma vie,
Cette route de paix qu'un moment j'ai suivie !
Pourrai-je comme toi, retrouver quelque jour,
Ô mon frère adoptif, les pardons de l'amour ?

THÉRÈSE.

Dans l'église, à l'autel, orgueilleuse et parée,
Je ne serai donc pas ton épouse honorée ?

SANPLAN.

Et pourquoi non ? On peut vous marier demain
Au château... nous avons un curé dans la main !

GASPARD, *sévèrement.*

Sanplan !

SANPLAN.

Le moine, non... l'évêque ?

GASPARD, *enchanté de l'idée et riant.*

Eh ! oui ! qu'il vienne !

SANPLAN.

Je vais te l'envoyer. Chante-lui ton antienne.

Regardant Bernard et Thérèse qui s'embrassent encore.

Il n'aura rien encor béni de si charmant !

THÉRÈSE, *joyeuse.*

Un évêque voudrait nous bénir ?

SANPLAN.

Rondement !

Il sort emmenant Thérèse et Bernard.

SCÈNE XV.

GASPARD seul, puis l'ÉVÊQUE.

GASPARD, *seul.*

L'évêque ? il va se récrier comme un beau diable !
Mais on sait qu'au besoin je suis impitoyable...
Essayons...

L'évêque entre accompagné de Sanplan qui se retire aussitôt après lui avoir désigné Gaspard.

L'ÉVÊQUE, *entrant avec une dignité aimable.*

Ah ! Monsieur Gaspard ? — Vous voilà donc !...
Ainsi, vous arrêtez votre évêque ?

GASPARD, *profondément incliné.*

Pardon.

L'ÉVÊQUE, *souriant et bon enfant.*

Mon Dieu ! mon fils, à tout péché miséricorde.
Vous n'êtes pas le seul à mériter la corde :
L'exemple vient parfois de haut !... Je suis témoin
Que le siècle n'est pas très sage. Il en est loin...
Et si vous aimez, comme on dit, le populaire,
Hum !... ce n'est pas à nous que cela peut déplaire,
Car nous sommes au Christ... qui naquit charpentier.

GASPARD.

Vous m'excusez donc ?

L'ÉVÊQUE, *d'un ton de conseiller affable et indulgent.*

Oui... mais... changez de métier...

Vous allez, n'est-ce pas, me remettre en carrosse ?

GASPARD, *avec simplicité.*

Non.

L'ÉVÊQUE, *inquiet.*

Non ?

GASPARD.

Je ne suis pas un bandit bien féroce :

Sur un mouvement de l'évêque.

Ne craignez rien de nous. Nous savons, monseigneur,
Que, resté bienfaisant au faite de l'honneur,
Vous daignez incliner sur les pauvres la grâce
De l'anneau pastoral — et d'une main de race.

L'ÉVÊQUE, *souriant.*

Eh ! mais, monsieur Gaspard. Vous avez du piquant !

GASPARD.

Hélas ! J'aurais surtout besoin d'être éloquent.

L'ÉVÊQUE.

Voyons, voyons, qu'on fasse avancer mon carrosse.

GASPARD.

Plus tard !... Il faut d'abord célébrer une noce,

Monseigneur !... Je vous prie, au nom des amoureux,
D'étendre votre main pastorale sur eux.

L'ÉVÊQUE, *sérieux.*

Monsieur Gaspard, j'ai lu Rousseau, j'ai lu Voltaire,
Et j'ai souri. C'est d'un aimable caractère ?
Mais tout a sa limite et je suis bon chrétien.
Parlons d'une rançon, si vous le voulez bien ?

GASPARD.

Vous leur refuseriez l'union légitime ?

L'ÉVÊQUE, *irrité.*

Oui s'il faut me soumettre à vous, l'homme du crime ?

Gaspard se relève.

GASPARD.

Du crime ! dites-vous ? Quel crime ai-je commis ?

L'ÉVÊQUE.

Rebelle aux lois !

GASPARD.

Nous n'en sommes pas ennemis,
Mais les juges, avec leur procédure torse,
Faussent le droit. Je le redresse par la force.

SCÈNE XVI.

**L'ÉVÊQUE, Don PABLO, GASPARD, SANPLAN,
THÉRÈSE, BERNARD.**

*Thérèse et Bernard, dès leur entrée, courent se jeter aux
pieds de l'évêque.*

THÉRÈSE.

C'est donc vrai ? Vous daignez nous bénir, monseigneur ?

GASPARD, à l'évêque.

D'un geste vous allez leur donner le bonheur !
Bénissez.

L'ÉVÊQUE, irrité.

Finissons cette plaisanterie !...

GASPARD.

Nul ne plaisante ici... Tout le monde vous prie.

D'une voix d'autorité.

Il faut bénir.

L'ÉVÊQUE, hautain.

Ou bien ?

GASPARD, énergique.

Rester mon prisonnier.

L'ÉVÊQUE.

Et puis ?

GASPARD, changeant de ton tout à coup,
très courtois et s'inclinant.

Dam ! vous allez beaucoup vous ennuyer !
Voilà tout.

L'ÉVÊQUE, souriant.

Sur l'honneur ! J'attendais le martyr !
Vous avez de l'esprit.

DON PABLO, à Sanplan.

Il s'en tire, il s'en tire.

GASPARD, aimable.

Pardonnez, monseigneur, si j'ose dire encor
Qu'on a vu des prélats contraints, par un recors
Du parlement, d'aller confesser un malade.

L'ÉVÊQUE, résigné.

C'est un mot gallican, mais qui me persuade !

Relevant la tête.

Sous le poignard j'aurais résisté...

GASPARD, courtois.

J'en suis sûr.

L'ÉVÊQUE.

Mais il vous reste au cœur quelque chose de pur...
Puisse la Grâce en vous faire une âme meilleure...

Avec bonne humeur.

Eh ! bien, nous bénirons. !... cas de force majeure.

Thérèse et Bernard se relèvent et baisent l'anneau de l'évêque.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, SANPLAN ramenant un groupe de PAYSANS accompagnés par des BANDITS.

SANPLAN.

Voici ces paysans qu'on arrêta tantôt.

Des paysans, hommes, femmes, jeunes garçons et jeunes

filles, entrent. Ils portent des bouquets, des guirlandes, des corbeilles chargées de fruits et de fleurs.

GASPARD.

En beaux habits de fête ?...

À l'un d'eux qui s'avance.

Explique-toi.

LE PAYSAN.

D'un mot...

Mais jusqu'ici tes gens n'ont rien voulu entendre.
Or donc, quoiqu'ignorant, des fois on sait comprendre.
Ta bande sert le peuple et nous t'aimons, voilà.
Alors, nous avons mis nos habits de gala,
Pour t'apporter des fleurs comme en un jour de fête,
Et notre joie à cette heure sera parfaite
Car nous sommes de tes partisans convaincus

Il soulève des sacs cachés sous les fleurs dans les corbeilles.

Si, pour tes gens et toi, tu prends ces sacs d'écus.

Lagriffe leur fait apporter des rafraîchissements.

GASPARD, *joyusement.*

Mes bons amis.

Il serre leurs mains à la ronde.

UNE DES JEUNES FILLES, *s'avançant pour l'embrasser.*

Peut-on ?

Toutes l'embrassent à la fois.

GASPARD, *riant, assiégé.*

Eh, là ! l'une après l'autre !

DON PABLO, *à l'évêque.*

Vous voyez que ce diable est un fort bon apôtre,
Monseigneur, et l'amour autour de lui fleurit !
N'accusons pas les faits grossiers... cherchons l'esprit.

GASPARD, *à l'évêque, tout en embrassant
une des jeunes filles.*

Hein, monseigneur ?

L'ÉVÊQUE, *gêné, faisant mine de se retirer.*

Je vais me recueillir une heure.

GASPARD, *fronçant le sourcil.*

Lorsque j'offre un régal, il sied que l'on demeure,
Monseigneur...

*Il lui montre les deux bandits en armes qui sont venus se
placer derrière lui depuis l'entrée des fermiers.*

Vous voudrez mille fois m'excuser...

Mais s'il le faut...

L'ÉVÊQUE, *se rasseyant avec bonhomie.*

On ne peut rien vous refuser.

LES PAYSANS, *verre en main, tournés vers Gaspard.*

Vivat !

L'ÉVÊQUE.

Vous êtes plus dangereux qu'on ne pense,
Monsieur Gaspard.

GASPARD, *s'inclinant.*

Ce mot m'est un récompense.

L'ÉVÊQUE.

Et monsieur de Marseille a raison quand il dit
Que vous êtes bien plus et bien mieux qu'un bandit.
Il voit en vous le chef d'un parti de rebelles !
Je plains nos petits-fils ! Ils en verront de belles !

**SCÈNE XVIII.
LES MÊMES, LAGRIFFE.**

LAGRIFFE, *entrant.*

Capitaine, je viens de faire un prisonnier :
Il rit comme un fou !

GASPARD.

Bon ! il n'est pas rancunier.

LAGRIFFE.

Il a l'air bête, il porte un étrange costume
Dont la façon n'est pas selon notre coutume...
Il a le front rêveur et le regard absent.

GASPARD.

Eh ! bien, amène-nous ce singulier passant.

Lagriffe sort et revient aussitôt avec Jean Lecor, lequel est habillé en seigneur de la Cour du temps de Louis XIV, perruque, etc.

**SCÈNE XIX.
LES MÊMES, JEAN LECOR, une partie de la TROUPE
DE GASPARD.**

Lorsque Jean Lecor entre, escorté d'une partie de la troupe de Gaspard, tout le monde se met à rire et à chuchoter. Lui

regarde tout le monde en riant et paraît préoccupé de dissimuler un objet dans sa poche.

GASPARD.

Que caches-tu donc là ?

LECOR, *tirant de sa poche un livre qu'il y remet vivement.*

Rien... ma bibliothèque !

Il rit.

GASPARD.

Pourquoi ris-tu ? de qui ?

LECOR, *à lui-même d'un air effaré.*

Je ris !... diable ! un évêque !

Désignant Lagriffe et les bandits rangés en bon ordre qui rient entre eux en se le montrant.

J'avais pris ces messieurs pour des voleurs.

SANPLAN, *simple.*

C'en est.

LECOR, *pouffant de rire.*

C'en est ! bon ! le contraire, en effet, m'étonnait.

À l'évêque.

Alors ils vous ont pris toute votre fortune,
Monseigneur ?... pardonnez si je vous importune,
Et ma fortune à moi doit avoir le même sort ?

L'ÉVÊQUE.

J'en ai peur !

LECOR.

J'en rirai, parbleu ! jusqu'à ma mort.

GASPARD.

Vous alliez ?

LECOR.

Le hasard dirigeait seul ma course.

LAGRIFFE.

Quelque espion.

PREMIER ARCHER-BANDIT.

Peut-être.

SANPLAN, *poli*.

Avez-vous une bourse ?

LECOR, *pouffant de rire*.

Vous allez m'arracher ma bourse ?

SANPLAN, *la lui enlevant de sa poche avec prestesse et la lui montrant*.

Sans douleur.

LECOR, *s'esclaffant*.

Il l'a ! C'est ma foi vrai : vous êtes un voleur !

Un voleur !

Il se tord.

LAGRIFFE.

Votre bourse est fort ronde : elle bombe
Et vous riez !

LECOR, *riant*.

Si vous saviez comme ça tombe !
Ma bourse ! avec cinquante écus qui tintent clair !

Pardon messieurs... mais quand tu comprendras, mon cher !

Sanplan lui enlève sa montre et l'empoche.

LECOR, *riant plus fort*.

Bon ! la montre à présent ! C'est qu'il ont pris ma montre !

Ah ! non ! si vous saviez ! comme ça se rencontre !...

Riant à se tordre.

Ma montre est en carton ! et quant à mes écus,
Ils sont faux, archi-faux, soyez-en convaincus !
Fameux ! oh ! oh ! fameux !

GASPARD.

Voyez donc sa monnaie.

Sanplan, *examinant les écus de la bourse*.

Oui. Sa monnaie est fausse et sa parole vraie.

LAGRIFFE.

C'est un faux-monnayeur.

PREMIER ARCHER-BANDIT, *élevant la montre*.

C'est un faux-horloger.

LECOR, *se redressant, sérieux*.

On m'accuse ? On devrait d'abord m'interroger !

Avec dignité.

Moi, Jean Lecor, acteur et poète lyrique,
Hier, sur la scène, avec ce costume historique,
Et que m'avait prêté notre impresario,
Je jouais un seigneur dans un drame idiot,
Et comme le patron n'a pas payé sa troupe,
J'ai gardé cet habit, vieux, mais de bonne coupe.

Il est pris d'un fou-rire.

Ma montre est un boîtier formé de deux cartons,
Et mes écus sont faux... comme autant de jetons !

Il rit de nouveau follement.

Fameux ! non ! je ferai de cette catastrophe
Un poème étonnant !

GASPARD, *se levant et allant à lui.*

Poète et philosophe,
Tu me plais. As-tu soif ? ressens-tu de la faim ?

LECOR, *attristé.*

La faim ?... Mal dont jamais je n'entrevis la fin.

GASPARD.

Qu'aimes-tu ?

LECOR.

J'aime bien — c'est un goût fort bizarre —
L'eau claire et le pain sec... seulement, c'est si rare !

À l'évêque.

Monseigneur, pardonnez un humble baladin
Qui chante ses malheurs sur le mode badin.

On lui apporte à manger. Entre autres victuailles, on lui sert un gigot de mouton tout entier. Au moment où il commence à goûter ce qu'on lui offre, Sanplan lui prend son livre dans sa poche. D'un ton de prière douloureux :

Oh ! vous me laisserez mon livre ?

SANPLAN, *le lui rendant.*

Qui s'appelle ?

LECOR.

Voyage de messieurs Bachaumont et Chapelle.

SANPLAN.

Au bain, moi, j'avais caché dans mon trousseau,
Le *Contrat social*, de Jean-Jacques Rousseau.

LECOR, *mangeant.*

Mais rien ne vaut encor, lorsqu'on vit solitaire,
Les contes persifleurs de monsieur de Voltaire.
Ou le pamphlet que fit l'an dernier — vraiment beau !... —
Contre les Mirabeaux le jeune Mirabeau.
Il sera Bossuet, s'il veut monter en chaire !

Tout le monde s'égaie à le regarder manger goulûment.

Mais... faites-vous toujours, messieurs, si bonne chère ?

SANPLAN.

Tu le vois, nous avons de l'eau fraîche et du pain.

LECOR, *élevant en l'air le gigot de mouton, énorme.*

Tiens ! ceci m'avait l'air d'un cuissot de lapin.

SANPLAN.

Le gibier nous agrée. On sait dresser un piège.

LECOR.

Ah ! ça va mieux, merci... mais qui remercierai-je ?

SANPLAN.

Le capitaine, ici présent, monsieur Gaspard...

LECOR, *saisissant les mains de Gaspard avec transport.*

De Besse ?... eh ! quoi ! Monsieur de Besse ? quel hasard !

Je suis ravi, sachant quel bon voleur vous êtes !
On vous aime, parmi les gueux et les poètes,
Vous mettez la satire en actes ! c'est très beau !
Que ne suis-je Gaspard de Besse ! ou Mirabeau !
Tenez, Monsieur, j'ai fait le projet d'un poème
Dont le héros serait quelqu'un tel que vous-même :
Un bandit-chevalier, un redresseur de torts,
Qui, doux aux faibles, sache humilier les forts.
Je suis à vous, monsieur, si vous voulez me prendre.
Il n'a manqué qu'Homère au sublime Alexandre.
J'immortaliserai, moi, le nom de Gaspard.

Le jour baisse.

GASPARD.

Eh ! bien, reste avec nous... nous te ferons ta part.

Se tournant vers l'évêque.

Mais puisque la saison encense avec des roses
Ces faunes, ces Vénus de marbre aux belles poses
Sous les mourants rayons du couchant empourpré,
Et puisque j'ai ce soir un poète attiré,
En attendant le bon repas qu'on vous prépare
Et les flambeaux, aux sons touchants de la guitare,
Jean Lecor, s'il vous plaît l'entendre, monseigneur,
Va nous chanter un chant de rêve et de bonheur.

Il prend place auprès de Thérèse.

La fiancée est là qui soupire et qui songe.
L'ombre des monts lointains sur la plaine s'allonge,
Vénus s'allume au ciel auprès du fin croissant...
Dis-nous des vers, poète, en les bien cadencant.

Le jour baisse encore. On apporte une guitare à Lecor. Il prélude. Tout le monde se dispose à l'entendre. Aux premiers

accords, d'autres bandits arrivent de divers côtés. Le silence s'établit. Le poète-baladin danse en s'accompagnant sur sa guitare. Puis il chante.

LECOR, *dansant et chantant.*

Au lents accords d'un menuet,
Tout en dansant à pas muet
J'ai trouvé la chanson exquise
Qui vous a doucement conquise,
Ma bergère aux yeux de bluet,
Marquise !

*La nuit est venue. La Lune apparaît
à travers les feuillages.*

À travers le bois endormi,
La Lune voilée à demi
A guidé mes pas vers ma brune,
Et, poète en bonne fortune,
J'ai béni ton rayon ami,
Ô Lune !

Entraîné par la musique, Gaspard se lève, prend Thérèse par la main et, tout en dansant, va la présenter à Bernard qui, la prenant des mains de Gaspard, se met à danser avec elle.

Le poète est un songe creux...
Celle dont je suis amoureux
Je ne la vis jamais qu'en rêve...
Et seul je pleure sur la grève,
Quand la Lune, au ciel ténébreux,
Se lève !

Toutes les jeunes filles se mettent à danser avec des bandits.

RIDEAU.

CINQUIÈME TABLEAU

L'HÔTEL DES MARINS

Un salon dans l'hôtel privé du président Marin. Portes latérales. Au fond, trois fenêtres donnant sur un balcon. C'est le soir, aux flambeaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

**Le président MARIN, le GROS VICOMTE, le COMTE,
la COMTESSE, divers INVITÉS.**

MARIN.

Tu joueras les valets, comte, ce sera drôle.
Vous les Marton, comtesse.

LE GROS VICOMTE.

Et moi, quel est mon rôle ?

MARIN.

Toi qui souffres d'un asthme et fonds toujours en eau
Avec ton ventre lourd de Mirabeau-tonneau,
Vicomte, tu seras, immobile et de garde
À la porte d'en-bas, le Suisse à hallebarde.

LE GROS VICOMTE, *se récriant.*

Portier !

MARIN.

Portier sans que vous vous portiez plus mal.

S'adressant à tout le monde.

Réfléchissez, amis, qu'on est en carnaval,
Qu'on m'appelle, dans Aix, Marin la Galégeade !
Qu'on ne peut vous blâmer de cette mascarade
Puisque moi, président du vieux parlement d'Aix
Où la gaité la plus décente est à l'index,
J'oserai, dépouillant une dignité triste,
Paraître déguisé ce soir en aubergiste !

PLUSIEURS INVITÉS.

Et nous ?

MARIN.

Ad libitum !... Vous serez, à vos grés,
Des passants bienvenus pourvu qu'ils soient titrés.

LE GROS VICOMTE.

Il peut venir des gens non avertis.

MARIN.

Mon Suisse
L'est pour qu'on les éloigne ou qu'on les avertisse.

LE GROS VICOMTE.

Si l'évêque arrivait ?

MARIN.

L'évêque, prévenu,
Saurait rire aux dépens de notre hôte inconnu.

LE GROS VICOMTE.

J'ignore encor l'esprit caché de cette farce
Où cependant je joue un important comparse.

MARIN.

Un monsieur de Paulac nous arrive aujourd'hui...
Vous avez entendu déjà parler de lui ?

LE COMTE.

Par vous, mais nul de nous ne connaît sa figure.

MARIN.

De là ma farce et le plaisir que j'en augure.

LA COMTESSE.

Expliquez-vous.

MARIN, *que tous écoutent attentivement.*

Monsieur de Paulac vient nous voir
Pour servir en secret, par métier et devoir,
Monsieur le lieutenant général de police.

LE GROS VICOMTE.

La police, bigre !

MARIN.

Oui. Vous voyez la malice !
Il vient pour s'informer de moi secrètement
Et des erreurs... ou des fautes du parlement.
Mais tout haut il dira que ce qui l'intéresse
C'est le moyen de capturer Gaspard de Besse.
Or, tromper un trompeur étant plaisir exquis,
Nous allons tout un soir duper ce bon marquis
Et nous verrons plus tard — je m'en fais un délice, —
Comment il sauvera l'honneur de la police.

LE GROS VICOMTE.

Si je vous ai compris, je veux être pendu !

MARIN.

Vous n'êtes pas très fin, mon gros, c'est entendu.
Apprenez qu'une amie à moi, dans la grand-ville,
— Le Français, né malin, créa le vaudeville —
Fit croire à De Paulac que mon hôtel...

LE GROS VICOMTE, *comprenant enfin.*

Charmant !...

Est une hôtellerie ?...

MARIN.

Eh oui, tout simplement.

TOUS, *riant.*

Ah ! ah !

MARIN, *criant à la porte.*

Voyons, l'enseigne est-elle préparée ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, deux VALETS.

Les valets apportent l'enseigne.

PREMIER VALET.

Elle est sèche.

MARIN.

Au-dessus de la porte d'entrée
Mettez-la bien en vue, au milieu du balcon,
Entre les deux fanaux qu'il faut allumer... Bon.

Les valets exécutent les ordres de Marin. Ils ouvrent une des portes-fenêtres du fond, celle du milieu. On les voit accrocher l'enseigne et allumer les lanternes.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LETEUR, la TRÉBOURINE membres du parlement en costume de ville.

MARIN.

Messieurs du parlement, Leteur, la Trébourine,
Je vous salue avec le respect qu'on devine...
On joue ici, ce soir, vous savez à quel jeu ;
Il me sera nouveau de vous voir rire un peu
Car, d'ordinaire, vous montrez, Dieu me pardonne,
L'œil morne, le long bec de Thémis en personne,
Et gardez, en marchant, raidis par votre emploi,
L'air d'avoir avalé le glaive de la loi !

LETEUR.

Voyons, Marin, un peu de respect pour la robe !

MARIN.

Je vois trop ce qu'aux yeux des sots elle dérobe !

LA TRÉBOURINE.

Nos rôles ?

MARIN.

Vous serez deux gros marchands de grains,
Descendus à l'illustre auberge des Marins,
Contents d'y gaspiller un riche patrimoine,
Bêtes enfin et fiers de manger votre avoine !

PREMIER INVITÉ, *appelant.*

Marin !

MARIN.

Quoi ?

PREMIER INVITÉ, *montrant la comtesse déguisée en soubrette et le comte déguisé en Frontin.*

Fragonard *pinxit* !

MARIN, *admirant.*

Divin !

LA COMTESSE, *en soubrette.*

Merci.

MARIN, *faisant pivoter Frontin.*

En Frontin, votre époux est assez réussi,
Comtesse, mais vêtue en Lisette, vous êtes
Piquante à faire ici tourner toutes les têtes.

L'INVITÉ, *à Marin.*

Ton projet de ce soir me ravit, moi !

MARIN.

Tant mieux !

Je n'aime pas qu'on soit sottement sérieux ;
J'aime un Français d'humeur gouailleuse et cavalière,
Qui cite Rabelais, qui s'esclaffe à Molière,
Et nous serons bien prêts d'être un peule fini
Quand nous ne lirons plus La Fontaine et Parny.
Au revoir.

Il sort.

SCÈNE IV.
LES MÊMES, moins MARIN.

Le COMTE, *en Frontin.*

Vive Dieu ! moi, ce Marin m'enchante.

Il est d'une gaité piquante et point méchante.
C'est ce qu'en provençal on nomme un galéjeur
De race !

LA TRÉBOURINE.

Oui, mais pour peu que Paulac soit rageur,
Il dira tout au roi qui prendra mal la chose...

LETEUR.

Un président de parlement, ça se dépose !

Le COMTE, *en Frontin.*

Un bon mot de Marin désarmerait le roi !

SCÈNE V.
**LES MÊMES, la marquise DE LA GAILLARDE
en toilette de ville.**

LA COMTESSE, *en soubrette.*

Vous ! marquise !

LA MARQUISE.

Mais oui, ma chère, c'est bien moi !
Que vous êtes jolie, en soubrette !

Le COMTE, *en Frontin.*

Et vous-même

En vous-même ! C'est pour vous seule qu'on vous aime ;
Vous ne gagneriez rien à nul déguisement :
Rien ne vaut mieux que vous, sinon vous seulement.

LA MARQUISE.

Ah !

LE COMTE, *en Frontin.*

Ce bon marquis... reste au logis, je m'en doute !
Je suis toujours de ceux qui bénissent sa goutte.

LA COMTESSE, *le pinçant.*

Lisette est là, Frontin !

LE COMTE, *en Frontin.*

Oh !

On entend quelque tapage dans la rue.

PREMIER INVITÉ.

Quel bruit infernal !

Au comte, déguisé en Frontin.

Allez donc voir, Frontin !

LE COMTE, *en Frontin, regardant par la fenêtre.*

Deux hommes à cheval !

SCÈNE VI.

**LES MÊMES, Marin déguisé en maître d'hôtel
chef de cuisine.**

MARIN, *entrant.*

Je précède — sachez parler juste ou vous taire —
L'intendant de Paulac avec son secrétaire.
À vos rôles ! soyons de sérieux plaisants.

*La Trébourine, Leteur et quelques invités s'asseyent comme
dans le salon de la conversation d'une hôtellerie. Les faux do-
mestiques cherchent leurs attitudes.*

PREMIER INVITÉ.

Marin, vous êtes beau.

Un valet entre qui parle à Marin.

MARIN, *en valet.*

Oui, qu'on me les amène.

SCÈNE VII.

**LES MÊMES ; SANPLAN en intendant de Paulac et
BERNARD en secrétaire de Paulac paraissent à la
porte.**

LA TRÉBOURINE.

Le terrible intendant !

LETEUR.

Il n'a pas l'air amène.

LA TRÉBOURINE.

Au coin d'un bois, j'en aurais peur.

LETEUR, *le rassurant.*

Des policiers !

SANPLAN, *à la cantonade.*

Qu'on donne un picotin quadruple à nos coursiers.

Un valet lui désigne Marin. Bas, à Bernard.

Du style !

À Marin, devant lequel il s'arrête comme émerveillé.

Heureux de voir en vous un si gros homme,
Patron ! car le marquis mon maître est gastronome

Et nous comptons chez vous sur le roi des repas
Si ce beau ventre est un témoin qui ne ment pas.

Il lui tape fortement sur le ventre. Tout le monde les entoure curieusement.

MARIN.

Parbleu, maître intendant, c'est la paille et la poutre.
Ton ventre est un gros muids quand le mien n'est qu'une outre.

Il lui tape fortement sur le ventre.

SANPLAN.

Bien répondu, compère !... À présent je veux voir
Nos chambres à coucher, comme c'est mon devoir.

À Bernard.

Venez-vous, cher seigneur secrétaire ?...

Bas.

Je pouffe !

MARIN.

Par ici.

Il l'emmène vers l'une des portes de droite.

PREMIER INVITÉ.

C'est un gai luron.

SANPLAN, entrant dans chambre et reparaissant aussitôt.

Mais, on étouffe

Là-dedans ! c'est petit ! c'est étroit, c'est mesquin !

À Marin.

Il faudra nous loger mieux que ça, vieux coquin.

Je soupçonne tes lits d'être des nids à puces !

MARIN, *estomaqué.*

Oh !

Ses amis se moquent de lui ; on lui pousse le coude pour l'exciter à la riposte.

BERNARD.

Je t'avais écrit pour que tu nous reçusses
Avec honneur !

MARIN, *se raffermissant.*

Si vous voulez rire, j'en suis,
Monsieur, car ici-bas on n'a que trop d'ennuis !
Mais si vous prétendez ici, sans badinage,
Parler en maître à des... cuisiniers de mon âge,
Alors, sachez que dans ma maison, je reçois
Qui je veux, comme je l'entends, bien que je sois
Aubergiste. J'ai dit, monsieur le secrétaire.

SANPLAN, *hésitant.*

Diable !...

Se raffermissant ; à Marin.

J'aime, monsieur, les gens à caractère ;
Nous ne voulons que rire, et votre hôtel est tel
Que je n'ai jamais vu, d'honneur ! un tel hôtel.

MARIN, *ôtant son bonnet.*

Monsieur !

On entend un coup de cloche. Au comte déguisé en Frontin :

Vous, allez voir pour qui la cloche sonne.

Le comte va à la porte où un valet lui parle.

LE COMTE, *en Frontin, à Marin.*

C'est monsieur le marquis de Paulac en personne.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GASPARD en marquis de Paulac.

À l'entrée du faux marquis de Paulac, Marin se précipite vers lui et s'incline très bas avec une obséquiosité comique, puis se redresse et attend dans une attitude de respect mais pleine de dignité.

GASPARD, *comme ébloui, contemplant Marin.*

Monsieur !... que voilà donc un ventre merveilleux !
Par les saints, ce magot me réjouit les yeux !
Lorsqu'il est ainsi fait, le maître d'une auberge
Rien qu'en s'y laissant voir prouve qu'on s'y goberge
Et tu devrais, mon cher, en peinture ou vivant,
Comme enseigne d'hôtel, te pendre à ton auvent !

LETEUR, *bas, à Marin.*

Tu l'as voulu, Marin !

PREMIER INVITÉ, *à Marin.*

Répliquez donc !

MARIN.

Je pense
Que si l'on doit sous mon auvent pendre une panse
Pour l'enseigne il faudra pendre votre intendant !

GASPARD.

Joli !

SANPLAN, *furieux ; bas, à Gaspard :*

Tu trouves ça joli ?

GASPARD, *bas à Sanplan.*

Paix ! Sois prudent.

Laisse-moi faire !

Haut, à Sanplan.

Allons, Benoît, gagnez l'office.

À Bernard.

Vous, laissez-moi.

À Sanplan, avec intention.

Soyez attentif au service !

Sortent Bernard et Sanplan.

SCÈNE IX.

LES MÊMES moins Bernard et Sanplan.

GASPARD, *examinant les tentures, etc.*

Non, je n'ai jamais vu, vraiment, si riche hôtel,
Ni moins banal.

MARIN.

Je suis petit-fils de Vatel,
Monsieur, et fier de mon immortelle origine,
J'entretiens des salons dignes de ma cuisine.
Aussi, monsieur, tous les nobles des environs
Viennent chez moi pour de petits décamérons.
On cause, on rit, on joue, on soupe en pique-nique
Comme vous le verrez ce soir... Auberge unique,
Monsieur.

GASPARD, à la comtesse en Lisette qui lui présente
un flacon et un verre sur un plateau.

Friponne !

Il lui prend le menton.

LE COMTE, en Frontin, s'avançant d'un mouvement
involontaire de révolte.

Eh ! mais !

GASPARD.

Que me veut ce maraud ?

LE COMTE, en Frontin, faisant un geste de chercher
une épée absente.

Marquis !

GASPARD.

Jocrisse !

Il lui donne du pied.

MARIN, au comte.

Chut ! C'est si drôle !

LE COMTE, se frottant.

Un peu trop !

MARIN.

Or, nous avons ce soir un de nos pique-nique ;
Tous les convives sont de noblesse authentique :
En voici la liste.

GASPARD, parcourant des yeux la liste des convives.

Ah ! de grands noms !

MARIN, désignant une ligne sur la liste.

Le plus beau
De beaucoup, c'est encore celui de Mirabeau.
Mais le marquis viendra fort tard dans la soirée !

GASPARD, la liste en main.

La marquise de la Gaillarde ?

MARIN.

Fort lettrée.

Baissant la voix.

Mais femme...

GASPARD.

D'un soldat — je sais — de Fontenoy.

MARIN.

La voici.

La marquise s'avance. Marin affecte de se retirer discrètement.

LA MARQUISE.

Fontenoy ? Vous parlez donc de moi ?

GASPARD, riant.

Charmant !... Si vous aviez vu Fontenoy, madame,
Vous auriez moins de lys sur la joue et de flamme
Dans les yeux... vos vingt ans seraient triplés au moins
Et votre époux n'aurait plus besoin d'aucuns soins !

LA MARQUISE.

Vous me connaissez donc, marquis ?

GASPARD.

« L'homme, madame,

Est d'étoupe, le cœur de la femme est de flamme ;
Satan souffle ! »

LA MARQUISE, *bas*.

Ah ! mon Dieu !... cette voix !... ce regard !

GASPARD, *bas*.

Vous brûlez !... je me livre à vous.

LA MARQUISE.

Monsieur Gaspard !

GASPARD.

Vos regards sont de flamme et mon cœur est d'étoupe !

LA MARQUISE.

Mais alors, ce Paulac ?

GASPARD.

Prisonnier de ma troupe.

J'ai su comment on voulait le mystifier.

LA MARQUISE.

Charmant !

GASPARD.

Vous savez bien ? J'arrête le courrier
De temps en temps !...

LA MARQUISE.

Hélas !

Le comte, en Frontin, s'est approché pour écouter.

GASPARD, *se retournant vers le comte.*

Que nous veut ce maroufle ?

Grand dadais ! Ton derrière aime donc ma pantoufle ?

Il lui donne du pied.

LE COMTE, *en Frontin, cherchant son épée absente
et se frottant le derrière.*

Oh !

MARIN, *parlant sévèrement au comte comme à un laquais.*

Je vous chasserai, morbleu ! Tenez-vous mieux.

LA COMTESSE, *implorant Gaspard pour son mari.*

Pardonnez-lui.

GASPARD.

Oui, pour l'amour de tes beaux yeux,
Mais je veux te baiser dix fois pour qu'il enrage.

LE COMTE, *en Frontin, s'avançant furieux.*

Assez, vous !

GASPARD.

Tiens, toi !

Il lui donne du pied.

TOUS.

Oh !

MARIN, *serrant la main du comte à la dérobée.*

C'est fini... du courage !

GASPARD.

Voilà l'esprit nouveau qui souffle maintenant !
Le dernier des laquais devient impertinent
Et ne sait plus souffrir qu'on lutine sa femme !

Partout sourd dans le peuple une révolte infâme !
C'est un mal qu'on mesure avec crainte et chagrin ;
Songez donc que Voltaire approuvait un Mandrin !
Et voici qu'en nos temps où la morale baisse,
Le peuple aime et soutient notre Gaspard de Besse !

LA TRÉBOURINE.

C'est vrai !

MARIN, *bas, à Gaspard.*

Bah ! entre nous, ce Gaspard a du bon !

GASPARD, *levant le pied.*

Tu dis, coquin ?

MARIN, *avec un haut le corps.*

Je vous en demande pardon.

Mais...

À voix basse.

Notre parlement n'est pas sans tort.

LETEUR, *effrayé.*

Qu'entends-je !

MARIN.

Gaspard de Besse, il faut le dire à sa louange,
Partage, sur certains méfaits du parlement,
L'avis du président Marin, tout bonnement.

GASPARD.

Marin, ce président, grand faiseur d'épigrammes ?

MARIN.

Mais oui.

LA MARQUISE.

De plus Gaspard est adoré des femmes,
Monsieur.

GASPARD.

Et pourquoi donc, marquise ?

LA MARQUISE.

Il est poli

Quand il les... vole. Exemple, un trait assez joli :
Il arrête des gens...

GASPARD.

Bien.

LA MARQUISE.

Il les dévalise...

GASPARD.

Bon.

LA MARQUISE.

Une femme est là qu'un bandit brutalise...

TOUTES LES FEMMES.

C'est affreux !

LA MARQUISE.

Ce bandit est un être inhumain
Et pour prendre un bague il veut couper la main !

TOUS.

L'horreur !

LA MARQUISE.

La dame lutte, elle pleure, elle appelle ;
Gaspard accourt et brûle au bandit la cervelle
En criant : « Tu veux donc déshonorer Gaspard ? »

GASPARD, *sévèrement.*

Il vaudrait mieux nier de tels faits de sa part
Car ils feraient aimer ce héros de potence !

Le fils Cocarel paraît sur le seuil et s'avance en boitant beaucoup.

**SCÈNE X.
LES MÊMES, LE FILS COCAREL.**

GASPARD, *à la marquise.*

Qui donc boite là-bas de cet air d'importance ?

LA MARQUISE.

De Cocarel, le fils d'un juge au parlement.

GASPARD.

Allons à lui ; je lui ménage un compliment.

LA MARQUISE, *les présentant l'un à l'autre.*

Cocarel. De Paulac.

Salut lointain de Paulac, obséquieux de Cocarel. La marquise s'éloigne.

GASPARD, *prenant Cocarel à part.*

C'est bien vous qui pendîtes
Un paysan ?... Ce crime a de fâcheuses suites,
Monsieur !...

COCAREL, *pâlissant.*

Comment ?

GASPARD.

Gaspard et tous ses révoltés,
C'est votre crime à vous qui les a suscités,
Et mon devoir était de vous le faire entendre
Avant tout.

COCAREL.

Ce n'est qu'un voleur facile à prendre.

GASPARD.

Croyez-vous ?... il vous a cependant provoqué,
Blessé...

COCAREL, *se récriant.*

Lui ? moi ?...

GASPARD, *mystérieusement.*

Oui !... Ce duelliste masqué ?...

COCAREL.

Lui ! je me vengerai.

GASPARD.

Sachez bien qu'il se moque
De vous tous.

COCAREL, *soupirant.*

Nous vivons dans une étrange époque !

GASPARD.

Vengez-vous ; se sera, monsieur, servir le roi,

À voix très haute.

Mais croyez qu'on ne peut prendre Gaspard sans moi !
Dites-vous bien surtout que d'après mon enquête,
C'est pour vous le premier qu'il y va de la tête.

COCAREL.

Mais vous mettez par là, veuillez bien y songer,
L'honneur du parlement tout entier en danger.

GASPARD.

J'ai les instructions du roi même... Périssent
Un parlement, plutôt que l'esprit de justice.

COCAREL.

C'est comprendre fort mal l'intérêt de l'État...
Sauvez la face.

GASPARD.

Oh ! moi, je ne suis qu'un soldat ;
J'obéis en aveugle aux ordres qu'on me donne.

COCAREL.

Même, contre le roi, protégez la couronne.
Arrangez cette affaire...

Un silence.

Êtes-vous riche ?

GASPARD.

Quoi ?

Un silence.

COCAREL.

De la corruption. Dans l'intérêt du roi.

GASPARD.

Du roi ? cela paraît au moins problématique...

COCAREL.

Non ; la corruption, c'est de la politique ;
Et si trois mille écus...

GASPARD.

Pesez mieux vos propos...

Un silence.

Il me faudrait un bon contrat de tout repos !

COCAREL.

On joue ici gros jeu. L'on me sait honnête homme,
Le patron, à l'instant, me prêterait la somme.

GASPARD.

De six mille écus ?...

COCAREL.

Soit.

GASPARD, écrivant sur un feuillet de ses tablettes.

Je prépare un reçu...

COCAREL.

Inutile, monsieur.

GASPARD.

Pardon, j'ai toujours su,
Étant très pointilleux dès qu'il s'agit d'affaires...
Qu'entre coquins de bons papiers sont nécessaires.

Il referme et met ses tablettes dans sa poche. À voix très haute, voyant qu'on s'approche d'eux :

Quant à votre Gaspard qu'on me vante si fort
Le bourreau lui prépare une vilaine mort...

Cocarel sort.

SCÈNE XI.
LES MÊMES moins COCAREL.

Mlle de Malherbe, s'avançant avec un groupe de femmes :
C'est un aventurier hardi, généreux même...
Vous lui serez clément, car la Provence l'aime.

TOUTES LES FEMMES.

Oh ! monsieur de Paulac ! on ne le pendra pas !

GASPARD.

Il mérite la roue.

LA COMTESSE.

On lui romprait les bras !

GASPARD.

Et les jambes.

Mlle de Malherbe.

Songez qu'il n'a tué personne !
Nous l'aimons. Il faudra que le roi lui pardonne.

Leteur et La Trébourine attirent Gaspard vers eux d'un air de mystère.

LETEUR, juge au parlement.

Monsieur, n'écoutez pas les femmes.

LA TRÉBOURINE, juge au parlement.

Ce voleur,
Il faut en convenir, est un ensorceleur.

LETEUR.

Le parlement...

GASPARD, hautain et froid.

Veillez me dire qui vous êtes
Messieurs.

LA TRÉBOURINE.

Des juges...

LETEUR.

Non... oui... des marchands honnêtes,
De bons juges en grains, orge, maïs et blés.

LA TRÉBOURINE.

De très riches marchands.

GASPARD.

Vous paraissez troublés,
Messieurs ?

LA TRÉBOURINE.

Dam ! ce Gaspard. !... j'ai peur, dès qu'on le nomme.

LETEUR, d'un ton confidentiel.

Mais nous trouvons non moins dangereux... un autre homme.

LA TRÉBOURINE, même jeu.

Qui porte du venin dans la langue et la dent...

GASPARD, *très grave.*

De qui parlez-vous là, messieurs ?

LETEUR et LA TRÉBOURINE, *ensemble et très bas.*

Du président.

Gaspard leur administre à chacun une gifle retentissante.

LETEUR et LA TRÉBOURINE, *ensemble.*

... Oh ! là !

MARIN, *accourant au bruit des gifles comme si on l'appelait.*

Voilà, voilà !...

GASPARD, *à Leteur et à La Trébourine qui se tiennent la joue.*

Vous mentez par la gorge !

Des bourgeois ! des marchands de blé, d'avoine et d'orge

Osent parler ainsi d'un noble magistrat !

D'un président royal !

MARIN, *riant.*

Eh !... ça leur apprendra !

GASPARD.

Traiter le président, devant moi, de vipère !

MARIN, *à La Trébourine.*

Tu ne le feras plus, hein, toi ?

À Leteur.

Ni toi, compère ?

À Gaspard.

Que voulez-vous... ce sont des marchands, des lourdauds !

Baissant la voix.

Il fallait les gifler plus bas, au bas du dos.

Il s'éloigne en riant.

SCÈNE XII. LES MÊMES, COCAREL.

COCAREL, *entrant, va droit à Gaspard et lui dit tout bas :*

En or sonnante ; je viens de recevoir la somme.

GASPARD, *bas.*

Fort bien, monsieur, je vous reconnais honnête homme.

Lorsque j'irai, bientôt, joindre mon intendant,

Confiez-la lui ; c'est un serviteur prudent.

Un dernier mot : il faut que, pour vous, s'accomplisse

La mission que j'ai du préfet de police.

Vous, coupable, unissez aux nôtres vos efforts.

COCAREL.

Mais que faire ?

GASPARD.

Si tout le parlement, en corps,

Annonçait qu'il ira, tel jour, à quelque fête,

Un peu loin d'Aix, Gaspard, puisqu'il s'est mis en tête

De s'attaquer au parlement, l'attaquerait...

COCAREL.

Parbleu ! l'idée est bonne ! et le piège est tout prêt !

GASPARD.

Voyons cela ?

COCAREL.

Je sais la chose par mon père...

Justement vous serez invité.

GASPARD.

Je l'espère.

COCAREL.

Après-demain, souper de tout le parlement.
Chez l'évêque.

GASPARD.

Dans sa villa ?

COCAREL.

Parfaitement.

GASPARD, *un doigt sur les lèvres.*

Bien. Silence.

210

SCÈNE XIII.
LES MÊMES, SANPLAN.

GASPARD, *appelant Sanplan qui vient rôder autour de lui.*
Benoît !

SANPLAN, *accourant.*

Monsieur ?

GASPARD, *bas.*

Prenons la porte.

Cours avertir Bernard et reviens vite, apporte
La lettre préparée... allons, va !

SANPLAN *sort.* À *Marin, de loin :*

Qu'attend-on

Pour souper ?

Marin, de l'air d'un hôtelier zélé se précipite au dehors. Gaspard se met à feuilleter des papiers d'un air préoccupé.

SCÈNE XIV.
LES MÊMES, moins SANPLAN et MARIN.

LA COMTESSE, *en toilette, à la marquise.*

Il m'a pris la taille et le menton !

LE COMTE.

Il m'a donné du pied à l'endroit ridicule ;
Il a le pied d'un lourd !

LETEUR.

Et la main !

LA TRÉBOURINE.

D'un Hercule !

On rit.

211

SCÈNE XV.
LES MÊMES, MARIN, puis le marquis de MIRABEAU.

MARIN, *entrant, à Gaspard.*

On n'attendait que le marquis de Mirabeau.
Le voici.

PLUSIEURS INVITÉS *s'empressant autour du marquis de Mirabeau.*

Cher marquis !

LE MARQUIS DE MIRABEAU.

Tout beau, messieurs, tout beau !

Je suis en nage.

Allant vers Gaspard.

Eh ! là ! monsieur est, j'imagine,
Le marquis de Paulac ? Vieux nom ! belle origine !

Ils se serrent la main.

GASPARD.

Et monsieur votre fils ?

LE MARQUIS DE MIRABEAU.

Hem ! un poulain rétif,
Un taureau fou : je l'ai fait mettre au château d'If.
Il est bel orateur, élégant pamphlétaire,
Un peu gâté par les doctrines de Voltaire...
On dit de son talent qu'il gronde, magistral,
Comme un Rhône irrité par un coup de mistral !
Mais c'est un révolté qu'il faut que je surveille.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, SANPLAN.

Sanplan va droit à Gaspard et lui remet un pli cacheté.

GASPARD, *feignant la surprise et l'ennui.*

Mille excuses... je pars à l'instant pour Marseille...

À voix haute et s'adressant à tous.

Vous avez cru jouer la police du roi.

MARIN.

Pincé !

GASPARD.

Mais la police a les rieurs pour soi !

À Marin, Leteur, La Trébourine et Cocarel.

Je serai chez l'évêque, avec vous, pour sa fête,
Sans faute.

PLUSIEURS VOIX.

Ah !...

GASPARD, *au marquis de Mirabeau qu'il prend à part :*

Votre fils est une forte tête,
Monsieur, mais il faudra sans doute avant longtemps
De ces nobles d'esprit, comme lui mécontents,
Pour diriger des révoltés d'une autre caste.
Ne soyez pas trop dur à cet enthousiaste...
Adieu, monsieur.

Il salue le marquis puis esquisse un salut pour toutes les personnes présentes. Voyant Marin qui s'apprête à le suivre :

Non, non, ne m'accompagnez pas.
Ce sera m'obliger que ménager vos pas.
Monsieur, je rends hommage à votre savoir-vivre.

À Cocarel.

Vous seul, monsieur, veuillez jusqu'au départ me suivre
Pour notre affaire.

À voix basse.

En bas, au seuil du corridor,
Venez, monsieur, contre un reçu changer votre or.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES moins GASPARD.

LE MARQUIS de MIRABEAU, *étonné, rêveur.*

Humph ! Ce marquis n'est point ce qu'il semble, je gage,

Sa fonction n'est pas d'accord à son langage
Ou vraiment nous vivons en des temps singuliers
Si notre roi lui-même a de tels familiers !
Bonsoir.

Il sort. Des valets apportent des tables chargées. Tout le monde s'assied.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES moins le marquis de MIRABEAU.

MARIN, *au comte déguisé en laquais qui s'assied à table avec le gros vicomte déguisé en Suisse.*

Tous égaux ! un laquais, à table, vaut un juge !
Et maintenant, vivons ! Après nous, le déluge !

COCAREL, *examinant le reçu que lui a remis Gaspard.*

Têtebleu !

MARIN.

Qu'avez-vous ?

COCAREL, *hors de lui.*

J'ai... j'ai... que ce Paulac
Est loin d'être Paulac et je suis dans le lac.
Il m'empoche, en deux sacs, une somme empruntée.

MARIN.

Énorme, j'en suis sûr, puisque je l'ai prêtée.

COCAREL.

J'en ai là le reçu... paraphé de quel nom !
Gaspard de Besse !

TOUS, *sur des tons divers.*

Ah ! ah !

MARIN.

Montrez-moi cela.

COCAREL.

Non.

MARIN.

Ma foi ! montrez ; sa signature m'est connue.
C'est ça !

COCAREL.

Riez sur moi de ma déconvenue.

Il sort.

MARIN.

Riez-en avec nous ; j'en ai ma bonne part.
Et cependant, je bois à Gaspard.

TOUS.

À Gaspard !

Rires, chocs de verres, gaité folle.

RIDEAU.

SIXIÈME TABLEAU

MESSIEURS DU PARLEMENT

Un plateau de colline qui, au fond du théâtre, surplombe une route invisible. Ce plateau est lui-même dominé par la montagne Sainte-Victoire, aux environs d'Aix.

Sous de grands pins espacés, des têtes de rochers bas émergent de tous côtés au-dessus des kermès d'une verdure sombre. Au fond, une ou deux huttes de branchages. Des troncs de pins abattus, jetés çà et là d'une roche à l'autre, forment des tables et des sièges barbares dont la disposition évoque vaguement l'idée d'un hémicycle préparé pour une assemblée publique.

C'est le soir, le couchant est rouge.

Au lever du rideau, des bandits assis au fond fument et jouent au bord du précipice qui surplombe la route.

SCÈNE PREMIÈRE.

**GASPARD, SANPLAN, LAGRIFFE, BERNARD,
groupe de BANDITS au fond.**

Au lever du rideau, Gaspard est assis à la table principale, au milieu de cette table, et écrit.

SANPLAN, *amenant Lagriffe.*

Capitaine... voici notre agent de retour.

GASPARD.

Eh bien ?

LAGRIFFE.

Tous ces messieurs les juges de la cour,
Avocat-général et président en tête,
Iront tous ce soir chez l'évêque, en grande fête,
Dans sa maison des champs...

SANPLAN, *regardant au fond à ses pieds.*

Que j'aperçois d'ici.

LAGRIFFE.

Ils doivent y souper. Nous sommes, Dieu merci !
Renseignés. Ils seront vingt-cinq dans six carrosses ;
Le maître de relais leur fournira des rosses :
Le brave homme est à nous et souhaite ardemment
De nous voir taquiner messieurs du parlement.

GASPARD.

Après ?

LAGRIFFE.

Ayant jugé nos grand-routes peu sûres,
Ces seigneurs contre nous ont pris quelques mesures :
Devant chaque portière on verra chevaucher,
Son mousqueton au poing...

GASPARD.

Un greffier ?

LAGRIFFE.

Un archer.

GASPARD.

Alors cela fait douze archers ?

LAGRIFFE.

Non, capitaine :
Douze... et quatre en avant, ça fait une trentaine :
Douze à l'arrière-garde, en effet, font vingt huit.
Mais leurs deux officiers ! le cocher qui conduit !
Et sur chaque voiture un valet de parade !
Ça fait bien ?...

GASPARD.

Mettons cinquante, hein, camarade ?

LAGRIFFE.

Mettons cent quatre ...! Et dans un quart d'heure à peu près.

GASPARD.

Nous verrons leur perruque étonner nos forêts !...
Nous les tenons...

SANPLAN, *réfléchissant.*

S'ils allaient être cent quarante !

Prenant une résolution subite.

... Il faut organiser la troupe figurante !

GASPARD.

Ah ! bon.

SANPLAN, *criant d'un ton de commandement.*

Fabriquez-moi cinq ou six faux coquins !

LES BANDITS, *riant et s'avançant.*

Bravo !... les mannequins !... Vite !... les mannequins !

SANPLAN.

Pas de charge, messieurs. Que le geste et la taille

Soient naturels. Surtout, cachez-moi bien la paille
Car il ne s'agit pas d'effrayer des serins.

PREMIER ARCHER-BANDIT.

Moi, je vais imiter un Gaspard à tous crins.

DEUXIÈME ARCHER-BANDIT.

Moi, je rêve un Sanplan terrible et si farouche
Qu'on croira voir sortir le bague de sa bouche !

*Ils prennent dans une cabane de branches des squelettes de
poupées toutes prêtes et se mettent en devoir de les habiller.
Puis ils posent leurs mannequins debout et menaçant, de leurs
fusils braqués et inclinés, la route qui passe au-dessous d'eux.*

*Lecor va passer les mannequins en revue, minutieusement.
Bernard songe, ils regarde furtivement un portrait de Thérèse.*

SANPLAN, à Bernard, en lui mettant la main sur l'épaule :

On rêve à sa Thérèse à l'heure du danger ?

GASPARD.

Quand vient l'instant d'agir, c'est malsain de songer.

SCÈNE II. LES MÊMES, THÉRÈSE.

BERNARD, se levant précipitamment.

Thérèse, ici ! vous !

GASPARD.

Vous ! dans ce péril extrême !

BERNARD.

Va-t'en vite !

THÉRÈSE.

Oh ! Bernard, tu me chasses ?

BERNARD.

Je t'aime !

Va-t'en.

THÉRÈSE.

Je reviendrai demain.

BERNARD.

Non !

THÉRÈSE.

Dis-moi quand !

GASPARD.

Jamais. Il ne faut plus paraître dans mon camp.
S'ils vous trouvaient ici, les hommes de justice,
Ils pourraient dire un jour que vous fûtes complice !

*Bernard et Thérèse sortent vivement. Rumeurs. Un coup de
feu lointain. Puis des coups de feu crépitent d toutes parts.*

SCÈNE III. LES MÊMES, la voix de SANPLAN et celle de BERNARD dans la coulisse.

LA VOIX DE SANPLAN dans la coulisse.

Accostez par tribord, mille canons de Dieu !

LA VOIX DE GASPARD.

Ils se rendent... cessez le feu !

Cri lointain répétant l'ordre comme un écho.

Cessez le feu !

Un silence.

SCÈNE IV.
LES MÊMES, SANPLAN, GASPARD.

LECOR, *courant à Sanplan qui entre d'un côté tandis que Gaspard arrive par le côté opposé.*

Combien de morts ?

SANPLAN, *entrant.*

Pas un ! je suis le plus malade.

GASPARD, *entrant la main à son front.*

Non, c'est moi, je sens là comme une estafilade.

SANPLAN.

Je la vois. Ce n'est rien. C'est mince comme un fil.

LECOR.

Messieurs, j'ai bien tremblé, vous sachant en péril !...

Ces deux archers tombés, mourront-ils ?

SANPLAN *joyeusement.*

Eux ! deux lièvres !

Qui craignant d'attraper quelques mauvaises fièvres,

Se relevant d'un bond et demandant quartier,

Se sont sauvés avec l'escadron tout entier.

GASPARD.

Sauf les deux officiers restés entre nos pattes.

SANPLAN.

Une rude victoire, hein, Gaspard !

GASPARD.

Tu te flattes !

SANPLAN, *étonné.*

Mais non... Le parlement est pris, nous triomphons.

GASPARD.

Oui, oui, mais il faut voir les choses dans les fonds.

C'est, — plus que ta valeur, — la lâcheté notoire

Des soldats qui souvent nous donne la victoire.

Ou plutôt ces gens-là m'approuvant dans leur cœur,

Ont le désir secret de me faire vainqueur,

Car leur cœur et le mien ont les mêmes colères.

Fuir, pour eux, c'est servir nos haines populaires

Et si des régiments reculent devant moi,

Mon ami, c'est qu'ils sont les ennemis du roi,

Et mon aisance à vaincre, — heureuse, — m'est suspecte...

Allons, fais avancer, d'une façon correcte,

Messieurs nos prisonniers, encadrés fortement.

Sanplan sort.

SCÈNE V.
LECOR, GASPARD, Don PABLO priant.

LECOR, *se grattant l'oreille.*

Alors, vrai, vous allez juger le parlement !

GASPARD.

Oui !

LECOR, *se grattant l'oreille.*

Diable !

GASPARD, *sévèrement.*

Est-ce Molière ou Plaute qui recule
Lorsqu'on lui met en mains l'arme du ridicule ?

LECOR, *joyeusement.*

J'aurai donc, dans la pièce, un rôle ?

GASPARD.

Délicat,

Difficile.

LECOR, *prétentieux.*

Oh ! alors !

GASPARD.

Tu seras l'avocat.

LECOR.

Fameux !

Il sort vivement en se frappant le front comme un homme qui a trouvé une idée. Des bandits viennent allumer des torches de résine fichées en terre. Gaspard à droite face à la gauche prend place de président du conseil. Il fait placer don Pablo à sa droite.

SCÈNE VI.

LECOR, puis LAGRIFFE, puis les MEMBRES DU PARLEMENT encadrés de BANDITS sous la conduite de SANPLAN qui va prendre place aux côtés de GASPARD.

Le président MARIN, le vice-président MARQUIS DES SAQUETTES, LEZESPONS, LA TRÉBOURINE, CORNENBOIS, LETEUR, COCAREL, il y a vingt-quatre conseillers ou vingt-cinq, mais pas moins de vingt-quatre. Le marquis des Saquettes est en robe rouge ; il est avocat-général.

LAGRIFFE, *entrant jouant à l'huissier.*

Les accusés !

Entrent les membres du parlement. Ils prennent les places que leur désigne Lagriffe, à gauche face à la droite. Plusieurs d'entre eux dont l'avocat-général, marquis des Saquettes ont leur robe de cérémonie. À leur entrée, ils se chamaillent entre eux, à demi-voix, en gesticulant.

LA TRÉBOURINE.

C'est une parodie

Infâme !

MARIN, *président, gouailleur.*

Mais qui peut finir en tragédie.

LA TRÉBOURINE.

Vous, notre président, vous riez de cela ?

MARIN, *riant.*

Arrêtés et jugés en robe de gala !

C'est trop drôle !

LA TRÉBOURINE, *apercevant le mannequin de gauche qui braque sur lui son fusil, terrifié :*

Ah ! mon Dieu !

GASPARD.

Qu'est-ce qui vous alarme ?

LA TRÉBOURINE, *montrant le mannequin et bégayant de terreur :*

Là, là, voyez !

SANPLAN, *au mannequin :*

Coquin ! veux-tu baisser ton arme ?
Je vais faire un exemple !... Ah ! tu n'obéis pas ?

Il prend un pistolet à sa ceinture et tire sur le mannequin qui tombe à grand bruit. Avec simplicité :

J'en suis fâché : c'était un de nos bons soldats !

LEZESPONS, *conseiller, à ses collègues :*

Et vous voyez par là dans quel guêpier nous sommes.

GASPARD, *aux conseillers :*

Vous comprenez que si je traite ainsi mes hommes,
Je saurai faire un autre exemple tout pareil
Au besoin ! Vous voilà prévenus.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, les autres BANDITS de la troupe.

Une partie de la troupe de bandits forme le conseil ; les autres, le public d'une audience.

LAGRIFFE, *annonçant.*

Le conseil.

Les bandits formant le conseil entrent gravement et prennent leurs places. Lacor entre avec eux. Il a mis sa perruque

Louis XIV et s'est fabriqué de son mieux une robe d'avocat. Il prend sa place d'avocat avec majesté. Le marquis des Saquettes, avec la plus grande fermeté et la plus vive animation, mais à voix basse, parle à plusieurs membres du parlement qui l'entourent et l'écoutent avidement.

LE MARQUIS DES SAQUETTES, *à voix basse, poursuivant une explication.*

Nos dragons ont reçu mon ordre avant l'attaque.
J'ai vu fuir ce Bernard... À cette heure on le traque ;
Croyez qu'on va le prendre et sa femme avec lui,
Comme otages...

LEZESPONS, *d'un air dubitatif.*

Alors... Gaspard se rendrait ?

LE MARQUIS DES SAQUETTES, *avec assurance.*

Oui.

LEZESPONS, *à Marin qui s'avance en riant.*

Vous supportez gaiment qu'un bandit nous bafoue ?

MARIN, *riant.*

C'est un soufflet comique et j'y tends l'autre joue !

LAGRIFFE.

Silence !

LEZESPONS, *à Marin, après s'être entendu avec ses collègues.*

Protestez pour nous tous, président !

MARIN, *gouaillieur.*

Et vous, vous garderez un silence prudent ?
Que vous voilà donc bien « vous-mêmes » chers collègues :

On délègue un collègue et l'on tire ses grègues,
Et d'avance, à part soi, l'on me dévoue aux chiens !
Vous des magistrats ? non, mais des théologiens,
Au cœur sec, égoïste et d'esprit casuiste !

*GASPARD, qui a pris plaisir avec Sanplan
à cette querelle entre les conseillers :*

Le président Marin.

MARIN.

C'est moi...

Reconnaissant en Gaspard le faux monsieur de Paulac :

Mais... Dieu m'assiste !

C'est monsieur de Paulac !

LA TRÉBOURINE et LETEUR, *le reconnaissant aussi :*

De Paulac !

MARIN.

Pour ma part,
Je vous admire !... Bien joué, monsieur Gaspard !

Il salue.

GASPARD, les saluant.

Monsieur Marin !... Messieurs...

On entend un coup de feu dans la coulisse.

GASPARD, à Lagriffe :

Va voir...

Lagriffe sort et revient presque aussitôt.

SCÈNE VIII. LES MÊMES, LAGRIFFE.

GASPARD.

Quelle nouvelle ?

LAGRIFFE.

Un des officiers pris s'est brûlé la cervelle.

GASPARD.

Debout !

Tout le monde se lève d'un mouvement unique.

Découvrez-vous, messieurs.

Tout le monde se découvre. Il se découvre ensuite.

J'ai salué

Un brave.

Aux conseillers.

C'est pour vous, messieurs, qu'il s'est tué.

À Sanplan.

Nous renverrons demain le corps à sa famille.

SANPLAN à Don Pablo.

Sacré Gaspard !... Je suis ému comme une fille,
Moi !

GASPARD.

Nous, nous honorons la loyauté partout.

Un silence.

Assis, messieurs.

Tout le monde s'assied avec ensemble.

Mais vous, Marin, restez debout.

Un silence. À Marin :

Vous êtes renommé dans l'art des coups d'épingle ?
Vous maniez le fouet satirique ?

MARIN, *riant*.

Oui, je cingle.

GASPARD.

Le président Marin, hors de cour.

SANPLAN, *à Lecor*.

Il se nomme

Marin ! c'est bien plus beau qu'un nom de gentilhomme.

GASPARD.

Également sont hors de cour : Trimond, Ricard...
Que ceux-là veuillent bien se placer à l'écart.

Il leur fait signe de passer à sa droite, c'est-à-dire au fond.

Nibles, Revest, Monvert, Leveanne et de Peyrolles
Hors de cour. Il n'est pas besoin d'autres paroles,
Messieurs, pour vous louer, que de citer vos noms.
Vous les portez fort bien... et nous nous comprenons.

LE MARQUIS DES SAQUETTES.

Enfin, que nous veut-on ?

GASPARD, *désignant Sanplan qui se lève :*

On va vous en instruire.

SANPLAN, *d'un ton oratoire*.

Je n'ai pas accepté sans d'abord le maudire
Le titre déplaisant d'avocat-général
Vu que je n'aime pas l'assassinat oral !

LE MARQUIS DES SAQUETTES, *debout dans sa simarre rouge*.

C'est l'insulteur qu'ici l'insulte rapetisse !
Vous m'amoindez par les lois et la justice :
Regardez-moi, j'en suis le guide et le soutien !
Ce titre d'avocat-général, c'est le mien.

SANPLAN, *sans s'émouvoir*.

Or, messieurs, mon devoir absolu me commande,
Avant qu'on vous impose une importante amende,
De vous dire pourquoi nous vous la demandons...

Aux parlementaires, avec véhémence :

Vous êtes des bandits !...

Se tournant vers les bandits de sa troupe :

Messieurs, mille pardons.

LE MARQUIS DES SAQUETTES.

Au fait.

GASPARD, *se levant*.

Se sentant sûrs de votre omnipotence,
Des hommes, transformant un bon chêne en potence,
Pendirent, sans raison, un homme haut et court !
Ils imitaient, par jeu, vos jugements de cour :
Ils tuaient ! mon Dieu oui ! Pourquoi ? Pour être drôles,
Singes du parlement, qui jouaient bien vos rôles !
Vous en souvenez-vous, monsieur de Cocarel ?

Le juge Cocarel fait un pas vers le tribunal comme s'il voulait parler.

Furent-ils poursuivis ? Non !... Et c'est naturel,
Car le pendu n'était qu'un paysan, un rustre !

Et les assassins, eux, des gens de race illustre :
Vos fils et vos neveux, messieurs... tout simplement !
Devant ce crime enfin vit-on le parlement
Frapper au moins le plus coupable de la bande ?...
Fut-il puni de mort ?

Profond silence.

De prison ? Non !

Profond silence.

D'amende ?

Profond silence.

Pas même ?

SANPLAN.

C'est jugé : qu'on opine !... Opinons...

Pendus ? Oui ? Non ? Combien de « oui » ? Combien de « non » ?...
Opinons !

*LECOR, sortant tout à coup d'une méditation
employée sans doute à préparer son plaidoyer.*

Sans plaider !... Ah ! mais non ! je préfère
Plaider, moi ! Songez donc, messieurs, c'est une affaire
Superbe ! Jean Lecor contre le parlement !

MARIN.

Comment ? « contre » !

LECOR.

Ah ! oui, « pour, pour », naturellement.

*Il se lève, tousse, crache, fait des effets de manche et prend
enfin la parole.*

Messieurs, Thémis devrait être belle. Elle est laide.

LEZESPONS.

Mais on va nous brûler, si c'est ainsi qu'il plaide.

LECOR, s'interrompant.

Croyez bien que je prends mon fil par le bon bout...

Plaidant.

Messieurs, je n'aime pas les parlements du tout.
Ils ont roué Callas, ils ont brûlé La Barre ;
Est-ce leur faute ? Non, la Loi seule est barbare.
La cause, c'est la Loi ; l'injustice, l'effet.

LEZESPONS.

Cela n'a rien à voir avec le fait. Au fait !

Tumulte inexprimable.

LECOR, acceptant le mot.

Un ânier. Les pendeurs... messieurs, veuillez me suivre...
Ont une excuse : ils sont très gais, plus d'un est ivre...

SANPLAN.

Ne calomniez pas le vin, maître Lecor !
Moi qui l'aime, je n'ai pendu personne encor !

LECOR, reprenant sa plaidoirie.

Messieurs !

Tumulte effroyable.

Que voulez-vous ?

PLUSIEURS VOIX.

Assez !

LECOR, *criant*.

Que je me taise ?

Soit, mais un simple mot résumera ma thèse :
« Acquittez-vous les uns les autres ! »

Tumulte indescriptible.

LE MARQUIS DES SAQUETTES *s'avançant vers le conseil ;
il est hors de lui.*

Tuez-nous !

Frappez-nous ! Nul n'ira se mettre à tes genoux,
Gaspard ! assez de moquerie ! assez de phrases !
C'est nous qui frapperons, si tu nous écrases !

Des bandits le maintiennent.

SANPLAN, *terrible*.

Silence ! ou nous pendrons les criards s'il le faut,
Et nous les jugerons ensuite — par défaut.

LE MARQUIS DES SAQUETTES.

Voilà le résultat des pamphlets qu'on imprime !

COCAREL, *s'exaspérant*.

Le crime de nos fils n'était pas notre crime !

GASPARD, *d'une voix éclatante* :

Mais vos crimes à vous, les croyez-vous secrets ?
Ce sont vos us, vos lois, vos mœurs et vos arrêts !
Vos traits de brigandage empliraient cent volumes,
Et le seul écrasé sous vos lois et coutumes,
Celui qu'on tue et qui doit payer sans crier,
C'est toujours l'âne... à moins que ce ne soit l'ânier.
Le peuple, qui devrait vous bénir, vous redoute !
Les justiciers, c'est nous !... nous, voleurs de grand-route !

LE MARQUIS DES SAQUETTES.

Justiciers ! vous !... En vain vous vous couvrez du nom
De révoltés, vengeurs du peuple ! non, non, non !
Vous ne représentez que vos propres colères...
Vous êtes le rebut des fanges populaires !...

GASPARD, *sans s'émouvoir, poursuit* :

En appeler à vous, être le « suppliant »,
C'est vouloir son malheur, et le plus effrayant !
L'honnête homme accusé, qu'un simple soupçon frappe,
Est poussé par vos mains, chez vous, dans une trappe :
Le secret ! — il y tombe éperdu, sans appui,
Car dans vos lois tout est contre lui, — rien pour lui !
Vous lui refusez tout : témoins, conseils, estime,
Car être soupçonné, voilà pour vous le crime !
L'apparence est pour vous une réalité ;
L'indice est une preuve ; un mensonge effronté,
Certitude ; l'esprit amusant d'un libelle
Mène au bain l'auteur comme infâme et rebelle ;
Posséder un objet dérobé, c'est le vol ;
L'achat, c'est le recel ; avoir subi le dol,
C'est frauder ; l'amitié ? complicité limpide ;
La grossesse dont on eût honte ? infanticide ;
L'accident certain, meurtre ; et contre la raison,
Une mort naturelle est l'effet du poison ;
D'un « Corbleu » d'accusé vous faites un blasphème ;
D'un suicide enfin, l'assassinat de soi-même !...
Torturé par vos mains, chaque jour, l'innocent
Vomit sur vous les aveux faux, en flots de sang.

*À ce mot le marquis des Saquettes et toutes les robes rouges
se lèvent.*

Il faut du sang à qui s'habille d'écarlate !

Toutes les robes rouges retombent comme accablées par l'invective.

Et lorsqu'un condamné dont l'innocence éclate,
Spectre déjà sanglant, vous dénonce au mépris,
Votre infâme honneur veut qu'on étouffe ses cris...
Pour sembler juste il faut que l'arrêt s'accomplisse :
Vous noyez vos erreurs dans le sang du supplice !

MARIN.

Diable !

LE MARQUIS DES SAQUETTES, *héroïquement* :

Puisque l'on fait le procès de la loi
Et que je la défends seul, ici, — frappez-moi ;
Et moi seul !... Ce sera la gloire de ma vie
D'être mort pour la loi fidèlement servie !

SANPLAN, *brandissant un papier.*

Payez d'abord de forts dommages-intérêts :
Signez !...

Se ravisant tout à coup.

Ah ! non ! pendus d'abord ; l'amende, après.

Rire des bandits.

DON PABLO, *se levant et prêchant.*

Haut les cœurs ! que votre âme en Dieu se réfugie !
Mes chers frères ! on va vous pendre !... en effigie !

Les bandits apportent un mannequin revêtu de la robe rouge des parlementaires.

LECOR.

En effigie ! ah ! ah ! un fameux *retentum* !

LEZESPONS, *à La Trébourine.*

La Trébourine, eh bien ?

LA TRÉBOURINE.

Moi, je tremble.

MARIN, *goguenard.*

Ergo sum.

GASPARD.

Voici le parlement lui-même, en robe rouge.

Les bandits passent une corde au cou du mannequin représentant le parlement en robe rouge. Le mannequin porte un large ruban en sautoir sur lequel est écrit le mot « parlement », en grosses lettres rouges. Tumulte indescriptible parmi les conseillers qui se disputent entre eux et même se battent.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, le MANNEQUIN représentant le parlement porté par des BANDITS.

LA TRÉBOURINE, *les yeux sur le mannequin que les bandits pendent à un arbre au milieu de la scène.*

Est-ce que c'est quelqu'un ? il me semble qu'il bouge.
C'est terrible !

MARIN.

Adspice le parlement pendu.

Pendant les répliques précédentes, les conseillers, un par un, sont amenés devant la table du président où Sanplan a développé un papier qu'ils doivent signer. Les uns signent sans rien dire. D'autres protestent et ne signent que lorsque les bandits braquent sur eux le canon d'un pistolet.

MARIN.

Par les juges d'enfer ! ce jour-ci m'était dû.

On entend plusieurs coups de feu dans la coulisse. Un moment d'attente étonnée et silencieuse.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BERNARD blessé, deux DRAGONS, puis un BANDIT blessé.

Au moment où arrive entre deux dragons Bernard blessé, le front entouré d'un bandeau ensanglanté, tous les bandits saisissent leurs mousquets et se groupent derrière Gaspard.

LE MARQUIS DES SAQUETTES, avec un cri de triomphe
dès l'entrée de Bernard :

Enfin ! nous les tenons !

GASPARD, courant à Bernard.

Bernard !... blessé !... ta femme ?

BERNARD.

Prisonnière.

LE MARQUIS DES Saquettes, triomphant.

Elle est notre otage !

BERNARD.

Un piège infâme.

LE MARQUIS DES SAQUETTES, expliquant à ceux des
parlementaires qu'il n'a pas encore prévenus :

Mon domestique a pu les suivre, Dieu merci !
Tout s'est fait par mon ordre... Enfin j'ai réussi !

GASPARD.

Pas encore !

UN BANDIT, blessé, entrant le mousquet au poing.

Les dragons gardent tous nos passages
Dans la vallée !

GASPARD, au marquis des Saquettes.

Il faut nous rendre nos otages.

LE MARQUIS DES SAQUETTES.

Jamais !

GASPARD, faisant un signe aux bandits qui arment
et mettent en joue leurs mousquets.

Je puis encor vous massacrer tous.

LE MARQUIS DES SAQUETTES.

Non.

GASPARD.

Non ? Pourquoi ?

LE MARQUIS DES SAQUETTES.

Pour l'honneur, monsieur, de votre nom.

*Sur un nouveau signe de Gaspard les bandits abaissent leurs
mousquets.*

GASPARD.

Vos otages ! il faut pourtant que je les venge !
... Ou bien... rendez-les moi... je me livre en échange.

BERNARD.

Garde t'en bien, Gaspard ! Thérèse a pu, tout bas,
Me dire en me quittant : « Qu'il ne se rende pas ! »
Tous deux nous comprenons la grandeur de ta cause.
Fais, sans songer à nous, tout ce qu'elle t'impose !
Tes hommes ne sont pas encore désarmés ;
Tu peux t'enfuir par nos sentiers accoutumés.

GASPARD, regardant le bandit blessé.

Les dragons sont en bas, nombreux, en embuscade !
... C'est le massacre !

SANPLAN, *résolu.*

Soit !

GASPARD, tristement.

Non, mon vieux camarade.

Aux parlementaires.

Votre prestige est mort, messieurs, tué par moi.

Au président Marin.

Vous, monsieur, je suis sûr de votre bonne foi.
M'assurez-vous que ces deux enfants pourront vivre
Libres, en paix, — ma troupe aussi, — si je me livre ?
On fait de ces accords entre belligérants...
Serai-je châtié, moi seul ?

MARIN.

Oui.

GASPARD.

Je me rends.

RIDEAU.

SEPTIÈME TABLEAU

LA BONNE VILLE D'AIX

Une place d'Aix derrière les prisons du Palais. Au fond, deux ou trois ormeaux. À droite, au premier plan, la prison. Une grille défend le judas de la porte de la prison.

Au fond, maisons et boutiques.

À gauche, au deuxième plan, l'entrée d'une rue, à l'angle de laquelle est une lanterne à peine visible pour le spectateur.

À droite, au dernier plan, l'entrée d'une rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

**Une FOULE, BOURGEOIS, ARTISANS, ARCHERS.
SANPLAN déguisé en archer.**

SANPLAN, dans un groupe d'artisans.

Il faut le délivrer à tout prix.

PREMIER ARTISAN.

C'est facile.

Nous l'aimons tous. Il a pour lui toute la ville.

DEUXIÈME ARTISAN.

Croyez-moi le complot est bien organisé.

SANPLAN.

Les archers sont pour nous.

TROISIÈME ARTISAN.

Alors, c'est fort aisé.

QUATRIÈME ARTISAN.

Quelques-uns seulement.

DEUXIÈME ARTISAN.

Nous maintiendrons les autres.

PREMIER ARTISAN, à *Sanplan*.

Il faut que notre chef s'entende avec les vôtres.

SCÈNE II.

**LES MÊMES, deux BOUTIQUIERS, un PÈRE
DE FAMILLE tenant son enfant par la main,
puis un MARCHAND DE COMPLAINTES,
JEUNES FILLES, FOULE.**

Deux boutiquiers voisins sortent de leur boutique pour la fermer.

PREMIER BOUTIQUER, à *l'autre*.

Ce peuple est si pressé qu'il marche en s'étouffant.
Voyez !

DEUXIÈME BOUTIQUER, *désignant le père de famille
qui passe tenant son enfant par la main.*

Dans cette foule amener un enfant !
C'est stupide !

LE PÈRE DE FAMILLE, *s'arrêtant*.

Vous ne prétendez pas, j'espère,
M'apprendre la façon, monsieur, d'être un bon père ?

Chaque fois que l'on roue un voleur, tour à tour
Je gifle un de mes cinq enfants, avec amour !
Vieil usage ! c'est rendre aux enfants grand service
Que de leur inculquer, petit, l'horreur du vice.
Et quel autre moyen plus parlant, s'il vous plaît,
Que, sur leur joue, encor si tendre, un bon soufflet ?
Or la gifle en public prend bien plus d'importance,
Croyez-moi.

PREMIER BOUTIQUER, *s'inclinant*.

Vous semblez rempli de compétence.

Le père de famille s'éloigne ; les boutiquiers ferment leur boutique.

UN MARCHAND D'IMAGES ET DE COMPLAINTES, *criant*.

Le portrait de Gaspard !... Voyez ! le bon voleur
Tient d'une main l'épée et de l'autre une fleur.
Achetez le voleur chéri des demoiselles
Et la complainte avec ! deux sous, mes toutes belles !

On lui achète des portraits et des complaintes. Il se met à chanter. Les acheteurs chantent avec lui.

LE CHŒUR, *chantant la complainte*.

Pauvre Gaspard de Besse,
Nous irons sur tes pas,
En pleurant de tendresse,
Empêcher ton trépas !
Ah ! ah ! ah !
Le peuple ne veut pas
Perdre Gaspard de Besse
Ah ! ah ! ah !
Ah ! ah ! ah !

Il sort en chantant, suivi des gens qui chantent avec lui.

TROISIÈME ARTISAN.

Quelqu'un des Mirabeau pourrait parler au roi ?

SANPLAN.

Le roi ! Vous avez dit : Louis XVI !

QUATRIÈME ARTISAN.

Eh bien, quoi ?

SANPLAN.

Lui demander la grâce !... Est-ce que ce roi compte ?

Louis XV vivait gaiement, en pleine honte,

Louis XVI le Bon, qui joue à l'ouvrier,

Sommeille et n'entend pas tout un peuple crier...

A-t-il lu seulement notre recours en grâce !

Et puis nos magistrats veillaient... Ah ! quelle race,

Ces gens de loi !

QUATRIÈME ARTISAN.

Le roi déteste, assure-t-on,

Les parlements.

SANPLAN.

Qui sait ?

PREMIER ARTISAN.

Baissez vos voix d'un ton,

Messieurs. Voici venir plus d'un parlementaire.

Des parlementaires en robe traversent la scène de gauche à droite. Cocarel fils passe après eux. Le groupe de Sanplan et de ses amis assiste, sans y prendre part, à la scène suivante.

SCÈNE III.

**LES MÊMES, COCAREL fils puis le MARCHAND DE
COMPLAINTEES.**

LA FOULE.

À la potence !

COCAREL, s'arrêtant.

Il serait temps de faire taire

La canaille. Voyons, eh ! vous là-bas, l'archer

Chargez un peu ces gens et les faites marcher.

L'archer demeure immobile.

LA FOULE.

Cocarel fils ! à mort Cocarel ! qu'on le pend !

COCAREL.

Archers ! entendez-vous ce que je vous commande ?

L'archer ne bouge pas.

Vous me regardez, là, d'un air peu naturel...

Chargez donc ces gens-là !

LA FOULE.

C'est le fils Cocarel.

À la lanterne !... à mort ! à mort ! à la lanterne !

On se saisit de Cocarel.

COCAREL.

À moi !

On pend Cocarel à la lanterne au milieu des cris de la populace.

SANPLAN.

Le parlement, et tout ce qui gouverne,
Y passera !

À l'archer.

Va-t'en !

L'archer s'esquive et se perd dans la foule. Le président Marin traverse la place.

SCÈNE IV.

LA FOULE, SANPLAN, LES ARTISANS, le président MARIN.

LA FOULE.

Vive le président !

Vive Marin !

MARIN, *à la foule.*

Ce cri flatteur est imprudent.
Mon titre m'est ôté, j'ai perdu votre cause.
Le parlement m'accuse et le roi me dépose.

UNE VOIX.

Vive le président Marin ! À bas le roi !

On montre, à Marin, Cocarel à la lanterne.

LA FOULE.

Voyez !

MARIN, *froidement.*

Lui, pendu, là ! C'est tant pis, croyez-moi :
Vous n'aurez pas ce soir les clartés coutumières

Si le fils Cocarel vous prête ses lumières.

Il s'éloigne.

LA FOULE.

Marin ! Vive Marin ! Et mort au parlement !

Marin sort.

SCÈNE V.

LES MÊMES moins MARIN, puis un ÉCOLIER.

QUATRIÈME ARTISAN.

Quand doit sortir Gaspard ?

SANPLAN.

Dans un petit moment.

QUATRIÈME ARTISAN.

Par où doit-il sortir ?

SANPLAN, montrant la porte de la prison à droite.

Par cette porte étroite.

QUATRIÈME ARTISAN.

Après, par où va-t-il ?

SANPLAN.

On doit tourner à droite.

UN ÉCOLIER, *au quatrième artisan.*

Il aura son habit de fête et, dans l'arrêt,
Il fut dit que monsieur le bourreau le tuerait
Avant de le rouer !

QUATRIÈME ARTISAN.

L'opinion publique

Leur a fait peur.

L'ÉCOLIER.

C'est sûr.

CINQUIÈME ARTISAN, *lui montrant Cocarel pendu.*

Voici notre réplique.

L'ÉCOLIER.

Le malheureux !

SANPLAN.

Ce ne sera pas le dernier !

CINQUIÈME ARTISAN.

C'est celui qui pendit, sans raison, un ânier !
Pour imiter nos présidents de chambre haute.

L'ÉCOLIER, *riant.*

Il vous gâte cette lanterne, qu'on l'en ôte !

SANPLAN.

Non, laissez-le pour qu'on l'y voie ! et vous verrez :
Les prévaricateurs en seront éclairés.

Le marchand de plaintes retraverse la scène suivi d'un groupe de chanteurs.

LE MARCHAND DE COMPLAINTES, *chantant.*

Non ! Ils n'oseront pas
Rouer Gaspard de Besse.
Ah ! ah ! ah !

Ils n'oseront pas !

Le marchand de plaintes sort suivi des chœurs.

PREMIER ARTISAN *arrivant du fond.*

Le bourreau passe... il a traversé la grand-place.

Entrent deux femmes voilées.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, deux femmes voilées qui sont une DAME et MARTHE sa camériste.

LA DAME VOILÉE.

Je frissonne.

LA CAMÉRISTE, *voilée.*

N'ayez pas peur.

LA DAME.

Mon cœur se glace.

Marthe ! Si ce complot ne réussissait pas !

MARTHE.

Le peuple est tout entier pour lui. Voyez là-bas
Comme ici, c'est partout un peuple qui se presse.

LA DAME.

Frémissant à la fois de haine et de tendresse,
Haine aux bourreaux, tendresse au bandit généreux.

MARTHE.

La porte s'ouvre.

LA DAME.

Oui... les archers sont nombreux.

MARTHE.

Presque tous sont pour lui.

LA DAME.

En es-tu bien certaine ?

MARTHE.

Oui, madame. Il sera sauvé.

La porte de la prison est ouverte. Des archers en sortent. Gaspard est au milieu d'eux, en élégant costume de soie couleur gorge de pigeon. Sanplan s'élançe et serre Gaspard dans ses bras. Les deux femmes voilées assistent immobiles à la scène suivante.

SCÈNE VII.

LA FOULE, les FEMMES VOILÉES, les ARTISANS, SANPLAN, GASPARD DE BESSE, puis THÉRÈSE et BERNARD, des ARTISANS avec des enfants, quelques ARCHERS, le BRIGADIER.

SANPLAN, *embrassant Gaspard.*

Mon capitaine !

LA FOULE.

Place ! Place !... Voyons ! Écartez-vous un peu.

THÉRÈSE, *entrant avec Bernard.*

Gaspard !

GASPARD, *les mains liées d'une corde très lâche qui lui laisse l'aisance de ses gestes.*

Thérèse ! ici ! Bernard, va-t'en ! Mon Dieu

Protégez-les ! Va-t'en, Thérèse, je l'exige.

Les archers s'écartent, comme d'intelligence avec la foule.

BERNARD.

Laissez-nous là !...

GASPARD.

Que feriez-vous ?... va-t'en, te dis-je !

THÉRÈSE.

Mais, Gaspard !

GASPARD, *impérieusement.*

Je le veux.

À des artisans, en leur désignant Thérèse.

Emmenez cette enfant.

À Bernard.

Va, Bernard.

UN ARTISAN, *à Bernard.*

Ne crains rien, le peuple le défend.

On entraîne Thérèse et Bernard qui résistent vivement.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES moins THÉRÈSE et BERNARD.

UNE ARTISANE, *avec son enfant, à Gaspard.*

Bénis mon fils.

LE BRIGADIER DES ARCHERS, *sans conviction.*

Marchons.

SANPLAN.

La foule est trop épaisse.

LA FOULE.

À mort le parlement ! Vive Gaspard de Besse !

LE BRIGADIER.

Avancez donc, morbleu !

Bas, à Sanplan.

Marchez à petits pas.

On prépare un fameux encombrement là-bas.

SANPLAN, *aux archers.*

Restons ici, messieurs, encore une seconde.

Il leur distribue de l'argent.

LE BRIGADIER.

Faites parbleu !

GASPARD, *calme.*

Je n'ai jamais vu tant de monde !

LA DAME, *s'avançant vers Gaspard et se dévoilant.*

Me reconnaissez-vous, monsieur Gaspard ?

GASPARD, *reconnaissant la marquise.*

Vous ! vous !

J'ai pensé quelquefois à vous, sous les verrous.

Mais entouré d'archers dans ce flot populaire,

Que puis-je en un pareil instant pour vous complaire ?

LA MARQUISE, *tirant une rose de dessous ses voiles.*

Accepter cette fleur, la garder à la main.

GASPARD.

Jusqu'à la mort, dont je vais prendre le chemin.

Votre bonté me charme et cette fleur, madame,

Jusqu'au suprême instant me parfumerà l'âme.

Adieu.

LA MARQUISE, *à sa camériste.*

Marthe, fuyons !... Mon cœur éclaterait !

Elles sortent.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, moins les FEMMES VOILÉES.

L'ÉCOLIER.

Non ! Pas roué ! De mes yeux j'ai vu l'arrêt.

PREMIER ARTISAN, *à Gaspard.*

On ne peut avancer là-bas. La foule accrue

Dispute aux cavaliers, pied à pied, chaque rue.

DEUXIÈME ARTISAN.

À tout prix nous te reprendrons à tes bourreaux.

L'ÉCOLIER.

Comme en Arles, quand passe un troupeau de taureaux,

On obstrue avec des charrette renversées

Les ruelles.

Montrant la foule des rues adjacentes qui est refoulée sur la place.

Rien ne résiste à leurs poussées !

SCÈNE X.
LES MÊMES, un OFFICIER D'ARCHERS,
le GUICHETIER.

L'OFFICIER, *au fond, du haut d'une borne*
d'où il domine la foule, criant.

Rentrez dans la prison !

LE BRIGADIER, *heurtant à la porte de la prison.*

Un guichetier !

Le guichetier paraît. On parle avec lui. Il rentre dans la prison.

Le GUICHETIER, *apparaissant à travers la grille du judas*
dont il a ouvert le battant d'intérieur.

Pour moi,
L'écrou levé, cet homme est mort d'après la loi.
Je n'ouvre pas.

Il se retire.

LE BRIGADIER, *criant à l'officier.*

On n'ouvre pas.

L'OFFICIER, *criant.*

Entrez quand même.

Les artisans se mettent en travers de la porte de la prison,
déterminés à en empêcher l'accès.

LE BRIGADIER.

Impossible.

SANPLAN.

Tu vois comme le peuple t'aime,

Gaspard ! Tu trouveras là-bas tous nos amis ;
En un coin de la place ils sont tous réunis.
Et dès que tu verras que la haie est coupée,
Tu me suivras ; j'ai là, pour toi, ta bonne épée.

GASPARD.

Bien, j'ai compris.

L'OFFICIER, *du fond du théâtre, aux archers.*

Tenez ferme encore un moment.

Un des archers-bandits s'approche de Sanplan avec un air
de mystère.

SANPLAN.

Qu'y a-t-il donc ?

L'ARCHER-BANDIT, *d'un air consterné, à Gaspard.*

Ils ont requis un régiment
De cavaliers, dont l'avant-garde est arrivée !

SANPLAN.

Diable ! et cette nouvelle est certaine ?

L'ARCHER-BANDIT.

Prouvée,

Je les ai vus.

SANPLAN.

Alors, Gaspard, cela val mal...
Il faut agir... je vais...

GASPARD.

Où ?

SANPLAN.

Donner un signal.

GASPARD.

Non, reste. J'ai fini ma vie aventureuse :
Bernard serait repris... Thérèse malheureuse...

SANPLAN.

Gaspard !

GASPARD.

Et puis ce peuple, !... on le massacrerait
Pour moi !

SANPLAN !

Gaspard !

GASPARD, *avec fermeté.*

Non ! non ! je dois subir l'arrêt !...

SANPLAN, *d'un air résolu, s'éloignant.*

Alors...

GASPARD, *le retenant avec autorité.*

Non ! pour veiller sur Bernard tu dois vivre !

Aux archers.

Et maintenant, archers, si vous voulez me suivre !...

LE BRIGADIER, *demeurant immobile.*

Vous êtes bien pressé !

À la foule.

C'est le roi des lurons.

GASPARD, *entouré de plusieurs enfants,
s'adressant au peuple.*

Amis, dans un instant nous nous séparerons...
Vous m'aimez, je le vois, et cela me console ;
Eh bien donc respectez ma suprême parole,
Écoutez bien : plus d'un d'entre vous est venu
Poussé par un motif barbare et bien connu
Juste à l'heure où l'on roue un criminel, l'usage
Est ici de frapper les enfants au visage,
Pour qu'ils gardent, ayant souffert dans ce moment,
L'horreur du crime avec l'effroi du châtement...
Eh bien, pour cette fois, épargnez à l'enfance
La peine imméritée et l'inutile offense...
Je vous en prie !

PREMIER ARTISAN.

Hein ? Comme il aime les petits !

SANPLAN, *d'un ton de supplication, à Gaspard.*

Encore une fois ?

GASPARD, *calme et ferme.*

Non.

SCÈNE XI.

**LES MÊMES, L'OFFICIER, une ARTISANE,
quatrième ARTISANE.**

GASPARD, *à une artisane qui lui présente deux enfants.*

Tes enfants sont gentils.

Apprends-leur la justice, la seule, la vraie.

L'OFFICIER, *avançant jusqu'auprès de Gaspard.*

Vous pouvez avancer. On a formé la haie.

LE BRIGADIER.

À la bonne heure ! On est dégagé maintenant.

Au moment de se mettre en marche, Gaspard embrasse Sanplan.

UNE ARTISANE, *étonnée, à sa voisine.*

Il embrasse un archer !

LE BRIGADIER.

Chut ! c'est son lieutenant !

Sanplan sort précipitamment. Gaspard se met en marche avec son escorte d'archers ; des femmes aux fenêtres lui jettent des fleurs : Gaspard les salue. Il remonte et sort par la droite. La foule se presse vers la rue par où a disparu Gaspard, mais la rue regorge de monde et la foule s'immobilise.

SCÈNE XII.

LA FOULE, ARTISANS, BOURGEOIS.

PREMIER ARTISAN.

On ne voit rien.

DEUXIÈME ARTISAN.

Grimpez sur l'arbre.

Le premier artisan grimpe sur l'arbre.

PREMIER ARTISAN, *vers la coulisse de droite, sur l'arbre, après un silence.*

Rien ne bouge.

Un silence.

Plus d'un parlementaire a mis sa robe rouge.

DEUXIÈME ARTISAN.

Eh bien ? Que fait Gaspard ?

PREMIER ARTISAN, *du haut de l'arbre.*

Il a levé les yeux

Vers un balcon, avec le même air gracieux
Que lorsqu'on a jeté des fleurs sur son passage.

Un silence.

Il monte l'échafaud...

DEUXIÈME ARTISAN.

Eh bien ?

PREMIER ARTISAN.

Même visage,

Même tranquillité !

PREMIER ARTISAN, *s'évanouissant.*

Mon Dieu !

Un silence.

DEUXIÈME ARTISAN.

Que fait Gaspard ?

PREMIER ARTISAN.

Sur la foule il promène encore un long regard.

DEUXIÈME ARTISAN.

Pas roué ?

PREMIER ARTISAN.

Le bourreau...

Un silence.

DEUXIÈME ARTISAN.

Quoi ?

PREMIER ARTISAN.

... lui dit quelque chose...

Gaspard salue avec sa main qui tient la rose...

Un silence. Tout à coup on entend un crépitement de gifles successives qui part de la coulisse et se propage en cascade jusque sur le devant de la scène. Ce sont les bons parents qui soufflètent leur progéniture. Cris d'enfants. Les cloches sonnent.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, un BOURGEOIS, Don PABLO.

Don Pablo accourt tout pâle et comme illuminé. La foule s'carte sur son passage.

DON PABLO, s'agenouillant, les yeux au ciel.

Pardon, Seigneur !

S'adressant au peuple.

Vous tous, mes frères, à genoux !

La foule s'agenouille.

Ce criminel était le meilleur d'entre nous !

Les cloches continuent à sonner.

RIDEAU.

Dominique AMANN**Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre titulaire de l'académie du Var (30^e fauteuil).